

Balle de charité

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J.
ARNAUD

G.-J. ARNAUD

BALLE
DE
CHARITÉ

BALLE *de* CHARITÉ

POLICE

748

FLEUVE NOIR



BALLE DE CHARITÉ

G.-J. ARNAUD

BALLE DE CHARITÉ

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1969 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'il s'arrêta au premier feu rouge de la ville en venant du nord, Mathieu Rosny en profita pour allumer une cigarette. Il faisait déjà sombre et la rue Nationale souillait la nuit d'éclaboussures lumineuses.

Il tourna à gauche dans les quartiers mal éclairés, le long des fabriques en train de libérer leur personnel. Une fille blonde et rieuse faillit se précipiter sur la petite Renault, cria quelque chose.

Deuxième feu rouge avant l'agence. Les voitures s'écoulaient lentement, gênées par les cyclomoteurs et les derniers camions de livraison. Un car départemental manœuvrait pour tourner à sa droite.

Derrière le comptoir de l'agence, Solange enregistrait une petite annonce qu'un gros homme aux cheveux en brosse lui dictait d'une voix forte. Rosny poussa le portillon, puis la porte du bureau unique.

Debout au milieu de la pièce, le directeur de l'agence du quotidien *L'Essor du Sud-Est* lissait distraitemment de la main le revers en soie de son smoking.

— Vous êtes vraiment splendide ! constata Mathieu Rosny sans la moindre ironie.

Le visage de Marin, lisse et jaunâtre d'une mauvaise graisse, se tourna vers lui. Les lèvres de cire bougèrent à peine.

— Ça a marché.

— C'est dans la boîte.

— Du monde ?

— Tous les pinardiers de la région.

Louis Marin remua ses lèvres de façon gourmande.

— Bon gueuleton ?

— Pas sale. Vous savez que les lycéens font la grève de la faim depuis deux jours ? On pourrait peut-être...

— Pas question. Ces jeunes c... n'intéressent plus personne. Le canard n'en veut pas.

Baroud d'honneur, Mathieu connaissant d'avance la réponse. Il y avait des tas de choses qui n'intéressaient pas le directeur de l'agence. La rédaction de Lyon était moins sévère, mais Louis Marin décidait une fois pour toutes dans son secteur.

— Cette ville est tranquille, et ce n'est pas une poignée d'imbéciles qui en troublera la vie.

— Cinq cents élèves, c'est plus qu'une poignée...

— Faites votre article sur le comité de défense des appellations contrôlées. Vous avez juste le temps avant le départ du car.

Mathieu déposa son magnétophone.

— Je reviens.

— Faites vite. Je veux être le premier au gala pour recevoir les invités. Au fait, venez vers minuit. À cause de l'ambiance. On attend trois cents personnes.

— Les petits Biafraïsi vont s'en mettre jusqu'au cou ! répliqua Rosny avant de sortir.

Rageur, il remonta dans la 4 L. Un gala de bienfaisance pour les petits Biafraïsi. Pour la charité et le social, les notables de la ville préféraient puiser dans le réservoir international et oublier les drames que la cité pouvait sécréter.

Il s'arrêta brusquement au feu rouge. Dans son irritation, il avait failli le brûler. Une 2 CV vint se ranger à sa hauteur. Le profil du conducteur l'intéressa. Déjà vu quelque part. Puis, l'homme lui fit face. Pas de doute, il connaissait cette tête-là, ces yeux étroits qui narguaient. Coup de klaxon et il démarra, se laissa doubler par la 2 CV dont il nota le numéro. Il la vit disparaître dans le scintillement des autres lumières. Du coin de l'œil, il repéra une place, s'inséra entre deux voitures.

Le patron de la bijouterie servait une cliente en fourrure et lui fit un signe discret. Le président du club de ski. Mathieu lui avait apporté son article pour qu'il le complète par les noms des membres du bureau. Une semaine qu'il passait chaque soir. Ce soir-là était le bon, et l'homme revint avec trois feuillets agrafés.

— À propos, j'ai téléphoné à Marin... Au sujet de ce projet d'école populaire de ski... Inutile d'en parler. Ce n'est qu'un projet très vague... J'ai d'ailleurs biffé le paragraphe.

Mathieu s'en fichait. Il avait prévu le coup, ne l'avait écrit que pour faire enrager le bonhomme, empoisonner Louis Marin. Il prit les feuillets, remonta dans sa voiture. Un visage long et deux yeux étroits qui narguaient ? Il avait cette tête-là dans la mémoire, et depuis pas mal de temps.

À l'agence, Solange enfilait son manteau de fourrure. Mathieu s'était demandé un temps où elle avait pu trouver les quatre mille francs nécessaires pour un achat aussi fastueux. Maintenant, il savait à peu près comment elle se débrouillait.

— À demain ? fit-elle de sa voix engageante.

Pas tellement jolie, mais un corps sans défaut. Une voix et une façon de sourire qui promettaient tout.

— Vous êtes de nuit ?

— À cause du gala. À minuit, j'irai prendre quelques photos et je

poserai quelques questions au sous-préfet, au commandant de la gendarmerie et au président de la chambre de commerce.

Des ombres passaient dans la rue, derrière les vitrines. Des dizaines, des centaines. Toute une armée silencieuse que l'omnibus de Lyon venait de déverser en gare.

— Tiens, par exemple, je pourrais lui demander, au président de la chambre de commerce, pourquoi de grandes usines éprouvent tant de difficultés à s'installer sur place.

Solange eut un petit sourire en coin.

— Mieux vaut vous en abstenir.

— Trois candidatures éliminées en deux ans. Du boulot pour quelques milliers de personnes, mais évidemment de hauts salaires.

— Un très mauvais exemple pour les autres salariés, murmura Solange.

— Je ne vous le fais pas dire. J'ai écrit un reportage sur les travailleurs obligés d'aller travailler à l'extérieur. De la bonne lecture pour quatre ou cinq numéros. Du temps perdu.

Il passa dans le bureau. Marin cherchait dans les dossiers suspendus.

— Que vouliez-vous dire avec les petits Biafrais, tout à l'heure ? demanda-t-il, le dos toujours tourné.

— Pas grand-chose, murmura Mathieu en s'installant à sa table de travail.

— Êtes-vous de ces gens qui estiment que l'argent envoyé aux pays sous-développés est de l'argent perdu qui pourrait être mieux employé en France ?

Cette hypocrisie était naturelle chez Marin. Il avait l'art de retourner publiquement une situation en sa faveur.

— Ce n'est pas une question d'argent, répondit tranquillement Mathieu en ouvrant son magnéto.

Il brancha les écouteurs, attendit avant de poser le casque sur son crâne.

— Une question de quoi, alors ? demanda Marin en se retournant pesamment.

Nu, il devait être hideux comme ces volailles de Bresse jaunâtres de graisse qui pendaient dans les vitrines.

— Question de conscience, répliqua Mathieu. Il y a dans cette ville prétexte à cinquante-deux galas de charité par an. Mais ce n'est pas seulement une question de charité.

Il enfila son casque, approcha sa machine à écrire. Une fois la double feuille glissée dans le rouleau, il commuta le magnéto. Il pouvait taper à vitesse rapide.

Le regard lourd de Marin ne le gênait pas, mais, lorsqu'il le vit

glisser vers la porte, il le suivit. Solange parlait en le regardant. Il ôta son casque.

— Un certain Duvier demande à vous parler.

Il sentit un étau lui serrer la gorge. Il s'y attendait depuis quinze jours. L'homme avait dû hésiter longuement après avoir cherché vainement dans les quinze derniers numéros de *L'Essor*.

— Faites-le entrer.

Duvier était accompagné de deux camarades. Il portait une canadienne fatiguée et, dans ses yeux bordés de rouge, flottait un regard triste.

— Bonjour, monsieur Marin. Monsieur Rosny...

Ils approchèrent lentement de lui. Ses amis restaient sur le seuil de la porte. Marin se glissa derrière son bureau, bomba les revers soyeux de son smoking avec un sourire moqueur.

— Les copains commencent à me chambrer, monsieur Rosny. Je leur ai parlé de notre entretien. Enfin, à ceux qui en ont marre de faire le trajet à cinq heures du matin et de rentrer le soir à sept heures. Des fois, dix heures, si on loupe le dur. Ils croient que je me suis foutu d'eux.

— L'article est fait, dit Rosny. Depuis que nous avons discuté et que j'ai enregistré vos réponses. M. Marin va vous expliquer pourquoi il ne sera pas publié.

Duvier se tourna vers le directeur de l'agence qui souriait très aimablement.

— Pour une bonne raison, répondit Marin d'une voix douce. Ça n'intéresse personne.

Contrairement à ce que craignait Mathieu, Duvier n'eut pas de réaction violente. Au contraire, il parut consterné.

— Vous croyez que personne, vraiment...

— Personne.

Duvier se tourna vers ses amis qui regardaient Marin de façon étrange. Ce dernier poursuivait :

— Chacun de nos lecteurs a ses problèmes. Si nous devons en parler dans *L'Essor*, il nous faudrait un article chaque jour. Ça deviendrait fastidieux à la longue.

— Nous sommes près de mille à travailler en dehors de la ville. Ce n'est pas un problème particulier.

— Bon. Admettez que l'article paraisse. Et puis ?

Un des deux amis de Duvier parla :

— Ça fera peut-être bouger la municipalité.

— Elle a offert des terrains pour l'implantation d'usines. Que voulez-vous qu'elle fasse ? Vous avez bien des syndicats ?

Son ironie devenait rageuse.

— Nous sommes inscrits à Lyon, pas ici...

— Vous voyez bien !

Duvier recula de quelques pas, se tourna vers Mathieu Rosny.

— Tant pis. Vous aviez l'air de croire, vous, que ça pouvait nous aider...

Il jouait avec son casque d'écoute, incapable de prononcer un mot, se trouvait minable, désarmé. Duvier hocha la tête.

— Toujours, le pognon qu'on gagne à Lyon, ça intéresse bien les commerçants de la cité, non ? Si, tous les mille, on décidait d'aller s'installer à Lyon, ça ferait bien trois à quatre mille personnes de moins dans le pays ?

— Les logements sont trois fois plus chers à Lyon, laissa tomber Marin.

— Oui, dit Duvier. Tout ça est très bien combiné, en quelque sorte. Excusez-moi. Je crois que j'ai été un beau c...llon.

Il passa devant ses deux amis qui saluèrent avant de le suivre. Jean Labedan, qui s'occupait des sports et des spectacles, entra dans la pièce, l'air intrigué.

— Qui sont ces trois types ?

— Des copains à Rosny, ricana Louis Marin. Il fait dans le social, maintenant.

Mathieu n'entendait plus rien que les déclarations du président du comité de défense des appellations contrôlées. Et puis, soudain, devant ses yeux, revint la longue figure aux yeux étroits.

Lorsqu'il ôta son casque, Labedan et Marin discutaient de la soirée à venir. Il relut son papier, le corrigea. Dans l'appareil photo, il préleva la pellicule qu'il plaça dans l'enveloppe. L'arrêt des cars n'étant qu'à quelques mètres, il alla à pied.

Marin était seul à son retour.

— Vous avez photographié Raquet ?

— Deux fois.

Le directeur paraissait méfiant. Selon ses instructions, la page locale publiait au moins deux photographies du nouveau député par semaine. Dernièrement celles de Rosny s'étaient révélées inutilisables. Aucun défaut de technique, mais des attitudes douteuses. Marin s'était démené au cours de la campagne électorale, et il comptait bien récupérer les fruits de son dévouement.

— Dites, Rosny... Un papier sur la Cloque, ça vous intéresse ?

Lentement, Mathieu alluma sa cigarette, les yeux mi-fermés, flairant le piège.

— Le quartier des travailleurs étrangers ?

— En connaissez-vous un autre qui porte ce nom ?

Une ruelle baptisée Saturnin-Cloque avait donné cette appellation

à tout un pâté de maisons en ruine, où un millier de Nord-Africains, Espagnols, Portugais et leurs familles essayaient de vivre. Quelques années plus tôt, un conseiller municipal, dégoûté, avait consacré le terme en s'écriant, en plein conseil : « Ce quartier de la Cloque ? Une pustule, oui ! »

— Une enquête s'étalant sur plusieurs jours. Mettre l'accent sur les mauvaises conditions d'hygiène et de morale publique.

Tout en parlant, il caressait son menton presque imberbe de sa main replète.

— Il faut reconnaître que c'est infect et que ces gens-là seraient bien mieux ailleurs. Il y a projet les concernant. Encore faut-il convaincre l'opinion publique et ces types-là.

— La plupart ne savent pas lire.

— La nouvelle se propagera de bouche à bouche.

— On va les reloger ailleurs ?

— Hum !...

Rosny appuya ses fesses à son bureau, chercha le regard de son patron.

— Où ?

— La Bargne.

— Le coin est pourri par les infiltrations d'eau.

— On le drainera.

— Ils sont dans une sorte de ghetto, mais, là-bas, ce sera l'apartheid. Un nouveau quartier facile à boucler en cas de grabuge, hein ?

— Ce papier, vous le faites, oui ou non ?

— En toute liberté ?

— Pourquoi pas ?

Le piège était là. Marin, connaissant son tempérament, comptait sur ses exagérations pour faire mouche auprès du grand public. Il baissa les yeux, sourit imperceptiblement.

— Pour quand ?

— Rien ne presse. S'il paraît dans quinze jours, ce sera très bien.

Mathieu se dirigea vers les classeurs. Brusquement, il avait une vague idée sur le long visage aux yeux étroits du chauffeur de la 2 CV.

— Et que fera-t-on de la Cloque ?

— Un grand ensemble résidentiel. Après tout, c'est l'endroit le mieux exposé de la ville. Nos ancêtres le savaient bien, puisque c'est là qu'ils ont bâti ces vieilles bâtisses qui menacent ruine aujourd'hui. La banque Delange s'y intéresse.

Ce fut le déclic. Mathieu n'eut pas besoin d'aller jusqu'aux dossiers. Il savait qui était l'inconnu du feu rouge.

— Delange, évidemment !

Delange, Marin et quelques autres formaient une sorte d'association tacite, et on les retrouvait dans tous les organismes officiels.

— Pourquoi ne pas vous en charger vous-même ?

Pris de court, Marin rentra sa tête dans ses épaules, passa sa main sur son menton.

— Ce n'est pas possible.

— Il vous faut quelqu'un de peu suspect ?

— Delange désire vous rencontrer. Ce soir, à minuit, lorsque vous viendrez faire des photographies... À propos, évitez de choisir des angles défavorables.

— Pourquoi ? Le député sera là ?

Le regard de Marin devint noir. Mais il était incapable d'exploser franchement. Sa conformation intime lui permettait d'encaisser les coups bas, mais il n'oubliait jamais, rangeait soigneusement chaque rancune dans un recoin de son esprit.

— Delange sera heureux de vous parler, et vous n'aurez pas à le regretter.

Rosny eut envie de rire. Son directeur ne pouvait imaginer combien Delange serait heureux de le rencontrer, et encore plus de l'entendre au sujet de l'inconnu du feu rouge.

Rosny se leva avec une lenteur de pachyderme.

— Je vais pour recevoir les invités. Le dîner n'est qu'à huit heures, mais je préfère être en avance... Au fait, Christine Bauron sera parmi nous ?

Rosny fit signe que oui.

— Jolie fille, hein ? Et de la fortune !

On devait savoir, dans toute la ville, qu'elle le rejoignait souvent dans son petit studio. Ils avaient lié connaissance au club de voile de la ville.

— Si quelque chose d'important le nécessite, téléphonez-moi au *Grand-Hôtel*.

Dès qu'il fut seul, Mathieu alla choisir dans la collection du journal l'année 1964. C'était au mois de mars que la banque Delange avait été attaquée par trois bandits armés et masqués. Butin : vingt-deux millions d'anciens francs. Et, parmi les gangsters, l'homme du feu rouge : Paul Ferraud, condamné malgré ses protestations à cinq années de réclusion. Delange l'avait parfaitement reconnu, malgré son masque. Ferraud venait d'être libéré la semaine dernière, mais était interdit de séjour dans le département.

N'avait-il pas publiquement menacé Delange en pleine cour d'assises ?

CHAPITRE II

Vers 7 h 30, Mathieu traversa la rue et pénétra dans le *Bar du Soleil*. Il commanda un sandwich et une bouteille de bière, emporta le tout jusqu'à son bureau. Il laissa ouverte la porte de communication avec la pièce de réception de l'agence, s'installa confortablement. Tout en mordant dans son pain-jambon, il se plongea dans la lecture du procès Paul Ferraud.

Sur les trois gangsters ayant attaqué la banque Delange, il avait été le seul inculpé, les deux autres ayant toujours échappé aux recherches de la police. Ferraud n'avait jamais parlé, protestant de son innocence. Cinq années de réclusion. Un verdict embarrassé ! Seul témoin de l'accusation, le banquier Delange, qui avait reconnu son ancien employé. Évidemment, on n'avait jamais retrouvé les vingt-deux millions.

Mathieu but lentement un peu de bière au goulot même, alluma une cigarette. Vingt-deux millions en coupures de toutes valeurs et dont les numéros n'avaient pas été relevés.

Il se leva pour aller chercher *L'Essor* du mardi précédent. Un tout petit article indiquait que Paul Ferraud avait été libéré après avoir bénéficié d'une réduction de peine.

Reprenant la collection de 1964, il relut les quelques lignes rapportant les menaces proférées par Ferraud lorsque Delange avait confirmé son accusation devant les juges :

« *Le témoin.* – Cet homme a travaillé dans mes bureaux pendant plusieurs années. J'ai toujours été frappé par l'implantation de ses cheveux. Ceux-ci forment plusieurs épis que Ferraud essayait vainement d'aplatir. Ce jour-là, il portait un passe-montagne, mais je l'ai reconnu quand même. Le haut de ce passe-montagne était décousu.

« À ce moment-là, Ferraud se lève brusquement et tend le bras vers le banquier.

« — Vous mentez ! Vous m'en avez toujours voulu. Vous me poursuivez de votre haine. Vous regretterez toute votre vie ce que vous venez de faire, et cela ne vous portera pas bonheur. Je vous souhaite de ne jamais vous trouver en face de moi.

« À ce moment, le président intervient énergiquement... »

Mathieu reposa la bouteille de bière, alluma une cigarette. Le personnage de Ferraud l'intriguait. Il ne savait pas grand-chose de lui.

Renvoyé de la banque pour une raison obscure, il avait été chômeur quelques mois avant de retrouver un emploi dans une petite entreprise de maçonnerie. Pourquoi ce retour, dangereux pour lui, en ville ? Si la police le découvrait, il risquait de nouveau la prison pour avoir passé outre à l'interdiction de séjour.

Les vingt-deux millions ? Trop simple. Ferraud était célibataire, sans famille. Alors, Delange ? Rosny ne put retenir un sourire. Le banquier devait, au même instant, boire des whiskies, aller, le verre en main, de groupe en groupe, taper sur l'épaule du jeune député dont il avait financé la campagne, faire un clin d'œil à Louis Marin ou bien entraîner le président de la chambre de commerce pour quelques commentaires chuchotés avec des airs mystérieux.

Vingt-deux millions en 64. La paie d'une grosse usine au moment précis où le comptable de celle-ci venait de signer la décharge. Pas de perte sèche pour la banque, mais pour la compagnie d'assurance de l'entreprise.

Il connaissait très bien le représentant local de cette compagnie, un nommé Voisin. Il l'appela à son bureau, eut la chance de le trouver encore là. Sa compagnie avait envoyé un inspecteur pour enquêter sur le hold-up, puis sur Ferraud, une fois celui-ci arrêté.

— On a fouillé son appartement, mais en vain. À cette époque, sa mère vivait encore dans un asile. L'inspecteur a également enquêté là-bas, mais on n'a jamais retrouvé l'argent. Ça vous intéresse ?

— Ferraud vient d'être libéré, avança prudemment Mathieu, et j'ai pensé qu'un papier était possible.

— Demain, je vous ferai parvenir le double du rapport d'enquête. Maintenant, il faut que je file. Ma femme et moi allons au gala. On vous y verra ?

— Vers minuit, et le corps bardé d'appareils photo et de mon magnéto.

Il raccrocha, vida sa bouteille de bière. Un bon café lui ferait également du bien, avant que le *Soleil* ne ferme. Dans cette ville, les bars fermaient tous avant 9 heures du soir.

Un bruit de pas léger lui fit lever la tête. Un Nord-Africain souriait devant lui, un journal à la main.

— Je viens pour l'adresse de l'annonce, expliqua-t-il.

En principe, cela regardait Solange, mais il la remplaçait parfois. L'annonce demandait des manœuvres pour le bâtiment. Il trouva le cahier des références, nota l'entreprise et la rue sur un carton qu'il tendit à l'homme.

— Vous habitez la Cloque ?

— Je travaille jusqu'à sept heures, et j'ai pas pu venir avant. Je suis sableur. Le docteur, il m'a dit de travailler au grand air. Oui, j'habite la Cloque, rue Jaurès.

— Un appartement ?

— Une chambre. On est quatre. Ça fait pas trop cher.

— De la famille ?

— Non, des copains.

— L'eau courante ?

— En bas, dans la rue.

Il lui offrit une cigarette, que l'autre refusa à cause de ses poumons irrités par le sable.

— À qui payez-vous le loyer ?

— À un copain qui paie le proprio. La chambre, c'est cinq mille. On lui donne quatre mille chacun. Normal, non ?

Marin aurait triomphé : « Vous voyez bien, qu'ils s'exploitent même entre eux ! » Le Nord-Africain salua et s'en alla. L'enquête sur le quartier de la Cloque ne serait certainement pas aisée. Le téléphone le ramena dans son bureau. Christine Bauron.

— On va partir pour le gala. Tu viens ?

— Vers minuit, pour quelques photos et quelques questions.

Il devina qu'elle faisait la moue, imagina ses lèvres rondes.

— C'est moche. Je voulais justement te présenter à mes parents.

— Et ce n'est pas le moment de leur amener un individu habillé de velours et bardé d'appareils photo ?

— Tu es bête, mais ils sont...

— Ce sera pour une autre fois.

— Photographie papa, il sera ravi de se retrouver dans le journal. Après tout, il est président de la classe 38.

— C'est promis. Amuse-toi bien.

— Tu as le temps de te changer ensuite et de revenir ?

— Trop fatigué, et ça ne m'intéresse pas. Demain ?

Elle ne répondit pas.

— Tu m'entends ?

— C'est impossible. On part demain matin pour Annecy. Un congrès régional des officiers de réserve, avec une grand-messe dimanche. Je suis désolée.

— Pas tant que moi. Je peux disposer de tout mon dimanche.

— Que vas-tu faire ?

— Écrire mon bouquin.

Silence de quelques secondes, puis :

— Et ta licence en droit ?

— La faculté vient à peine d'ouvrir. J'ai largement le temps de m'y mettre, dans toute l'année.

— Ça serait formidable, si tu pouvais avoir ta licence. Après, tout serait plus facile.

— Je n'en suis pas tellement convaincu, mais enfin... Amuse-toi

bien.

Il raccrocha, ne se sentant même pas triste. Christine le poussait habilement vers le mariage et vers tout ce qu'il détestait, la vie bourgeoise dans une petite ville avec la messe le dimanche et les réunions de sociétés, la présidence de sa classe de conscrits, peut-être un poste de conseiller municipal, le *Rotary* ou le *Lion's*. Il éclata d'un rire irrésistible et jongla avec la bouteille de bière. Incroyable Christine ! Avec ses airs de fille libre et indépendante, elle n'en était pas moins attachée à un mode de vie étouffant.

On frappa à la porte de la rue, et il cria d'entrer par deux fois avant de voir apparaître le visage olivâtre et grêlé de Pierre Escanara, gros marchand de primeurs de la ville.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-il avec son léger accent espagnol. Je croyais trouver M. Marin.

— Il est au bal de bienfaisance.

— C'est vrai, mais il est parti bien tôt.

Mathieu détestait l'homme. Espagnol installé en France bien avant que les réfugiés de la guerre civile n'arrivent, on disait de lui qu'il renseignait consulat et ambassade sur les activités de ses compatriotes, et signalait même les touristes français suspects qui se rendaient en Espagne. Il passait également pour un mouchard auprès de la police française et des Renseignements généraux.

— J'avais un tuyau à demander à M. Marin, mais je repasserai demain.

En même temps, il s'approchait de son bureau, semblant glisser sur ses semelles de caoutchouc. Petit, corpulent, il était pleinement dans la peau du traître de mélodrame. Mais le personnage n'en restait pas moins inquiétant.

— Vous travaillez ? Je vous offre quelque chose au *Soleil* ?

— Non, merci, un autre jour.

Il n'eut pas le temps de refermer le journal de 1964. Déjà, Escanara avait repéré l'article.

— Vous vous intéressez encore à l'affaire de la banque Delange ?

— Pas spécialement. Je passe mon temps.

L'homme sourit. Riche à millions, il n'avait même pas le courage de faire soigner ses dents pourries.

— Curieuse affaire, hein ? Ferraud vient d'être libéré.

— Tiens !

— Vous ne le saviez pas ? Le journal en a parlé mardi dernier. Un drôle de type. On n'a jamais retrouvé l'argent.

Une idée folle vint soudain à l'esprit de Mathieu :

— Il logeait dans l'un de vos immeubles ?

L'œil noir d'Escanara se fit dur.

— Oui. C'est exact.

— Et une bonne partie de la Cloque vous appartient, je crois ? Est-ce pour cela que vous êtes venu ? Marin m'a dit qu'il y avait des projets en l'air pour ce quartier ?

La visite de l'Espagnol n'était pas tellement due au hasard. Il savait que Marin serait absent et qu'il serait seul dans le bureau. Escanara sortit un petit cigare, puis se ravisa et présenta l'étui à Mathieu qui refusa.

— Oh ! rien de précis encore. Avant que tous ces gens-là acceptent de s'en aller... Encore, les Espagnols et les Portugais... Mais les Arabes... Ça ne sera pas commode.

Mathieu s'efforça de se composer un visage indifférent, craignant de trahir son dégoût.

— Il faudra résoudre ce problème, les reloger de façon honorable.

— Les entreprises de l'autoroute revendent des baraquements. Il y a peut-être une bonne occasion... Vous devriez faire un article là-dessus, ajouta-t-il avec un rire gras.

— Je dois déjà en faire une série sur le quartier de la Cloque.

Tirant avec économie sur son cigarillo, Escanara hochait la tête.

— Justement. M. Marin m'en a parlé. C'est pas la peine de me citer là-dedans.

Mathieu souriait. Il n'était pas dupe du sentiment de puissance qui l'animait, mais il pouvait quand même profiter un peu de la situation.

— Pourquoi pas ? Les gens aiment bien qu'on parle d'eux dans les journaux. Pas vous ?

Les dents gâtées le fascinèrent. Était-ce par avarice ou par crainte du dentiste qu'il les gardait ainsi ? Le personnage ne devait pas être très courageux.

— M. Marin m'a bien compris, vous savez...

— Tout le monde sait que vous avez acheté les uns après les autres la plupart des immeubles de la Cloque.

— Pourquoi le rappeler ?

Rosny cessa de jouer. De toute façon, si Marin s'y opposait, le nom du marchand de primeurs ne figurerait pas dans l'article. Il haussa les épaules.

— Après tout, comme il vous plaira. C'est tout ?

— Ces immeubles sont vieux, mal entretenus. Les loyers paient à peine les impôts. Inutile d'insister sur leur inconfort.

Des dizaines de chambres louées entre cinquante et cent cinquante francs par mois !

— Qu'est-ce qu'il va rester de mon enquête ? demanda doucement Mathieu, si je suis obligé de l'amputer d'un certain nombre de vérités ?

— Oh ! vous vous débrouillez très bien, quand vous voulez. Tenez, votre article sur les vendangeurs qui viennent de tous les pays...

Amer, Mathieu se souvenait des recommandations du directeur. Il fallait éviter de se mettre les propriétaires à dos, ne pas parler des greniers infects où les vendangeurs logeaient dans une promiscuité que certains osaient baptiser de rabelaisienne, des conditions de travail et, surtout, du piège idéal que constituait ce flux où les traînemisère, les loqueteux et les personnages douteux venaient se jeter littéralement dans les bras des gendarmes.

— Enfin, je vous fais confiance, dit Escanara avec un drôle d'air.

Il y avait de la menace dans sa voix douceuse. L'Espagnol employait les services de quelques livreurs prêts à tout pour quelques billets. Il y avait eu quelques histoires assez troubles dans les petites rues de la ville et, au besoin, Escanara prêtait son équipe pour des besoins politiques.

— Vous n'êtes pas mal ici, dans cette ville. Et si vos projets d'avenir se réalisent...

Rire entendu qui dressa soudain Mathieu.

— C'est-à-dire ?

Escanara comprit qu'il était allé un peu trop loin. Pour se rattraper, il désigna le journal.

— Curieux, cette affaire Ferraud... Heureusement qu'il est interdit de séjour... On ne serait pas tranquille de le savoir dans la ville.

— Qui ne serait pas tranquille ?

Le marchand de primeurs fuyait son regard. Son teint olivâtre devenait terreux sous l'éclairage au néon.

— Il peut passer outre, ajouta Mathieu. En quatre ans, il a dû changer un peu. Facile, pour lui, de se déguiser.

— Vous voulez rire ? Dans cette ville, il ne ferait pas long feu.

Pourtant, il paraissait brusquement songeur. Il n'avait plus aucun prétexte pour rester là, mais il s'accrochait. Soudain, il se pencha par-dessus le bureau.

— Avez-vous appris quelque chose sur lui ?

— Pourquoi ? Il vous inquiète ?

Soudain, il se doutait qu'Escanara avait dû jouer un rôle occulte dans l'affaire. Ferraud logeait dans un de ses immeubles. Un mouchard de police est toujours à l'affût. Et l'Espagnol jouissait d'appuis solides qui lui avaient permis de se sortir de situations difficiles à plusieurs reprises.

— Bonsoir, dit soudain l'homme. Je repasserai demain pour voir M. Marin.

Mathieu rapporta la bouteille de bière, but un café dans le bistrot désert. Seule, la lumière du bar brillait encore, et le patron bâillait en

face de lui.

— N'allez pas au bal ?

— Tout à l'heure.

— C'est Marin qui a organisé ça ? En l'honneur de qui ?

— Les gosses biafrais...

Il s'en fut avant que l'homme ne répondît qu'il ne connaissait pas cette famille-là. Le rideau de fer du bar tomba avant qu'il n'ait achevé de traverser la rue. Celle-ci était déserte, éclairée chichement. Les bars devaient fermer les uns après les autres, et seules les lumières du *Grand-Hôtel* brilleraient comme un phare dans la petite ville. Il rentra dans son bureau, alluma une cigarette pour chasser le goût amer du café.

Un peu après 8 heures, on téléphona de la direction du journal pour une question de photographies. Puis, ce fut un long silence qu'il occupa à fouiller un peu au hasard dans les archives. Il se documentait sur la banque Delange, constatait que, depuis qu'elle s'intéressait à la construction locale, sa prospérité n'avait fait que croître.

Puis, les pieds sur son bureau, il sentit le sommeil le gagner, se demanda s'il ne ferait pas mieux d'aller faire un tour en voiture. Ou dans le quartier de la Cloque, tout proche. Les habitants de la ville ne s'y hasardaient jamais. Il y avait deux bistrots ouverts très tard, l'un tenu par un Algérien, l'autre par un Espagnol. Il connaissait bien les deux hommes et pourrait bavarder avec eux. Pourquoi ne pas jeter les grandes lignes de l'article projeté ? Marin aimait bien avoir un schéma de ce genre d'entreprise. Il se leva, enfila son imper, fourra ses cigarettes dans sa poche. Il atteignait la porte de la rue, lorsque le téléphone l'obligea à faire demi-tour.

— Agence de *L'Essor* ? Pouvez-vous me dire si M. Delange se trouve au bal de charité ?

Il fronça les sourcils.

— Ça, je l'ignore.

— Chez lui, ça ne répond pas.

— En principe, il doit y assister.

— Et ça se termine quand, ce truc ? Tard ?

— Assez.

Il cherchait avec avidité comment retenir son mystérieux correspondant au bout du fil. Cette voix lui était totalement inconnue. Il y avait dans la ville une demi-douzaine de téléphones publics d'où l'on pouvait téléphoner. Certains, même, dans les faubourgs déserts à cette heure.

CHAPITRE III

— Vous devriez téléphoner au *Grand-Hôtel*.

— Avez-vous leur numéro ?

Donc, l'homme téléphonait bien d'un poste public, et dans un quartier éloigné. Il n'avait pas d'annuaire à sa disposition et aucune possibilité d'en trouver un.

— Une minute.

Il connaissait parfaitement ce numéro, mais voulait disposer de quelques secondes. Le central refuserait certainement de lui indiquer depuis quel endroit l'homme appelait. Il regarda autour de lui, surexcité, puis reprit très doucement le combiné en bouchant de sa main le micro. L'homme respirait très calmement, paraissait attendre sans la moindre inquiétude.

Soudain, un bruit grandit, couvrit celui des poumons de l'inconnu. Un train. Mathieu sourit. Il pouvait parfaitement localiser son interlocuteur.

— Voici le numéro, le 22-54.

— Merci, dit l'autre.

Le téléphone à peine raccroché, il était déjà à la porte de la rue, refermait à clé derrière lui.

— Mathieu !

Il jura. Jean Labedan accourait vers lui, sérieusement éméché. Il y avait des cendres sur ses revers de soie, et il empestait le vin. Il ignorait toute autre boisson.

— Le patron te fait dire de venir avant dix heures. Le sous-préfet ne peut pas rester jusqu'au bout. Pour la photo...

— D'accord.

— Hé ! il y a le feu ? Tu peux me ramener au *Grand-Hôtel* ?

— C'est tout près. Je n'ai pas le temps.

Mais il ne put se débarrasser de Labedan qui se laissa choir sur le siège de droite.

— Un accident ?

— Il faut que j'aille voir quelqu'un. J'ai oublié.

— Tu peux bien faire le détour par le *Grand-Hôtel*.

Pas question de s'en débarrasser avant. Il connaissait son gars. Brave type, au demeurant, mais doucement têtue. Il s'arrangea pour s'arrêter devant la petite entrée, dans une ruelle, craignant de

rencontrer du monde sur le perron d'accueil. Labedan mit un temps fou à sortir de la petite voiture. Il faillit d'ailleurs s'étaler de tout son long, et, lorsqu'il eut rétabli son équilibre, la Renault avait disparu.

— Drôlement pressé, Rosny ! Doit cacher quelque chose.

Mathieu roulait à toute vitesse dans la rue Nationale déserte. Comme il tournait à droite, il grilla le feu rouge pour se diriger vers la voie ferrée. Un poste téléphonique avait été installé à une cinquantaine de mètres. Si l'homme téléphonait au *Grand-Hôtel*, il avait quelque chance de le trouver là-bas.

Mais la petite poste automatique où la lumière brillait en permanence était vide. Il tourna la tête dans tous les sens, espérant voir les feux arrière d'une 2 CV, mais les rues s'étiraient à l'infini, parfaitement désertes. Sans Labedan, il découvrait l'inconnu, certainement Paul Ferraud.

En revenant à l'agence, il se demanda soudain ce qu'il en aurait fait. L'ancien employé de banque le connaissait, et il pouvait être dangereux. Il n'avait aucun motif justifié de se trouver dans la ville. Mieux valait peut-être qu'ils ne se soient pas rencontrés.

Dans le bureau, il fit les cent pas en fumant une cigarette. Normalement, il aurait dû téléphoner au commissariat et à la brigade de recherches installée à la gendarmerie. L'agence et la police entretenaient de bonnes relations et, même à l'époque où le secret des instructions et des enquêtes était strict, Marin avait toujours obtenu des tuyaux. Si jamais il se révélait qu'il avait eu connaissance de la présence irrégulière de Ferraud dans la ville, on ne le lui pardonnerait pas.

Il n'était pas un délateur. La nuit n'était pas encore finie, et Delange se trouvait pour l'instant en sécurité, au milieu de trois cents personnes, au *Grand-Hôtel*.

Dix heures pour les photos du sous-préfet et des personnalités. Il avait plus d'une heure devant lui. Pourquoi Labedan n'avait-il pas téléphoné, au lieu de tituber dans les rues ? Peut-être pour boire un coup de rouge dans l'un des bistrots situés sur le chemin. Plausible.

De nouveau, la rue. Il n'avait qu'à tourner à droite pour pénétrer presque tout de suite dans le quartier de la Cloque. Les docks d'un transporteur, un atelier de confection, puis le ghetto.

Chez l'Algérien, il n'y avait qu'une dizaine de consommateurs et personne ne parut surpris. Il commanda un café que le patron, rond, frisé et hilare, lui servit d'une énorme cafetière.

— Toujours aussi bon, remarqua-t-il. Bien meilleur qu'à la machine.

— Faut savoir, répondit Ahmed en acceptant une cigarette ; nous, on fait toujours comme ça.

Mathieu ne savait comment amorcer. Aussi, la question d'Ahmed

lui parut miraculeuse.

— Vous êtes au courant, sur la démolition du quartier ?

— On en parle, mais c'est pas pour tout de suite.

— Des types qui travaillent pour Escanara disent que si. Ce soir, ici.

Il ne perdait pas son temps, le marchand de légumes. Il répandait ses commis dans la Cloque avec la bonne parole.

— Vous croyez que je pourrai garder la licence, si on va dans les baraques de l'autoroute ?

— Certainement. Il y a longtemps qu'ils sont venus ?

— Pas une heure. J'aime pas ces types. Ils amènent souvent la bagarre, et on n'a pas besoin de ça, ici. Mais, aujourd'hui, ils se sont tenus.

D'autorité, il versa une autre ration de café, s'accouda, rêveur, la cigarette au coin de la bouche.

— J'ai l'impression qu'ils cherchaient quelqu'un. Peut-être un gars qui n'a pas encore payé son loyer. Ça arrive.

Les journaux de 1964 étalés sur son bureau avaient dû alerter Escanara et, à tout hasard, il avait envoyé ses bonshommes dans le quartier de la Cloque. Ferraud s'y était-il fait des amis ? Possible, puisqu'il habitait un immeuble appartenant à l'Espagnol.

— Ce soir, j'ai relu les articles sur l'attaque de la banque, il y a quatre ans. Vous vous souvenez ?

— On a été empoisonnés pendant des semaines, et ils m'ont fermé quinze jours parce que j'avais dépassé l'heure, un soir.

— Ferraud venait ici ?

— Plus souvent chez Laras.

C'était l'autre bistrot de la Cloque tenu par un Espagnol.

— Mais, de temps en temps, il venait prendre un café. J'aurais jamais pensé qu'il pouvait attaquer une banque. Et trouver des gars pour l'accompagner. Un brave type, mais pas méchant.

— Vous le croyez innocent ?

— Je sais pas. Tout le monde peut se tromper, répondit prudemment Ahmed.

— Même Delange ?

L'Algérien ne répondit pas. Il régla la flamme de son gaz sous la cafetière.

— Ferraud est libre.

— Oui, mais interdit de séjour. On ne le reverra certainement jamais.

C'était dit avec le plus grand naturel, et Mathieu fut certain que personne, du moins chez les Nord-Africains, n'avait rencontré l'ex-employé de banque.

— Il n'a plus personne dans la ville. Pourquoi reviendrait-il, d'ailleurs ?

Mathieu voulut payer, mais Ahmed refusa. Il avait encore le temps d'aller chez Laras. Dans les ruelles sombres, le linge étendu obscurcissait encore les rares éclairages publics intacts. Des gosses pleuraient dans les étages.

Deux commis d'Escanara lui firent un peu de place au comptoir. Plus renfrogné qu'Ahmed, Laras servait en silence. Ses deux voisins finirent par sortir, et l'atmosphère se détendit aussitôt. Un client vint serrer la main de Mathieu.

— C'est moi qui suis tombé d'un échafaudage, l'an dernier. Vous étiez là, avec les pompiers.

Il n'aurait jamais pensé revoir l'homme vivant, après une chute de huit mètres. Il l'invita à boire quelque chose avec lui, un cognac espagnol. Il ne parla pas de Ferraud. Inutile d'attirer l'attention sur lui par des questions trop précises sur une vieille affaire qui n'intéressait plus personne.

— Alors, on va aller ailleurs, nous autres de la Cloque ? lui demanda son compagnon. Vous devez savoir quelque chose, vous.

Le silence se propagea jusqu'aux tables où les dominos ne claquèrent plus.

— Ce n'est pas pour l'immédiat.

— Escanara semble sûr de lui, pourtant, lança un grand diable aux yeux flamboyants. Ce sale donneur va encore récupérer quelques dizaines de millions sur notre dos !

Les autres tournèrent la tête, inquiets, mais l'homme ne parut pas s'en rendre compte.

— Il ne faut pas qu'il aille trop loin, Escanara, sinon, quelqu'un lui fera la peau un jour, dit-il avec force.

Le patron sortit de derrière son comptoir.

— *Basta*, Montes. Les deux types d'Escanara étaient là, tout à l'heure, et tu l'as bouclée. Reste tranquille.

— Pas un de vous n'aurait bougé, si j'avais parlé, et ils m'auraient démolé en toute tranquillité. Un seul ne me fait pas peur, mais pas deux.

Il se leva, plaqua une pièce dans la main de Laras.

— Je préfère rentrer, mais Escanara ne me fait pas peur, à moi.

Laras haussa les épaules et revint derrière son comptoir, tandis que Montes sortait.

— Faites pas attention, souffla le compagnon de Mathieu. Montes s'énervait facilement. Cette histoire nous chamboule tous un peu. Là-bas, dans les baraquements de l'autoroute, ce sera le bout du monde pour nous. Pas de commerces, pas de transports, pas d'écoles.

— Ce ne serait que momentané. La municipalité vous relogera tous, par la suite. Ils vont construire à la Bargne.

— C'est humide, là-bas. L'eau coule des collines. J'y ai travaillé. Il faut drainer soigneusement, et encore...

Maintenant, il devait partir. Mais l'homme insista pour payer sa tournée. Le cognac espagnol lui brûlait l'estomac, mais il ne pouvait refuser.

En chemin, il déranger plusieurs rats énormes qui sortirent d'un carton d'ordures. Les gosses pleuraient toujours, et l'indicatif d'une émission de télévision le suivit d'immeuble en immeuble.

Le téléphone sonnait et il se précipita pour décrocher. C'était Marin.

— Labedan vous a dit ? Il est tellement bourré, que je ne me fiais pas tellement à lui.

— J'arrive tout de suite.

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire d'urgence ? Labedan bafouille je ne sais quoi, que vous étiez pressé de partir.

— Une lettre personnelle à déposer à la poste avant la dernière levée, c'est tout.

Ensuite, il prit ses appareils de photo, son magnéto avec une bande vierge. Le même soir, il enverrait son article qui paraîtrait le lendemain, mais, pour les photographies, c'était vraiment trop tard. Elles permettraient un rappel de la soirée le surlendemain.

Avant de grimper les majestueux escaliers qui conduisaient aux salons du *Grand-Hôtel*, il passa à la réception. La directrice l'accueillit avec un sourire.

— Quelqu'un n'a pas demandé M. Delange ?

— Si, mais simplement pour savoir s'il était bien chez nous, en précisant qu'il était inutile de le déranger.

L'ambiance était à son maximum, et il tomba en pleine danse du balai. Marin, qui le guettait, vint vers lui. L'alcool le rendait encore plus jaune, encore plus bouffi.

— Le sous-préfet est en train de danser. Attendez un moment. Rien de neuf ?

— Tout est tranquille. Escanara voulait vous voir.

— Ce soir ? s'étonna Marin.

— Il repassera demain dans la journée.

La danse s'éternisait, au milieu des cris et des rires. Il apercevait Christine Bauron passant de bras en bras, très recherchée. Marin lui désigna un buffet.

— Allez prendre une coupe de champagne.

— Merci, je n'ai pas soif.

Il prit une photographie des danseurs en grimant sur une chaise

et en surélevant son appareil à bout de bras. Le flash passa inaperçu dans la cohue.

— Il y a le censeur du lycée, ici. Très inquiet au sujet des cinq cents élèves qui font la grève de la faim. Vous n'avez rien envoyé à Lyon, à ce sujet ? Ni à France-Presse ?

Mathieu ne prit même pas la peine de répondre. Delange marchait vers eux, un plateau à la main.

— Champagne, petits fours ? Tapez dedans, mon cher Mathieu. Ils sont délicieux.

Discret, Marin s'éloignait.

— Merci, je n'ai pas soif, dit Rosny.

Delange fit glisser le plateau sur une table proche, sortit un étui à cigares.

— Upmann ?

— Merci. Je vais travailler.

Le banquier glissa l'étui d'aluminium dans la pochette de sa veste.

— Vous le fumerez plus tard. Belle ambiance, hein ?

La danse du balai continuait, et c'était le maire qui frappait sur le parquet ciré. Christine l'avait aperçu et lui faisait des signes furtifs.

— Et l'argent rentre bien. On dépassera les quinze mille francs actuels. Un beau succès. J'irai porter moi-même le chèque à Paris où je me rends cette semaine.

— Je vous prends avec le sous-préfet et les autres ?

— Bien sûr, mais, dites-moi... Vous pensez à cet article ? Cette série, plutôt. Il nous faut quelque chose de bien, de très convaincant pour le reste de la population. Insistez sur le côté morale publique en danger. Vous voyez ?

— Pas tellement, dit Mathieu en réglant son appareil.

Un rire hystérique les fit regarder. Dans les bras d'un inspecteur principal des contributions, la fille du maire tournait à toute vitesse en poussant des hurlements. Elle scandalisait la ville par ses tenues excentriques, son goût pour les boissons fortes et sa liberté de mœurs. À quarante-cinq ans, elle n'était pas encore mariée.

— Il faut que la destruction de la Cloque s'opère dans de bonnes conditions. Nous ne voulons pas renouveler les erreurs du quartier Saint-Éloi.

Des dizaines de vieux ouvriers à la retraite, dispersés dans des immeubles neufs aux loyers trop élevés. Des immeubles encore solides et habitables abattus dans un seul souci de spéculation.

— Remarquez, avec la Cloque, nous sommes tranquilles. Un nid à rats...

Pourquoi ne pas lui parler de Paul Ferraud ? Mathieu aurait aimé lui gâcher sa soirée, jeter un nuage sur ses beaux projets d'avenir. Il

décida de se taire.

— Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ? Nous constituons une société anonyme, et je serai heureux de vous offrir une participation. Une œuvre magnifique. À la place de ces taudis, deux cent cinquante logements de grand confort. Et la municipalité marche avec nous. Mais, évidemment, il nous faudra le soutien de la presse. Tout au long de l'entreprise...

Au même instant, Christine dansait avec le député Raquet, une sorte de petit avorton aux jambes torses. Elle paraissait très attentive à ses paroles.

— Et puis, si vous avez besoin d'un coup de main du côté des Bauron... Le papa est un de mes bons amis, client depuis toujours. Une grosse fortune et un excellent homme de loi.

Mathieu se sentait sur le point de faire un éclat. Il se contenta de photographier l'orchestre. Marin leur faisait signe, aux côtés du sous-préfet. Comme drainés par un mystérieux courant, les notables arrivaient de partout, conseillers municipaux, gros confectionneurs et industriels, fonctionnaires divers, avoués et avocats, et même le député qui venait de s'excuser auprès de Christine.

— Je vais les rejoindre, dit Delange.

Venaient également ceux qui se croyaient de quelque importance, des présidents de sociétés, de classes de conscrits, des commerçants, que Marin avait du mal à tenir à distance. Mathieu prit un flash du sous-préfet entouré de quatre ou cinq personnes. Puis, pour passer un peu de baume au cœur des éliminés, il les mitrailla successivement, s'attirant des sourires de complaisance.

Peu de temps après, le sous-préfet s'en alla, et le bal continua. Beaucoup de gens arrivaient encore, et la liste des personnalités s'allongeait. Marin y tenait beaucoup, n'hésitant pas à citer une cinquantaine de personnes, s'il le fallait.

— Mathieu !

Christine lui barrait le passage, très jolie dans sa robe à danser très courte, son maquillage du soir et son petit air sophistiqué.

— On va boire quelque chose ? proposa-t-il. En bas, au bar.

— Tu ne peux pas poser ces appareils quelque part ? demanda-t-elle, avec une moue significative. Je te rejoins. J'ai promis le slow à Raquet.

— Va te faire marcher sur les pieds, dit-il avec indifférence.

Dans un coin du salon suivant, il découvrit Labedan effondré dans un fauteuil. Seule sa tignasse rousse en dépassait. Il s'en approcha, le secoua.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ? Le journaliste ouvrit un œil vague, sembla le reconnaître.

— T'as pas vu... Ferraud ? balbutia-t-il.

CHAPITRE IV

Mathieu le secoua encore plus fort. La tête rousse de Labedan roulait de droite à gauche, et le journaliste sportif protestait faiblement.

— Quand l'as-tu vu ?

Labedan ouvrit un œil hébété.

— Qui ?

— Ferraud. Je t'ai raccompagné jusqu'à la petite porte de la ruelle. Il se trouvait dans l'hôtel ?

Regardant autour de lui, et voyant que le petit salon était vide, il gifla son collègue à la volée. L'autre se raidit, ouvrit les deux yeux, et une lueur de colère les anima durant quelques secondes.

— Dis donc, toi..., veux que j'te casse la gueule ?

— Écoute-moi, Jean. Tu viens de dire que tu as vu Paul Ferraud... Ferraud, l'agresseur de la banque Delange. Tu te souviens ? Où l'as-tu vu ?

— Ferraud ?

Il parut chercher dans sa mémoire, puis sourit.

— T'as pas un coup à boire ? Mais pas de champagne... Un verre de rouge... Tu descends au bar et...

— Jean, c'est très important. Où as-tu vu Ferraud ? Dans les couloirs ? En bas ? Dans les salons ?

— T'es un salaud. Porte-moi à boire, d'abord.

Mathieu lui tapota sur l'épaule.

— C'est bon, roupille. Tu m'as raconté une belle blague.

— Pas d'histoire... Ferraud, en bas, dans une deux..., deux chevaux.

— Tu n'es pas rentré tout de suite ?

— J'avais oublié d'allumer la minuterie... Je suis revenu en arrière et je l'ai vu arriver... Il allait descendre de la voiture... Et il m'a vu. L'est reparti aussi sec.

Après cet effort, il se tassa sur lui-même, ne bougea plus. Mathieu quitta le petit salon, descendit au bar où il commanda un jus de fruit. Dans une petite pièce voisine, des invités plus jeunes dansaient au son d'un électrophone diffusant des airs modernes.

— Ça n'a pas été trop long ?

Christine se glissait à côté de lui, s'emparait de son jus d'orange.

— J'ai rudement soif. Il fait une chaleur, là-haut...

Après lui avoir commandé un verre, il lui désigna les jeunes qui dansaient à côté.

— C'est plus de ton âge, non ?

— Papa estime que je dois rester là-haut. C'est plus convenable. Et puis, on fait des rencontres intéressantes. Tu sais que Raquet peut m'aider dans mon travail ?

Ce mot, dans la jolie bouche de Christine, le faisait sourire. Elle avait suivi des cours de décoration, et quelques commerçants amis de Bauron père lui avaient confié leurs vitrines au moment des fêtes.

— Il m'a dit qu'il me présenterait des relations utiles.

— En échange, tu pourrais l'amener au club hippique. Il a tout du jockey, notre député.

Elle pouffa, puis se reprit.

— Tu es méchant. Jaloux ?

— Pas d'un type aussi quelconque que les circonstances ont sorti de l'ombre.

— Parlons d'autre chose. Tiens, si tu ne veux pas que je danse avec lui, va chez toi te changer et reviens ici.

— Tu m'accompagnes ?

Elle eut un regard sournois, secoua la tête avec un art consommé de coquette.

— Je me dois de rester ici. Si jamais mes parents se rendaient compte que je ne suis plus au bal...

— De toute façon, j'ai du travail.

Il la raccompagna au premier étage où elle trouva tout de suite un cavalier. Mathieu se dirigea vers le petit salon où Labedan cuvait. La porte en était fermée. Il ouvrit lentement. Assises sur un canapé à deux places, deux femmes s'écartèrent l'une de l'autre avec précipitation. Il était certain qu'elles étaient en train de s'embrasser et n'en douta plus lorsqu'il reconnut l'une d'elles, importante commerçante veuve et qui faisait chuchoter la ville. Sa partenaire était une fille assez jeune en train de rougir sous son fond de teint.

— Excusez-moi.

Le fauteuil de Labedan était vide. Il pensa que son collègue avait trouvé la force de se traîner vers les salons plus fréquentés et ressortit.

Tout en le cherchant, il tomba de nouveau sur le banquier Delange qui parut ravi de la rencontre.

— Ah !... Mathieu... Je viens de parler de vous avec quelqu'un, devinez...

— Vous n'avez pas vu Labedan ?

— Non... Bourré comme il était, il a dû rentrer... Je viens de parler avec Bauron... Voulez-vous que je vous présente ?

— Excusez-moi, mais dans cette tenue...

Ce n'était qu'un prétexte. Il voulait retrouver Labedan pour lui poser une autre question, mais ne l'apercevait pas dans l'enfilade des salons.

— Vous avez raison. Il ne faut rien bousculer... Nous en reparlerons à l'occasion. Ma femme organise une sauterie pour le mois prochain. Vous serez des nôtres.

Au milieu d'un groupe, Marin écoutait, l'expression de son visage figée par sa mauvaise grasse. Il vit que Rosny se dirigeait vers lui et se dégagea de ses compagnons.

— Ça marche ? Vous pouvez aller téléphoner l'article. Les photos seront pour l'édition de dimanche.

— Je cherche Labedan pour le reconduire chez lui.

— Il doit se trouver dans le petit salon... Vous avez raison. Il risque de faire du scandale. Dès qu'il a un petit coup dans le nez, il devient assez grossier avec les femmes.

— Le petit salon est vide. Je me demande où il a pu se traîner, dans l'état où il était.

— Les toilettes qui sont à côté.

— Je vais voir.

Il fit semblant de se laver les mains, car les deux cabinets étaient occupés. Un homme sortit enfin, mais il attendit, Labedan ayant pu se fourvoyer dans celui des dames. Il en vit sortir la jeune fille surprise dans le petit salon. Elle sursauta et rougit de nouveau, dut penser qu'il l'espionnait.

Machinalement, il marcha derrière elle, la vit se diriger vers le vestiaire où l'attendait la commerçante veuve déjà vêtue de son manteau de fourrure. La jeune fille dut lui parler, car elle se retourna et foudroya Mathieu. Tranquillement, il s'approcha de l'employée qui tenait le vestiaire.

— Vous n'avez pas vu mon collègue Labedan ?

Ce dernier était très bien connu en ville. La dame aux cheveux gris et au visage fatigué secoua la tête.

— Non. J'ai encore son imperméable, il doit être encore ici.

— Merci.

Il n'avait plus qu'à rentrer à l'agence. Le froid sec le surprit, et il se hâta le long des façades. Derrière la vitrine, il y avait de la lumière. Pourtant, il pensait avoir éteint. Et sa clé refusait de tourner dans la serrure. La porte céda lorsqu'il appuya sur la poignée.

Inquiet, il referma derrière lui, regarda avec attention derrière la banque, puis passa dans son bureau. Labedan s'y trouvait, couché sur le côté, la tête posée sur la sole d'une cheminée en marbre qui n'était jamais utilisée.

Depuis la porte, Mathieu détailla la scène. Son collègue avait réussi à quitter le *Grand-Hôtel*, à venir jusque-là pour ouvrir la collection de mars 1964 de *L'Essor*. Puis, il était tombé, et sa tête avait malencontreusement heurté le rebord en fonte de la sole. Du moins, c'était ce qu'on voulait faire croire.

Il s'approcha de Labedan, le retourna doucement. Depuis son entrée dans le bureau, il savait qu'il avait cessé de vivre. Tout le côté droit de son crâne était horriblement défoncé, et, sous la pression de la tempe, l'œil sortait de l'orbite.

Au *Grand-Hôtel*, on ne trouva pas Marin tout de suite, et, lorsqu'il fut enfin au bout du fil, sa voix manquait de chaleur :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Labedan est mort. Ici, à l'agence. Il est tombé sur le coin de la cheminée. Le commissaire et le capitaine de gendarmerie doivent se trouver au bal.

— Il était avec vous ?

— Non. Je l'ai trouvé déjà mort.

— Ne touchez à rien. Ne parlez à personne. Nous arrivons tout de suite. Le temps de se défiler en douce sans affoler personne. Inutile de gâcher une soirée que tout le monde apprécie.

Mathieu raccrocha doucement, les yeux sur la tignasse rousse de Labedan. Un chagrin sincère cernait son front. Il calculait combien de temps il avait laissé Labedan seul. Il était descendu au bar, avait discuté avec Christine avant de revenir dans les salons. Un quart d'heure environ ? Dans son état, Labedan avait-il pu quitter l'hôtel et venir jusqu'à l'agence ? Il fallait compter plus d'un quart d'heure, puisque Delange l'avait retardé, puis Marin, sans compter l'attente aux toilettes de l'hôtel. Sans compter le temps de son propre trajet. Près d'une demi-heure en tout.

Labedan avait-il eu un instant de lucidité qui lui avait permis de revenir à l'agence ? Possible, après tout. Mathieu l'avait vu récupérer très vite, après deux ou trois heures d'ébriété totale. Il s'approcha de l'édition 64 du journal. Il était certain que son collègue avait voulu vérifier s'il ne s'était pas trompé et examiner la photographie de Ferraud.

Une voiture s'arrêta devant l'agence, et Marin entra, tint la porte tandis que le commissaire Meraud et le capitaine de gendarmerie Bosselin s'engouffraient derrière lui.

— Le docteur Vallette est prévenu. Il arrive. Vous êtes sûr qu'il est mort ?

Le commissaire Meraud, déjà agenouillé près du corps, répondit à la place de Mathieu.

— Aucun doute là-dessus. Je me demande comment il a pu se faire une telle blessure.

— Avez-vous téléphoné à Lyon ? demanda Marin. Bien, il vaut mieux attendre.

Puis, Mathieu raconta comment il avait cherché Labedan pour le ramener chez lui. Ne l'ayant pas trouvé, il avait décidé de revenir à l'agence.

— Mais pourquoi revenir ici ? dit le commissaire, en se tournant vers Marin. Avait-il un travail quelconque à terminer ? De plus, il est en smoking, sans même un manteau.

— Son imperméable est toujours au vestiaire du *Grand-Hôtel*, dit Mathieu, et je crois savoir pourquoi il était venu à l'agence. Vous voyez qu'il cherchait quelque chose dans les archives du journal, année 1964 ? Un quart d'heure avant qu'il ne quitte le bal, il m'avait confié une information à laquelle je n'ai pas ajouté foi. Maintenant, je pense qu'il a dû vouloir se faire une certitude.

— De quelle information s'agit-il ? gronda Marin, les dents serrées.

— Vous vous souvenez de Ferraud ? Celui de l'attaque de la banque Delange. Labedan prétendait l'avoir vu dans la ruelle qui longe l'hôtel, près de l'entrée de service.

Un silence tomba. Marin alla jusqu'aux journaux, les feuilleta et tomba sur la photographie de Paul Ferraud.

— Il n'était pas loin du but lorsqu'il est tombé.

— Curieux, qu'il parcoure près de trois cents mètres, où les embûches et les occasions de tomber se comptent par dizaines, pour venir mourir ici contre cette cheminée, constata le commissaire. De plus, cette blessure est vraiment profonde, comme si la chute était de plusieurs mètres... Ou qu'on ait violemment poussé sa tête contre cette fonte. Évidemment, vous n'avez vu personne, Rosny ?

— Absolument personne.

Marin grimaça sans le regarder franchement.

— Vous auriez pu me parler de ces confidences de Labedan.

— Je n'y ai pas tellement cru, mentit Mathieu.

— Ferraud rôdait auprès de l'hôtel ? reprit le commissaire. Il aurait vu Labedan sortir, venir à l'agence et l'aurait tué ? Mais il faudrait que le médecin exclue l'hypothèse d'un accident. Et puis, Ferraud n'est pas un assassin.

— Souvenez-vous de ses menaces contre Delange, au procès ! s'exclama Marin.

Le commissaire fit la moue.

— Oui. Vous savez, un homme qui vit de tels moments se laisse aller à des propos qui dépassent sa pensée. Parce que Labedan l'aurait vu, il l'aurait tué ? Je n'y crois pas tellement.

— Et les vingt-deux millions qui n'ont jamais été retrouvés ? C'est un bon mobile, ça, non ?

Mathieu alla fumer une cigarette dans le hall de réception. Lorsqu'on frappa à la porte, il alla ouvrir au docteur Vallette qui faisait fonction de médecin légiste.

— Que se passe-t-il, ici ? Labedan ? Je le voyais changer de jour en jour. Son visage virait au rouge brique, et il s'empâtait d'alcool.

Il s'agenouilla auprès du corps, examina l'enfoncement crânien, leva les yeux, puis parut chercher autour de lui.

— Pas de chaise à proximité ? Ni d'escabeau ?

— Tout était en ordre, répondit Mathieu, vers qui les autres se tournaient.

— Cet homme est tombé de beaucoup plus haut que de sa propre hauteur. Ou alors, on lui a cogné la tête contre cette fonte avec une force terrible. Il fallait que ce soit un homme très costaud ou animé par une rage féroce de tuer. Il avait bu ?

— Voici une heure, il se trouvait affalé dans un fauteuil du *Grand-Hôtel*, incapable de bouger. Puis, il a réussi à sortir pour venir jusqu'ici.

— Vous l'avez fouillé ?

Sans attendre, Vallette fouilla dans les poches de la veste et en sortit un flacon de plastique blanc. Il le déboucha, le renifla, puis le fit sentir à Meraud, le commissaire.

— Ammoniaque, fit ce dernier.

— Oui. Quelques gouttes dans de l'eau. Labedan a soudain éprouvé le besoin de se dessaouler, et il a bu une bonne rasade de ce mélange qu'il devait toujours avoir dans sa poche. Ne serait-ce que pour pouvoir rentrer chez lui sans trop d'ennuis.

Mathieu s'était toujours étonné que, après une cuite phénoménale, Labedan ait été toujours en état de reprendre le volant de sa voiture.

— Il faut le transporter à la morgue où je peux pratiquer immédiatement l'autopsie. Mais ne devez-vous pas prévenir le parquet ?

— Si, dit le commissaire. Le juge d'instruction et le procureur se trouvent au *Grand-Hôtel*. Leur départ, après le nôtre, va causer une certaine émotion. Mais je crois que nous ne pouvons plus attendre.

Le capitaine téléphona à la brigade de recherches, ordonnant qu'on effectue des patrouilles dans la ville et que les sorties en soient surveillées. La fiche signalétique de Paul Ferraud se trouvait à la gendarmerie. Après quoi, le commissaire donna le même ordre à l'officier de police de permanence.

— Il ne faut pas trop attendre de ces mesures. Si Ferraud est l'assassin, il a dû filer au loin.

Puis, il raccrocha, rappela le *Grand-Hôtel* et demanda que l'on avertisse le substitut du procureur. Ce dernier répondit ensuite qu'il

arrivait tout de suite avec le juge d'instruction.

— Si Ferraud rôdait autour du *Grand-Hôtel*, c'est qu'il guettait quelqu'un ou essayait d'y pénétrer, dit soudain Marin. Pourquoi pas pour s'en prendre à Delange ?

Personne ne fit écho à cette hypothèse. Le docteur Vallette alla se laver les mains dans le petit cabinet de toilette, puis, installé dans un fauteuil, commença de bourrer sa pipe. Mathieu jugea préférable de parler du coup de fil mystérieux au début de la nuit.

— Maintenant, je me souviens que quelqu'un a demandé Delange. Cet homme voulait savoir s'il assistait au bal de charité. Je n'y ai pas tellement attaché d'importance, alors.

— Vers quelle heure ?

— Huit heures trente.

Marin sursauta.

— C'est à peu près à ce moment-là que Labedan est venu vous dire de paraître au *Grand-Hôtel* vers dix heures, à cause du désir du sous-préfet de se retirer à ce moment-là ? Labedan aurait pu téléphoner, mais il a dû en profiter pour faire un ou deux bistrots. Il n'aimait que le rouge et, au *Grand-Hôtel*, on devait le servir avec difficulté.

— Il m'a cueilli alors que j'allais sortir faire un tour. Je l'ai déposé devant la petite porte de l'hôtel. C'est là qu'il a dû voir Ferraud.

— Vous étiez très pressé ? m'a-t-il dit.

— Tiens, remarqua le commissaire, il vous a parlé de ça, et pas de Ferraud ? C'était autrement important, pourtant. Le croyez-vous capable d'avoir voulu garder l'exclusivité de son information ?

— Ce n'était pas sa spécialité, répliqua Marin.

— Alors, il a peut-être vu autre chose, constata Meraud, et a ruminé cette découverte durant une bonne partie de la soirée avant de prendre une décision. Après tout, il n'avait pas tellement besoin de regarder de nouveau la photographie de Ferraud. Ils se connaissaient bien. Je crois qu'ils sont allés à l'école ensemble.

Le regard de Mathieu alla jusqu'au téléphone. Peut-être y découvrirait-on les empreintes de Labedan. Mais pourquoi aurait-il voulu téléphoner depuis l'agence, alors qu'il pouvait le faire du *Grand-Hôtel* ? Sinon pour parler avec une personne se trouvant au bal de charité ?

CHAPITRE V

Son visage cireux traversé de tics, la mâchoire crispée, sa chemise quelque peu froissée, Marin composait directement son article à la machine. La rédaction de Lyon avait été avertie, et une sténo attendait les lignes sur l'assassinat de Jean Labedan, « notre fidèle collaborateur ».

Mathieu tapait également sur sa machine son papier sur la soirée de bienfaisance en se contentant de généralités, car son esprit était ailleurs. Il était maintenant de plus en plus certain que Labedan avait vu, outre Paul Ferraud, l'interdit de séjour, autre chose d'important. Puis, il était remonté dans les salons de l'hôtel, après un long séjour au bar où il avait dû boire plusieurs verres de beaujolais. Installé dans un fauteuil, il avait dû longuement réfléchir, tandis que l'ivresse le gagnait.

— La rédaction ? J'ai demandé une sténo... Oui, Marin...

Les premiers mots écoeurèrent Rosny. Son patron commençait par quelques lignes de regrets et de louanges qui noyaient en quelque sorte le poisson. Néanmoins, il écouta jusqu'au bout. Marin parlait d'un rôdeur agressant lâchement Labedan par-derrière.

Lorsque ce fut terminé, Mathieu releva la tête.

— Pourquoi ne pas parler de Paul Ferraud ?

— Parce qu'il n'est même pas certain qu'il se trouve dans la ville. En fait, je me demande si vous n'avez pas mal compris les paroles de Labedan. Lorsqu'il vous parlait, il était complètement saoul. Comment attacher de l'importance à ses propos ?

Il faillit tomber dans le piège, s'exclamer que lui aussi avait rencontré Ferraud à un feu rouge.

Il n'était pas loin de minuit. Le corps de Labedan avait été transporté à la morgue de l'hôpital dès que le substitut du procureur en avait donné l'autorisation. À la place, il y avait un dessin à la craie ayant une très vague forme humaine. Un officier de police avait pris des photographies et relevé quelques empreintes. Il n'avait pas oublié le téléphone du bureau de Mathieu, bien que plusieurs traces se soient superposées.

Tout le monde était reparti. Les uns pour le gala de bienfaisance, les policiers au commissariat et le docteur Vallette pour la morgue où il désirait pratiquer immédiatement l'autopsie.

— Je retourne là-bas, dit Marin. Vous pouvez boucler, maintenant,

et aller vous coucher.

Mathieu tira doucement sur sa cigarette sans le regarder.

— J'irai peut-être vous rejoindre là-bas.

— Si ça vous chante, mais *motus*, hein ? Et pas de questions à droite et à gauche. Ne jouez pas au fin limier. Laissez faire la police, c'est tout ce que je vous demande.

Il sortit en claquant la porte de la rue. Un peu plus tard, Mathieu téléphona son article. Puis, on lui passa le rédacteur en chef de la page régionale.

— Une dépêche de France-Presse annonce que le lycée de chez vous fait la grève de la faim. Vrai ?

— Vrai, répondit Mathieu en souriant.

— Qu'en pense Marin ?

— Qu'il faut laisser tomber, pour l'instant.

— Bien sûr, grommela le rédacteur en chef. Après tout, il aurait pu nous tenir au courant.

Un élève ou un professeur astucieux avait dû téléphoner directement la nouvelle à Paris.

Il éteignit les lumières, ferma la porte à double tour et alla s'installer au volant de sa voiture. Elle démarra difficilement. Il lui fallait changer la batterie avant les grands froids. Il tourna à gauche au bout de la rue, suivit la rue Nationale en direction de Lyon. Il voulait vérifier quelque chose. Un peu avant la sortie de la ville, il vit la voiture en travers de la route, le clignotant orange sur le toit, puis le panneau « contrôle de police ».

— Ah ! c'est vous, lui dit un motard. Rien à signaler, mon vieux. On a contrôlé une vingtaine de véhicules.

— Vous restez là toute la nuit ?

— Nous n'en savons rien.

Il revint dans la rue de l'agence, grimpa jusqu'à son petit studio. Il n'avait pas prévu de se rendre au gala et trouva difficilement une chemise blanche dans son linge de réserve.

Au *Grand-Hôtel*, il fut surpris par l'ambiance. Personne n'avait l'air d'être au courant de la mort de Labedan, et la disparition durant quelques heures des autorités judiciaires et policières de la ville ne paraissait pas avoir troublé les assistants. Il remarqua seulement l'extrême pâleur de Delange. Certainement au courant de la présence de Ferraud dans la cité, le banquier ne devait pas prendre à la légère les menaces proférées le jour des assises.

Rosny s'arrangea pour s'approcher de lui. Sa lourde face de lutteur paraissait s'affaïsser et lui donnait un air d'extrême fatigue.

— Ah ! Mathieu ! souffla-t-il. Quelle histoire ! Et c'est vous qui l'avez découvert ? Quel choc pour vous ! J'espère qu'on ne tardera pas

à mettre la main sur ce salopard.

— Vous croyez qu'il vous guettait ?

— Je ne sais pas. Labedan a dû le surprendre, et il l'aura suivi pour l'empêcher de téléphoner.

Mathieu parut surpris.

— Mais Labedan pouvait très bien contacter ici même le commissaire, voire le substitut !

— C'est exact. L'affaire est d'autant plus mystérieuse.

— À moins que mon collègue n'ait remarqué un détail insolite.

Delange allumait avec soin un autre cigare, en tira une grosse bouffée avec une satisfaction visible.

— Peut-être.

— Cachottier ! dit la voix de Christine dans son dos. J'ignorais que tu étais là et t'imaginais dans ton lit.

Sous le regard complice de Delange, elle glissait son bras sous le sien.

— Au lieu de discuter, dites-lui de me faire danser, monsieur Delange.

— Elle a raison, Mathieu. Profitez de cette soirée et remettez à demain toutes vos préoccupations.

— Que veut-il dire ? demanda-t-elle, lorsqu'ils furent parmi les autres danseurs. Tu as des soucis ?

— Rien de grave, murmura-t-il.

Mais il ne put accommoder son visage à ses paroles.

— Tu as l'air vraiment ennuyé. Est-ce pour moi que tu es revenu au *Grand-Hôtel* ?

— Mais, bien sûr, sourit-il. Pourquoi en serait-il autrement ?

Elle pencha la tête de côté avec un air enjôleur.

— Alors, je peux te présenter à papa ?

Impossible de refuser. Il se laissa conduire devant un petit bonhomme rond et assis dans un coin. Le regard glacé de Bauron l'examina des pieds à la tête.

— C'est Mathieu Rosny, dont je t'ai parlé, dit Christine...

— On m'a beaucoup parlé de vous, ce soir, répondit M^e Bauron. Vous avez beaucoup d'amis, monsieur Rosny. Et le plus fidèle semble être M. Delange, le banquier.

Tout le bonhomme était dans le ton formaliste et l'ironie froide des mots. C'était plus que Mathieu n'en pouvait supporter. Il s'inclina.

— Les amis exagèrent toujours, et Delange est de ces gens qui font toujours des projets pour les autres.

Christine le rattrapa, furieuse.

— Tu es idiot.

— Il fallait me prévenir qu'il était du genre « pince-moi, ça me fait

rire ».

— Maman arrivait toutes voiles dehors pour faire ta connaissance.

Tournant la tête, il aperçut M^{me} Bauron, en grande discussion avec son mari. Une silhouette encore bien conservée, et des gestes trop précieux. Il imagina Christine mariée, et tout ce que cela laissait supposer. Il eut brusquement l'impression d'étouffer, sachant que sous l'apparence libre de la jeune fille se cachaient mille idées opposées aux siennes.

— Allons boire quelque chose au bar, proposa-t-il.

— Ah ! non. Je veux encore danser.

— Raquet a l'air de n'attendre que toi, dit-il.

Il descendit seul, commanda un whisky qu'il but lentement. Le barman regarda sa montre avec ostentation.

— C'est le creux de minuit, une heure. Ou ça repart, ou bien les gens vont s'en aller les uns après les autres. Vous n'avez pas vu votre ami Labedan ? J'ai sa bouteille de brouilly sous le comptoir. Enfin, la deuxième, et il en reste un bon verre.

— Sont-elles payées ?

— Non, mais je n'ai aucune inquiétude de ce côté-là. Mais, s'il est parti, inutile que je la garde là.

Mathieu vida son verre d'un trait.

— Il est parti, et bien parti. Est-ce qu'il a bu beaucoup ?

— Encore bien, monsieur, et il sortait pour traverser la rue boire des verres au *Rhodanien*. À la fin, il titubait beaucoup.

— L'avez-vous vu sortir vers dix heures un quart ?

— Non, monsieur. J'ai l'œil sur tout ce qui va et qui vient. Il a dû emprunter une autre voie pour ne pas me régler. Un simple retard de sa part.

Rosny sortit son portefeuille, insista pour payer la dette de Labedan.

— Je me demande comment il a pu prendre ses photographies, dit le barman en empochant l'argent. Dans l'état où il se trouvait...

— Des photographies ? Mais il ne venait pas ici pour travailler.

— Eh bien ! je l'ai vu changer la pellicule d'un minuscule appareil ici, au bar. Il m'a expliqué que c'était une pellicule ultra-sensible, avec laquelle on pouvait se dispenser de flash, que ça coûtait très cher mais que c'était très efficace.

On avait fouillé les poches de Labedan et on n'y avait pas trouvé d'appareil de photo. Il connaissait parfaitement celui dont parlait le barman.

— C'est un machin japonais, m'a-t-il dit.

— Oui.

— Extraordinaire, le progrès réalisé dans la photo. Comme partout

ailleurs.

Mathieu remontait l'escalier à toute allure, se précipitait vers le vestiaire.

— Tant que j'y pense, dit-il à la dame aux cheveux gris, donnez-moi l'imperméable de mon ami. Je l'ai raccompagné chez lui, et il a insisté pour que je le prenne à sa place.

Elle eut beau fouiller partout, elle ne réussit pas à le retrouver.

— Vers dix heures, vous m'avez affirmé que l'imperméable était là. Vous vous souvenez ?

La préposée commençait à s'énerver et fouillait parmi les manteaux de fourrure, les pardessus.

— Je l'avais mis de côté... Il était un peu sale, et j'ai craint qu'il ne tache les autres vêtements.

— Vous êtes-vous absentée ?

Elle se tourna lentement vers lui.

— Je suis allée boire quelque chose en bas. Quelques minutes. Il a peut-être demandé à quelqu'un de venir le chercher ? Il était facilement reconnaissable, vous savez.

Du même coup, Paul Ferraud se trouvait éliminé, car il était difficile d'imaginer sa présence dans l'hôtel où des dizaines de personnes pouvaient le reconnaître.

— Une erreur..., murmura-t-il.

— Vous croyez ? fit la préposée.

Quelqu'un venait de commettre une erreur monumentale. Ou bien Ferraud avait un complice, ou bien il était innocent, mais, de toute façon, ce n'était pas lui qui avait pu s'emparer de l'imperméable de Labedan.

— Ennuyé, Rosny ?

Marin se tenait derrière lui, tel un personnage en cire, ses lèvres bougeant à peine.

— Christine Bauron se demande ce que vous avez, et je vous trouve en grande discussion avec la dame du vestiaire.

— L'imperméable de Labedan a disparu. Il contenait son petit appareil japonais qu'il venait de charger avec une pellicule ultrasensible.

Il articula avec netteté :

— Pour photographier sans flash et dans un minimum de lumière.

— Vous ne tenez aucun compte de ce que je vous demande. Vous furetez, vous posez des questions, vous vous faites remarquer. Tout le monde vous regarde, et ils vont finir par savoir. Est-ce ce que vous recherchez ? Affoler les gens qui se trouvent ici ?

— Qu'ont-ils à craindre ? À part Delange qui est au courant...

Marin oscillait sur ses semelles, et il sembla se laisser tomber en

avant sur Mathieu.

— Il fallait bien le prévenir du danger qu'il courait. Mais les autres, c'est inutile. L'enquête en souffrirait.

Trouvant que le regard de Mathieu se faisait ironique, il se retourna. Le commissaire dansait avec une jolie fille et le substitut pérorait au milieu d'un cercle souriant.

— Tout cela ne vous regarde pas.

— Labedan était un ami. Mais, pour vous, ce mot ne veut rien dire ? Vous n'avez que des relations. Les plus utiles possible.

Marin ferma à demi les yeux, fit un effort sur lui-même pour ne pas répondre avec violence. Rosny le méprisait de ne jamais avoir des réactions de mâle.

— Vous êtes trop curieux, Rosny. Ça vous jouera un sale tour.

— Comme à Labedan ?

Mais son directeur pivotait et se dirigeait vers le groupe entourant le substitut. Il allait faire sienne l'histoire de l'imperméable. Quelques minutes plus tard, le substitut et le commissaire le rejoignaient pour lui demander des précisions.

— Comment saviez-vous, Rosny, que l'imperméable contenait l'appareil de photo ?

Il leur expliqua la succession de ses découvertes.

— Simple coup de chance, ajouta-t-il, pour minimiser la chose et préserver leur amour-propre.

La voix de Marin, à peine déformée par la sonorisation, l'interrompit. Le directeur demandait quelques instants de silence pour remercier l'assistance, la féliciter de ses dons et de sa générosité, et la mettre encore à contribution au cours d'une loterie dont le lot principal était dix actions, de cent francs chacune, de la future société immobilière de la résidence Plein-Ciel qui devait être construite sur l'emplacement actuel du quartier de la Cloque.

Le substitut se tourna vers le commissaire.

— Pas mal combiné. Une opération publicitaire en même temps qu'une bonne œuvre. Delange a un excellent agent de publicité.

Il y avait d'autres lots, mais l'annonce du premier avait fait son petit effet et des dizaines de gens refluaient vers Delange pour de plus amples détails sur la future opération immobilière.

— Je comprends pourquoi il ne fallait surtout pas que les gens apprennent la mort de Labedan, dit Mathieu entre ses dents. Le coup soigneusement monté aurait échoué. Dans quelques instants, le carnet de Delange sera rempli des noms des futurs actionnaires.

Le commissaire lui jeta un regard en coin, puis s'éloigna. Vers le banquier, lui aussi. Delange allait rafler des millions en quelques heures dans l'euphorie générale. Le substitut soupira :

— Malheureusement, j'ai demandé mon changement et je ne peux souscrire à une telle opération. Mais ce sera certainement un succès. Jusqu'à présent, le centre-ville manquait d'un quartier résidentiel. Voilà une lacune qui sera vite comblée. Sans compter que ce noyau d'étrangers et de gens douteux sera déplacé à l'extérieur de la cité.

Il n'y avait plus personne pour écouter Marin qui s'égosillait au micro. Pour une fois, le succès dépassait ses espérances et le transformait en une sorte de pantin frénétique. La sueur faisait briller son teint jaunâtre. Il finit par se taire et par distribuer les carnets de billets aux jeunes filles volontaires.

Mathieu préféra rejoindre le bar complètement désert. Le barman était déjà au courant de ce qui se passait en haut.

— Paraît qu'ils donneront du dix pour cent dès que la pioche des démolisseurs attaquera le vieux quartier pourri. Vous vous rendez compte ? Et puis, Delange, c'est une garantie, non ?

— Donnez-moi un whisky.

Il le but en hâte, remonta au premier étage. Depuis le vestiaire, il se demanda où il aurait caché l'imperméable, à la place du voleur. Il se dirigea vers la porte de droite, l'ouvrit et se retrouva dans l'un des corridors de l'hôtel. Il passa devant les chambres numérotées. L'insonorisation était parfaite, et le brouhaha et l'orchestre ne s'entendait que faiblement. Il alla jusqu'au bout du couloir, jusqu'à la cage de l'ascenseur. À côté, se trouvaient des placards, mais fermés à clé.

La cabine se trouvait au rez-de-chaussée. Il l'appela et se pencha lorsque le toit apparut. Il ouvrit la grille, immobilisant l'ascenseur, n'eut qu'à tendre la main pour s'emparer de l'imperméable roulé en boule, froissé et ressemblant à un chiffon. Il referma la grille, renvoya la cabine lorsqu'elle se fut immobilisée à sa hauteur. Il fouilla les poches, n'y trouva qu'un peu de monnaie, un paquet de cigarettes n'en contenant que deux, un ticket de cinéma.

L'imperméable sous le bras, il revint dans les salons, réussit à rejoindre le commissaire.

— Tenez. Mais l'appareil de photographie ne s'y trouve plus.

Le commissaire ouvrit la bouche, la referma, s'empara du vêtement.

— Jeté sur le toit de l'ascenseur. Le voleur était certainement pressé. Et, dans les corridors déserts à cette heure, personne n'a pu le voir. Il serait peut-être intéressant de fouiller tous les participants de cette petite fête.

CHAPITRE VI

Le visage de Meraud se contracta.

— Vous n'y pensez pas ? Le scandale serait énorme, et j'y risquerais ma situation. D'ailleurs, le voleur de cet imperméable s'est certainement débarrassé de l'appareil après en avoir retiré la pellicule. Celle-ci, peut-être brûlée dans les toilettes, n'existe certainement plus. Vous feriez mieux de ne pas vous mêler de tout ça.

— L'imperméable serait toujours sur le toit de l'ascenseur.

— Et puis ? répliqua brutalement Meraud. Qui me dit que vous n'avez pas un peu exagéré l'importance de cette histoire ?

— Interrogez le barman du rez-de-chaussée, la préposée au vestiaire. Retrouvez l'appareil de Labedan.

— Votre collègue était noir. On ne peut tenir compte de ses actes.

— Ni de ses paroles ?

Le commissaire le regarda fixement.

— Peut-être bien. Jusqu'ici, vous êtes le seul à les avoir entendues, ces fameuses paroles, et, demain, nous apprendrons que Paul Ferraud n'a pas quitté sa nouvelle résidence. Dans ce cas, Rosny, je n'aimerais pas être à votre place.

— Vous devez bien savoir où habite Ferraud, maintenant ? Ou la possibilité de l'apprendre vous est très facile.

Le commissaire s'éloigna, et Rosny resta songeur. Ferraud avait peut-être échappé aux contrôles policiers. S'il pouvait rejoindre son nouveau domicile sans se faire repérer, on ne lui pardonnerait pas ses affirmations.

— Tu m'achètes des billets ?

Christine agita un carnet devant son nez.

— J'en ai déjà vendu deux. C'est mon troisième.

— Donne-m'en quatre.

— Vingt francs.

Elle lui rendit sa monnaie, détacha les billets.

— Si tu deviens actionnaire, tu feras une belle affaire. Dix actions de cent francs, c'est pas mal.

— Ne le souhaite pas, je les déchire devant tout le monde.

— Mais enfin, que t'arrive-t-il ? On dirait que tu as pris tout le monde en grippe, ce soir. Tu n'as pas été très aimable avec mon père... Il ne l'oubliera pas de sitôt.

Mathieu lui prit le bras un peu trop vivement, car elle poussa un léger cri.

— Tu me fais mal.

— Tous ceux qui sont ici me dégoûtent. Ce bal de charité n'est qu'un prétexte à des tas de combines. Une opération publicitaire destinée à lancer habilement un programme immobilier. L'occasion pour certains de rencontrer des personnes utiles, la rigolade, le champagne. Il y en a qui en profitent pour se saouler, les autres pour bâfrer, mais, là-dedans, les petits Biafrais... Et même le but de ce bal. Des gosses dont tout le monde se fout !

— Tu exagères...

— Non. Ici, dans cette ville, il y a d'autres gosses qui sont mal logés, mal nourris. Des gosses d'étrangers, eux aussi. Seulement, ils sont là, chaque jour, sous nos yeux, et on préfère ne pas les voir. Pire, ce bal destiné à aider d'autres gosses dissimule une combine infecte pour en jeter d'autres à la rue.

— La municipalité va les reloger, et dans de meilleures conditions.

— Oui, les baraquements de l'autoroute, en attendant que le quartier de la Bargne soit viabilisé. Et si l'on veut bien faire les choses à la Bargne, il y en a pour des années, rien que pour drainer le terrain.

La jeune fille regardait autour d'elle avec inquiétude.

— Et ils attendront là-bas, dans la boue et l'isolement. Tout ça, parce que la Cloque sera démolie d'ici à quelques mois et que tous ces braves gens d'actionnaires ont hâte de toucher leurs dividendes. Mais ce n'est pas tout. Tiens, regarde le président de la chambre de commerce et les membres de son bureau. Ils sont bien contents, ils boivent, fument et s'amusent. À la même heure, il y a des gars qui rentrent de Lyon par le dernier train. Parce qu'ils doivent aller travailler à Lyon à cause ces gros bonnets. Mille gars qui, normalement, auraient dû trouver du travail sur place si ces amis de ton père ne s'étaient pas opposés à l'installation d'usines de Paris ou de l'étranger. Ils ont eu peur que les salaires n'augmentent, que des conditions plus dignes soient offertes aux salariés. Pendant ce temps, la zone industrielle inaugurée en grande pompe se couvre de ronces.

Elle glissait vers un coin désert du salon, l'entraînant loin des groupes. On commençait à les regarder d'une drôle de façon.

— Voilà ce que j'ai. Et je pourrais encore parler pendant des heures. Sur n'importe lequel des hommes présents, du maire au député... Sans parler des femmes.

Brusquement, elle lui tourna le dos et s'éloigna rapidement. Il prit une cigarette, l'alluma d'une main tremblante. Il était stupide. Rien n'était particulier à cette ville, il le savait. On retrouvait les mêmes saletés un peu partout. Il y avait encore les terrains du centre-ville réservés aux résidences de luxe, tandis que les revenus modestes se

trouvaient repoussés vers la périphérie. D'ailleurs, les commerçants, les premiers, étaient pris à leur propre piège, puisque les grands magasins à prix réduit s'installaient à l'extérieur de la ville, leur enlevant une clientèle énorme.

Il se dirigea vers l'escalier, s'immobilisa. Il avait bu plusieurs whiskies, ce qui expliquait peut-être son agressivité. Christine n'était pas responsable de son éducation. Elle ne lui pardonnerait pas cette prise à partie. En quelques heures, il s'était mis à dos une fille qu'il aimait et quelques personnages de la ville. N'était-il pas à l'origine de la mort de Labedan ? S'il avait signalé la présence de Paul Ferraud au début de la soirée, peut-être aurait-il pu éviter le drame.

Un homme montait les marches, lui souriait. Il le reconnaissait : Javron, le comptable de l'usine attaqué dans la banque Delange par les trois gangsters. Lui n'avait pas identifié Ferraud. C'était un garçon très sympathique, entraîneur d'un club sportif.

— Je viens du bar, mais comme il n'y a personne et que je déteste boire seul, accompagnez-moi.

L'homme ne pouvait pas mieux tomber.

— Je voulais demander à Labedan de me passer un papier, mais il est introuvable. Il faut dire que tout à l'heure il était dans un drôle d'état. Dommage qu'il boive.

— C'est urgent ?

— Dimanche, on a un match de basket important. Dans cette ville, ce sport n'est pas tellement encouragé, et j'aurais aimé qu'une photo et quelques mots gentils donnent à mes garçons l'impression qu'ils ne sont pas tout à fait oubliés.

Rosny lui promit que le nécessaire serait fait, évitant de parler de Labedan.

— Belle soirée, dit Javron, pour parler d'autre chose. Je représente mon patron qui n'a pu venir. Mais, comme je n'aime pas tellement danser... Ma femme n'a pas voulu m'accompagner. Dans un moment, je me défilerais.

— Ces jours, j'ai par hasard relu les articles sur le hold-up dont vous avez été la victime. Vous savez que Ferraud est en liberté ?

Javron hocha la tête.

— J'ai lu ça dans votre journal. Je n'arrive pas encore à me faire une opinion sur lui, même après tant d'années. Je ne l'ai pas plus reconnu que les deux autres. Bien sûr, ils avaient l'air de connaître les lieux, et les employés n'ont pu utiliser le signal d'alarme, puisque l'un des hommes avait tout de suite arraché le fil électrique. Il fallait aussi connaître le grand placard où ils nous ont tous enfermés avant de s'enfuir. Mais, pour les reconnaître...

— Vous connaissiez Ferraud ?

— Bien sûr. Il était même supporter du club de basket.

Mathieu hésitait. D'ici à quelques heures, tout le monde saurait que Ferraud était dans la ville, à moins qu'il n'ait réussi à filer avant l'installation des barrages.

— Est-ce que vous lui parleriez, si vous le rencontriez ?

— Ici ? Pas question, puisqu'il est interdit de séjour.

— Mettons ailleurs, dans une autre ville.

Le comptable regarda le fond de son verre, fit tourner le liquide avec un petit mouvement régulier de la main.

— C'est une curieuse question.

— Vous n'avez rien à redouter de lui ?

— Je ne pense pas. J'ai refusé de l'identifier, au procès.

— Pourtant, ils étaient tous trois tête nue ?

— Non. Ils portaient des passe-montagne, mais, par un hasard, malheureux ou pas, comme vous voudrez, la couture de l'un avait cédé et l'on voyait ses cheveux. M. Delange, beaucoup plus observateur que nous tous, peut-être moins affolé, a reconnu l'implantation des cheveux de Ferraud. Ce dernier n'a pu, ensuite, justifier son emploi du temps au moment du hold-up.

— J'ai vu Ferraud dans cette ville, ce soir, au volant d'une 2 CV.

Le comptable le contempla, les yeux ronds.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Au feu rouge rue Nationale – rue Herriot. Il m'a ensuite doublé et s'est perdu dans la circulation.

— Avez-vous prévenu le commissaire ?

Mathieu inclina la tête. Il n'aurait peut-être pas dû parler autant, mais Javron était le seul type sympathique qu'il ait rencontré au cours de cette soirée. De plus, mieux valait le mettre en garde.

— Vous ne l'avez pas suivi ?

— Je ne l'ai pas identifié tout de suite. J'avais aussi noté son numéro de voiture, mais je n'arrive plus à m'en souvenir. Le plus curieux est que ça se terminait par celui de ce département qui est interdit à notre homme. Certainement une voiture volée. Mais peut-être que ce numéro me reviendra.

— Il est gonflé, tout de même. Un autre verre ?

— Si vous voulez. À la place de Delange, je ne serais pas tellement tranquille. La police va veiller sur lui, bien sûr, mais, lorsqu'un gars est décidé à tuer, il est bien difficile de l'en empêcher. De plus, on oublie qu'il avait deux autres complices. Toujours dans l'hypothèse de sa culpabilité. Comme il n'a pas parlé, il peut espérer leur soutien. Je ne serais pas surpris qu'il se cache chez eux.

— Le commissaire a pris des mesures ?

Sans lui parler de la mort de Labedan, Mathieu expliqua que toutes les sorties de la ville étaient surveillées.

— J'ai vérifié moi-même. Ferraud, s'il ne l'a pas fait, ne pourra pas s'enfuir avant demain ou après-demain.

— Et la 2 CV, on la recherche ?

— Je n'en ai pas parlé. Si j'avais pu donner le numéro... J'ai utilisé un moyen mnémotechnique, mais j'ai oublié ma référence. Je sais que c'est quelque chose de simple...

Javron s'esclaffa. Mathieu se détendait peu à peu, oubliait une partie de ses préoccupations.

— Je commençais à m'ennuyer sérieusement, dit Javron, et je ne regrette pas de vous avoir rencontré. Si Labedan n'était pas rentré chez lui, on aurait pu l'inviter... Mais je crois qu'il n'aime pas tellement le whisky mais a un penchant pour le vin rouge. Je me demande comment il a fait pour retourner chez lui. Je l'ai vu dans le petit salon, mais ce n'était pas le moment de lui parler de mon club. J'ai attendu quelques heures avant d'y retourner, mais il n'était plus là.

— Il ne vous a pas parlé de Ferraud ?

Puis, il se mordit les lèvres. En principe, il aurait dû se taire, mais, après tous ces whiskies, il ne se sentait plus tout à fait le même.

— Pourquoi ? Il l'a vu, lui aussi ?

— Il a vaguement bredouillé son nom. Je me demande même s'il n'a pas pris une photo, dans la petite rue du *Grand-Hôtel*. Avec une pellicule ultra-sensible.

— Bigre ! ça se corse ! Et le commissaire sait tout ça ?

— Oui, mais il n'a pas l'air de s'en faire outre mesure.

Marin descendait l'escalier, s'arrêtait à moitié des marches pour lui faire signe.

— Excusez-moi.

Il rejoignit son directeur.

— Vous continuez ? Javron, maintenant ? Le comptable du hold-up ? Le commissaire est furieux. Vous allez tout gâcher.

— Gâcher votre soirée publicitaire pour l'opération Plein-Ciel ?

Marin fronça les sourcils, prit une expression dégoûtée.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Vous n'avez pas l'habitude de boire, et ça commence à se voir. Vous vous conduisez de façon ridicule. Cette histoire d'imperméable ne tient pas debout. Vous compliquez toute l'affaire.

— Cette histoire d'imperméable, comme vous dites, prouverait qu'il y a un voleur et un assassin dans la noble assistance, dans l'honorable société de cette ville... Voilà ce que vous ne voulez pas que l'on pense.

Ils s'effacèrent pour laisser passer le censeur du lycée qui descendait en compagnie de sa femme. Mathieu se souvint du coup de

fil de la rédaction de Lyon. Il ricana.

— Quelqu'un a prévenu France-Presse pour la grève de la faim des lycéens. Ça paraîtra certainement demain.

— Nom de D... ! vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ?

Il dégringola les marches, à la poursuite du censeur qui traversait le hall.

— Que lui avez-vous dit ? Je n'ai jamais vu Marin galoper ainsi, s'étonnait Javron, qui le rejoignait. Il n'assistera pas au tirage ? J'espère gagner ces dix actions. Pas mauvaise affaire, hein ?

— Escanara en fait une meilleure, répliqua Mathieu.

Son compagnon ne répondit pas. Dans les salons, la musique jouait en sourdine, mais personne ne l'écoutait. On discutait par groupes, et les femmes n'étaient pas les moins acharnées. Delange, toujours très entouré, s'était installé à une table et prenait toujours des noms par écrit.

— Son carnet de commandes sera bientôt plein, ironisa Rosny. Vous n'allez pas vous faire inscrire ?

Le regard de Javron s'était durci.

— Je n'ai pas suffisamment d'argent pour m'intéresser à une pareille entreprise. Malheureusement, ce sont toujours les mêmes qui s'en mettent plein les poches.

Surpris par ce ton d'envie agressive, Mathieu se tourna vers son compagnon.

— Il s'agit de Delange ?

— De lui et des autres. Si je vous disais ce que je sais du banquier, vous pourriez en faire un article extraordinaire qui affolerait votre directeur et *L'Essor*. Je comprends mieux le sens de cette soirée, maintenant. La banque Delange se trouvait au bord de la catastrophe une seconde fois, et l'afflux de tous ces capitaux va certainement la sauver. Moi, si je suis à deux doigts de la misère, personne ne viendra m'apporter cent sous.

Un mot troublait Mathieu dans cette explosion de méchante humeur. Il regrettait d'avoir bu et d'avoir privé son esprit de sa vivacité. Déjà, à propos du numéro minéralogique de la 2 CV conduite par Ferraud.

— À deux doigts de la catastrophe ?

— Mon entreprise a opéré un transfert de fonds, dernièrement, et il a eu du mal à réunir la somme. Nous ne sommes pas dupes, nous autres, gens du métier. Et, lorsque les autres sociétés sauront que nous lui avons retiré notre confiance...

Il se rengorgeait, comme si lui-même avait décidé de la fortune de Delange. Mais il y avait aussi cette hargne venant d'une blessure profonde. Discrètement, il observa le personnage. Javron pouvait

donner le change, mais il devait avoir de gros besoins d'argent. Il essaya de plonger dans ses souvenirs, ne parvint pas à se rappeler un détail précis sur lui. Labedan, c'était tout ce dont il était sûr, ne le portait pas dans son estime.

— Pourquoi pour la seconde fois ? demanda-t-il brusquement, se souvenant du mot qui l'avait troublé.

Javron avait perdu son air crispé et le regardait avec une grande innocence.

— Vous avez dit que, pour la seconde fois, Delange se trouvait au bord de la catastrophe.

— Excusez-moi, mais j'ai fait erreur. Je me suis laissé emporter par ma mauvaise humeur. Tenez, voilà Marin qui revient. Il n'a pas l'air très content.

Il se dirigeait vers l'orchestre, certainement pour comptabiliser les billets vendus et procéder au tirage. Christine passa également tout près des deux hommes, mais ne leur accorda pas un regard. Javron se retourna pour regarder ses jambes. On disait de lui qu'il était parfois un peu trop tendre avec les jolies filles de l'équipe féminine.

De loin, le commissaire les regardait, tout en buvant une coupe de champagne au buffet. Il ne devait guère apprécier ce rapprochement entre les deux hommes.

— Toujours rien, au sujet du numéro de la 2 CV ?

Mathieu secoua la tête avec un rire forcé, comme si l'autre avait lancé une bonne plaisanterie. Il souhaitait faire enrager Marin, Meraud et toute la clique.

— Non. Mais ça me reviendra. J'ai une excellente mémoire, en général.

Il fit quelques pas pour se détacher de Javron. Il aurait souhaité danser avec une jolie fille et oublier tout le reste. Un serveur se rapprochait du commissaire, lui parlait à l'oreille. Meraud abandonna sa coupe et le suivit. Du regard, Mathieu l'accompagna jusqu'au vestiaire où se trouvait un téléphone.

Se faufilant de groupe en groupe, il le suivit, s'immobilisa à moins de deux mètres, caché par une énorme plante verte en pot.

« Je vais vérifier tout de suite », furent les seuls mots qu'il put comprendre. Il se hâta de se fondre dans l'assistance, jusqu'à ce que la main du commissaire se pose sur son épaule.

— Dites-moi, et tâchez de vous souvenir. Labedan a-t-il téléphoné dans la journée ?

Il fit volte-face en secouant la tête.

— Il n'a fait que passer au bureau vers sept heures, n'a pas téléphoné.

— Je vous remercie.

Meraud se dirigeait vers Marin. Rosny avait maintenant la certitude qu'on avait trouvé les empreintes de son malheureux collègue sur le combiné.

CHAPITRE VII

Quelqu'un l'appelait, et il ne reconnut pas tout de suite la voix de Delange. Rauque parce qu'il avait trop parlé, triomphante parce qu'il venait de réussir la meilleure opération financière de sa carrière, elle semblait lancer son nom dans un autre monde. Mathieu avait trop bu. Il n'avait pas tellement l'habitude d'absorber autant d'alcool en un temps si court. Il sourit béatement, se rapprocha de Delange qui lui tendait une coupe de champagne.

— Buvez donc, cher ami, cette soirée a été magnifique.

Il porta la coupe à ses lèvres en même temps que les quatre personnes qui entouraient Delange. Ce dernier le regardait en découvrant ses dents éclatantes, mais son œil bleu restait froid et essayait de le pénétrer.

— Et les petits Biafrais ne seront pas oubliés, puisque, à la somme déjà recueillie, j'ajoute mille francs. Vous m'entendez, Mathieu ?

— Parfaitement, monsieur Delange, répondit-il avec un hoquet joyeux. Parfaitement. Ils vous ont permis de rafler une bonne poignée de millions, ce soir. Vous leur devez bien ça.

Comme par miracle, les autres s'éloignaient, et il restait seul en face d'un Delange au sourire crispé.

— Vous parlez un peu trop fort, Rosny. Vous feriez mieux d'aller vous coucher. Je ne comprends pas votre agressivité, alors que vous avez tout à gagner à collaborer avec moi. Je peux vous faire obtenir la fille Bauron et une participation à la nouvelle société immobilière. Participation gratuite, bien entendu, ajouta-t-il en baissant le ton de sa voix.

— Et tout ça pour quelques mauvais articles dans *L'Essor* justifiant la démolition du quartier de la Cloque ?

Il secoua la tête.

— Je ne comprends pas.

Sincère, avec ça. Tout s'embrouillait dans sa tête. Il ne pouvait faire le lien entre les propositions du banquier et ce qu'il pouvait apporter lui-même.

— Vous me comprenez très bien, Rosny. Très, très bien.

— Je vous assure que...

— Si vous ne comprenez pas, ce sera dommage pour vous. Vraiment dommage. Labedan n'a pas voulu comprendre, a cru pouvoir

agir tout seul. Suis-je assez clair ?

— Labedan ? Que vient-il faire dans cette histoire ?

S'approchant avec effort d'une chaise, il s'y laissa choir de tout son poids. Une nausée montait à sa gorge, et il faisait un effort considérable pour ne pas fermer les yeux et s'endormir là, devant tout le monde.

— Labedan est mort, souffla Delange à son oreille, parce qu'il a voulu se mêler d'affaires qui ne le regardaient pas.

Il s'entendit protester faiblement, trop faiblement. Labedan avait été tué par Ferraud, dont il avait découvert la présence dans la ville.

— Ou vous êtes complètement idiot, ou bien vous jouez la comédie à la perfection. Il faut choisir, et dès ce soir, mon vieux. Vous êtes au sommet de la côte. Devant vous, c'est le précipice, mais vous avez la possibilité de prendre le virage.

— Vous êtes un marrant, vous ! s'esclaffa bruyamment Mathieu. Un poète qui se cache, hein ? J'aurais jamais pensé que la poésie pût se tapir dans le cœur d'un banquier.

— Taisez-vous, on commence à nous regarder. Rentrez vous coucher, Rosny, et, demain, restez chez vous. Prétextez une grippe ou ce que vous voudrez, mais ne vous mêlez plus de rien. On vous interrogera sur la mort de Labedan que vous avez découvert. Répondez le plus sobrement possible. Vous m'entendez ?

Rosny hocha la tête. Il avait l'impression d'être au centre d'un monde complètement fou qui tournait à toute vitesse autour de lui. Très loin, la musique, puis les danseurs, des gens qui passaient. Là-bas, près du buffet, Javron, le comptable, qui le regardait fixement, une cigarette aux lèvres. Il aurait bien voulu s'éloigner de Delange qui continuait de lui souffler des mots ahurissants dans l'oreille.

— J'ai essayé de vous convaincre, Rosny. Quelle est votre décision, maintenant ?

— Labedan a été assassiné parce qu'il voulait téléphoner à quelqu'un... Je trouverai bien à qui. Je vous remercie de vos propositions, monsieur Delange, mais le père Bauron, je l'emm... Ce sale petit bourgeois au regard glacé me dégoûte. Vous ne pensez quand même pas que je vais me mettre la corde au cou avec une pareille famille ?

Il tapa du poing sur la table, et leurs voisins regardèrent dans leur direction. Delange pinça les lèvres, inclina la tête comme s'il réfléchissait intensément.

— Quant à ma participation dans votre sale combine immobilière, je n'en veux pas. Vous me donneriez cent actions, là, sur-le-champ, que je les déchirerais pour vous les lancer à la figure.

S'appuyant des deux mains sur le rebord de la table, il réussit à se lever.

— Vous allez regretter ça ! gronda Delange entre ses dents. Et sans plus tarder.

— Possible, mais, en attendant, je vous emm..., vous et toute votre clique.

Debout, il oscilla d'avant en arrière, le visage luisant de sueur, une mèche plaquée sur son front, le teint blafard, les yeux vagues, trouvant assez de force, néanmoins, pour exprimer tout son dégoût en tordant sa bouche.

Il commença d'avancer au milieu des gens qui s'écartaient, se dirigeant vers le buffet. Il lui avait semblé voir le commissaire en discussion avec le substitut et le juge d'instruction, mais, seul Javron était visible.

— Une coupe ? demanda-t-il, lorsqu'il buta contre le buffet. Une bonne coupe de champagne ?

Javron s'approcha de lui.

— Ça ne va pas, mon vieux ?

— Je viens de river son clou à Delange. Le salaud m'a presque menacé...

Il se mit à rire, en jetant ses bras en l'air.

— Paraît que je suis au bord du précipice, et que, si je ne vire pas, fini. Plus de Mathieu Rosny. Comme Labedan...

— Parlez moins fort.

— Faut bien que les gens sachent, non ? Pourquoi il m'a parlé de Labedan, cette espèce de salaud ?

Avec précaution, il pivota, appuyant ses reins contre le buffet recouvert d'une nappe blanche.

— Faut que je parle au commissaire... Ça va l'intéresser, tout ça.

— Vous ne préférez pas rentrer ?

— Pas question, mon vieux Javron... Tu es bien chouette, mais il faut que je voie le commissaire.

— Je crois qu'il est descendu au bar du rez-de-chaussée. Veux-tu que nous allions voir ?

— Bonne idée. Ça ne te fait rien qu'on se tutoie ? Après tout, on est des bons copains, puisque, toi et moi, on peut pas sentir Delange.

Le soutenant avec vigueur, Javron l'entraînait vers l'escalier.

— Tu es drôlement costaud, toi... C'est vrai que, avec ton entraînement... Je parie que tu es capable de me porter sans t'en rendre compte. Moi, j'ai bien perdu, ces derniers temps. Le boulot m'empêche... de cultiver mon corps.

Il gloussa avec joie, se cramponna à Javron.

— Ni le corps ni l'esprit... Surtout avec Marin qui est le c... parfait. Ce que tu es costaud !

Ensemble, ils venaient d'atteindre l'escalier. Javron regarda autour

de lui. Quelques personnes avaient remarqué leur étrange couple, et c'était ennuyeux.

— Costaud comme tu l'es, je suis quand même étonné que tu te sois laissé faire, lors du hold-up... Des types comme Ferraud, tu pouvais les désarmer, non ?

— C'était autre chose. Ils étaient armés...

— Quand même, mon vieux, quand même... Tu comprends, toi, ce qu'il me voulait, en définitive, Delange ?

Javron l'entraînait plus loin.

— On ne descend pas ? s'étonna Mathieu.

— On va passer par l'autre escalier.

Se raidissant au maximum, Mathieu offrit une telle résistance, que Javron dut s'arrêter.

— C'est au bar que je veux aller, s'entêta Mathieu. Le commissaire s'y trouve. C'est toi qui me l'as dit.

— Écoute, tu ferais mieux de rentrer chez toi. Je te raccompagne dans ma voiture, je t'aide à rentrer chez toi...

— Pas question. D'ailleurs, je peux descendre tout seul, maintenant...

S'efforçant de conserver son équilibre, il réussit à crocheter la rampe et descendit marche après marche. Résigné, Javron le suivait, les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres. Dans un dernier effort, Mathieu se détacha de la rampe, une fois au rez-de-chaussée, pour rejoindre le bar où le serveur le regardait arriver avec appréhension.

— Pas vu le commissaire ?

— De toute la soirée.

— Un whisky..., deux.

Le barman regarda Javron, qui haussa les épaules en signe de découragement. Mathieu but en se renversant un peu de l'alcool sur lui. Il se mit à rire.

— Je vais remonter... Faut que je parle au commissaire ou au su... substitut.

Il les regarda l'un après l'autre d'un air pénétré.

— C'est grave, vous savez, très grave.

— Vous ne m'avez pas réglé, monsieur.

— Pas confiance, hein ? Mais vous avez raison... C'est le moment ou jamais de régler ses dettes.

Javron parut surpris et échangea un regard avec le barman. Ce dernier fronça les sourcils, lui chuchota :

— Votre copain... Il n'a pas l'habitude de boire. Des ennuis ?

— Je n'en sais rien.

— Il est bizarre.

De nouveau, Mathieu repartait, réussissait à atteindre la rampe de l'escalier où il s'accrochait éperdument. Javron abandonna son verre auquel il n'avait pas touché.

— Écoute, mon vieux... Pourquoi t'obstiner ?

— Parce que je viens de comprendre un truc... Delange, Delange ?

— Oui, alors ? s'impatienta Javron.

— Il est pour quelque chose dans la mort de Labedan.

Javron le ceintura fermement et l'entraîna. Mathieu protestait, mais ne pouvait résister.

— Où m'emmenez-vous ?

— Nous allons prendre l'autre escalier. Inutile de nous donner en spectacle...

Une porte refermée, ils se retrouvèrent dans un corridor faiblement éclairé par une veilleuse. Mathieu put se dégager et s'appuya contre un mur.

— Excuse-moi, mais c'est grave. Il faut que je remonte...

Puis, il eut un haut-le-cœur.

— Dis donc... Je viens de te dire que Labedan était mort, et c'est tout ce que ça te fait ?

— J'étais au courant. Meraud a jugé préférable de me le dire.

Rosny hocha la tête.

— L'avait peur pour toi ?

— En quelque sorte. Allons, viens.

Mathieu désigna le fond du corridor.

— Pas vers la rue, hein ? Mais là-haut...

— Oui, là-haut, grinça Javron, pour que tu puisses parler au commissaire, au substitut ou au juge. Je commence à le savoir. Allons, viens.

Le soutenant, il le guida vers le petit escalier tournant qui rejoignait le premier étage.

— Labedan, il a dû passer par-là. Puis, la rue de l'agence. Et un salaud le suivait à distance. On l'a assommé devant le téléphone, pas devant les classeurs. C'est ensuite que l'assassin l'a traîné vers la cheminée, et a ouvert le journal relatant le hold-up.

— D'où sors-tu ça ?

Immobilisés sur les premières marches, ils distinguaient à peine leur visage.

— Labedan allait téléphoner, certainement à Delange, pour le faire chanter. Il avait dû comprendre des tas de choses, au cours de cette soirée. On ne saura jamais jusqu'où il avait compris. Mais je reprendrai l'enquête... Faut que je me dessaoule au plus vite... Si je pouvais trouver de l'ammoniaque... Labedan avait utilisé le truc... Il avait toujours une fiole en plastique sur lui...

Il manqua une marche, se sentit partir en arrière. Javron l'avait lâché. Il eut l'impression de se cogner rudement le crâne et perdit connaissance.

Lorsqu'il reprit contact avec la réalité, Javron était en train de l'installer à l'arrière d'une voiture. Il bredouilla quelque chose au sujet du commissaire Meraud.

— Il vient de partir. Inutile de l'attendre ici. Tu vas aller te coucher et, demain matin, tu iras le trouver.

Javron lui replia les jambes et alla s'installer au volant. Mathieu fermait les yeux, tant sa nuque était douloureuse.

— Je me suis cassé la figure ? murmura-t-il.

— Nous sommes tombés tous les deux. Je n'ai pas pu te retenir à temps.

— Je dois avoir une belle bosse.

Le comptable mit son moteur en marche, et le bruit caractéristique lui fit ouvrir les yeux.

— Tu as une 2 CV ?

— C'est celle de ma femme.

— Elle est institutrice, non ?

Javron grogna une vague approbation, passa sa première. Dans la succession de pensées incohérentes qui se bousculaient dans sa tête, Mathieu se souvint que le ménage Javron n'allait pas fort. Ce devait être Labedan qui le lui avait dit.

— Comment te sens-tu ?

— Drôlement à plat. Sans toi, je ne pourrais même pas marcher jusque chez moi.

— On arrive.

La rue était sombre, et Mathieu ne distinguait même pas la façade de son immeuble. Javron ouvrit la portière gauche pour le tirer sous les bras. Il était d'une force peu commune.

— T'inquiète pas.

Glissant un bras entre ses jambes, il le chargea comme un paquet sur ses épaules. Mathieu n'éprouvait aucune gêne, simplement la joie de ne pas être obligé de marcher de sa propre volonté.

— Quel étage ?

— Deuxième.

— Allons-y.

Dans l'escalier, il s'étonna tout de même :

— Tu connais mon adresse ?

— Je t'ai vu un jour dans l'escalier.

Rosny essayait de s'en souvenir, n'y parvint pas. Quelle importance ? Cela le tracassait, malgré tout.

— Passe-moi ta clé.

Il fouilla dans sa poche, la lui tendit. Javron ouvrit la porte, la repoussa du pied, alluma seulement alors la lumière. Le journaliste occupait un studio agréable donnant sur la rue. Sur le mur de droite, deux portes.

— C'est la cuisine, là ?

— La porte de gauche. Mais laisse-moi là, je me débrouillerai.

Le comptable le déposa sur le divan, se redressa et regarda de nouveau autour de lui.

— Tu dois avoir soif ?

— J'abuse, hein ?

Javron passa dans la cuisine, y resta plusieurs minutes avant de revenir avec un verre d'eau.

— Tiens, tu portes des gants ?

— Toujours, quand je conduis.

Mathieu but son verre d'un trait.

— Bon sang ! ça va mal. Jamais je n'ai pris une telle cuite. Ça tourne, et je sens que je vais me trouver mal.

— Tu ferais mieux de dormir.

Ce qui fit soupirer Rosny.

— Je voudrais bien, mais j'ai l'impression que, si je cède à cette envie, des tas de choses seront à jamais perdues. Ça tourne, là-dedans...

Il se frappait le front.

— Et je n'arrive pas à y mettre de l'ordre. On a prononcé devant moi des paroles étranges. C'est comme un puzzle qui ne demande qu'à former une belle image.

Javron se tenait entre la lumière et lui, et il ne distinguait pas très bien son visage. Il aurait voulu se dessaouler d'un coup, reprendre le chemin du *Grand-Hôtel*. Mais le comptable s'y opposerait certainement. Il y avait autre chose que le désir de rendre service, chez ce garçon.

— Tu te fais certainement des idées...

Sachant fort bien qu'il aurait dû se laisser influencer, du moins en apparence, il choisit de secouer la tête.

— Non.

Et puis, soudain, il poussa un léger cri.

— J'y suis. Le numéro de la bagnole qu'utilisait Paul Ferraud, je m'en souviens, maintenant.

Il se mit à rire comme un idiot.

— Trente-deux. Trente et un, le nombre de jours de ce mois plus un, et trente, soit un de moins. 3230. Mais, pour les lettres, c'est autre chose !

CHAPITRE VIII

Il fermait les yeux, sentant le regard impérieux de Javron sur lui. Après tout, il n'avait plus qu'à s'endormir, maintenant qu'il avait tout dit. Mais son instinct l'obligea à soulever ses paupières douloureuses. Le comptable se penchait vers lui.

— Ainsi, tu ne bluffais pas ? Tu as bien relevé ce numéro, celui de la 2 CV que cet imbécile de Ferraud utilisait.

Mathieu eut l'impression qu'un froid glacial l'envahissait, l'engourdissait encore plus que l'alcool. Les fautes les plus grossières de Javron l'avaient tout juste alerté, mais le piège se refermait brusquement sur lui.

— Tu es un fouineur, Rosny, et tu as deviné un peu trop de choses. Évidemment, il ne t'est guère possible de tout prouver, mais tu pourrais nous causer beaucoup d'ennuis.

— C'est toi qui as tué Labedan.

— Lui aussi avait vu Ferraud dans cette 2 CV, la voiture de ma femme. Et il a pris une photographie alors que je discutais, me disputais, plutôt, avec Ferraud à cause de son imprudence. Dans la ruelle qui longe le *Grand-Hôtel*. Sous un éclairage public.

Il se redressa.

— Je ne sais pas si la photo était réussie, malgré la pellicule ultrasensible, mais je n'ai pas voulu prendre de risques.

Cela s'ordonnait un peu dans la tête de Mathieu, mais au prix d'un violent effort cérébral.

— Tu l'as surveillé, ensuite ?... Tu l'as vu boire son eau ammoniaquée, se dessaouler petit à petit et prendre la décision de revenir à l'agence pour téléphoner ?

Javron eut un sourire glacé.

— J'ai compris qu'il allait nous faire chanter.

— Delange et toi ?

— Tu es un petit malin. Juste le temps de demander à Delange s'il m'approuvait, et je suis parti sur sa trace. Le reste, tu le connais.

— Tu l'as fouillé, et il n'avait pas son appareil japonais ?

— Exact. Tu aurais mérité un autre sort, Mathieu Rosny. Tu es le plus malin de tous. Il était temps de s'occuper de toi.

Mathieu se redressa sur ses coudes.

— Tu ne t'en sortiras pas.

— Mais si... Tout est prêt.

— Le commissaire, le substitut auront la preuve que je ne me suis pas trompé, que l'assassin de Labedan est bien sorti de l'hôtel où avait lieu le gala.

— Tu fais erreur. L'assassin de Labedan, ce sera toi. On retrouvera l'appareil de photo ici, mais vide, évidemment. On pensera qu'il y a eu une dispute entre vous. Et tu te seras suicidé.

C'était impossible, mais il le tenta. Il bascula en avant pour enfoncer sa tête dans l'estomac de Javron, mais avec une telle lenteur, que le comptable n'eut qu'à faire un pas de côté pour l'éviter. Il en profita pour le saisir à bras-le-corps, lui plaqua la main sur la bouche au moment où il allait hurler.

— Tu es trop faible. Je t'ai fait boire à dessein, dès que j'ai commencé à avoir des doutes. Tu n'as pas tellement l'habitude. De plus, hier, tu as fait un gueuleton avec des marchands de pinard. Tu n'es plus qu'une éponge imbibée d'alcool.

Il le portait jusqu'à la petite cuisine, s'immobilisait devant la cuisinière à gaz.

— Bonne idée, d'avoir un four au gaz de Lacq. Je suppose qu'il n'a jamais servi, hein ?

Dans un dernier effort, Mathieu essaya d'échapper au comptable, mais l'autre possédait une force terrible, et il l'étouffa presque entre ses bras. Il l'obligea à s'agenouiller, lui coinçant ses jambes entre les siennes, bascula la porte du four. Pesant de tout son poids sur Rosny, il réussit à le coucher en partie sur cette porte. Il avait tout préparé à l'avance en allant chercher le verre d'eau, ouvert imperceptiblement le gaz. Mathieu se retenait de respirer, mais il ne résista pas longtemps, avala une bouffée écœurante.

De toutes ses forces, Javron lui enfonça la tête dans le four, prit les torchons qu'il avait disposés à côté, en bourra l'espace libre tout autour de son crâne. Il tendit la main pour ouvrir le gaz à fond.

Un cri strident le fit sursauter, et il lâcha prise. Christine Bauron se tenait dans l'ouverture de la porte de la cuisine, les yeux écarquillés.

— Mais, que...

— Il essayait de se suicider, et je suis arrivé à temps, dit Javron, en se relevant.

Mais sa présence d'esprit ne lui servit à rien. Christine commença de reculer dans le studio.

— Écoutez, dit-il, ne faites pas l'imbécile...

Puis, il fonça avec une rapidité extraordinaire, mais la jeune fille avait réussi à passer derrière un fauteuil qu'elle poussa contre les jambes du comptable.

Mathieu se laissa tomber sur le sol, avala de l'air avec avidité, puis se mit à quatre pattes. Il voyait le dos de Javron, une partie du visage

terrorisé de Christine. S'agrippant à levier, il se mit debout. Au-dessus, sur des étagères, sa femme de ménage rangeait les produits d'entretien. Il choisit une bombe pour nettoyer les vitres, posa son index sur le poussoir.

— Si vous criez, disait Javron, personne n'arrivera à temps pour vous sauver la vie.

Christine voyait Mathieu approcher et s'efforçait de rester impassible.

— Vous avez eu tort de venir ici. Mais peut-être que je pourrai ainsi rendre plus plausible la scène. Un double drame passionnel...

Pas à pas, Mathieu avançait. Il longea la cuisinière où le gaz sifflait doucement dans le four, le réfrigérateur. Il n'était plus qu'à deux mètres, mais c'était encore insuffisant. Il fallait que Javron se retourne sans pouvoir s'écarter ; donc, il devait sortir de la cuisine sur la gauche.

La jeune fille le comprit, et glissa doucement sur sa gauche. Javron resta immobile. Froid, calculateur, il devait mesurer tous les risques de la situation nouvelle. Tout allait très bien, et cette idiote remettait ses projets en question.

— Ne bougez pas.

À quelques centimètres d'elle, sur un meuble à éléments, une cruche en grès, longue et très lourde, semblable à une massue de l'âge de pierre, constituait une arme de choix.

Mathieu se détacha de la porte, fit encore un pas. Il murmura, la gorge contractée par la peur :

— Javron !

Son nom, prononcé aussi bas, n'alerta pas tellement le comptable. Il se retourna simplement, et reçut le jet d'alcali dans les yeux. En même temps, Christine s'emparait de la cruche et le frappait à toute volée sur la tempe droite. Javron tomba à genoux, les mains sur ses yeux brûlés. Mathieu se laissa choir sur lui, entoura son cou musclé de ses mains, le fit basculer en arrière.

— Mathieu, ne le tue pas !

Rosny l'entendait crier, mais il ne pouvait détacher ses mains de cette gorge. Jamais il n'avait haï quelqu'un à ce point, et il souhaitait le tuer.

— Mathieu... Il faut le laisser en vie... Tiens, prends ça.

Aveuglé, assommé et à moitié étranglé, Javron n'offrait plus de résistance. Mais elle dut lutter contre Rosny pour l'obliger à le lâcher. Elle lui tendait les cordons des rideaux qu'elle venait de trancher d'un coup de coupe-papier. Il haletait, transpirait au point de ne plus rien y voir.

Elle l'aida à retourner Javron pour lui lier les mains derrière le dos, puis les jambes. Par mesure de précaution, elle lui entourait les

bras avec une ceinture de Mathieu prise dans la penderie.

— Mais, que s'est-il passé ?

Soudain très pâle, elle se laissa tomber dans le fauteuil. Mathieu secoua la tête, se dirigea vers la cuisine.

— Ne me laisse pas seule avec lui.

Il revint avec un verre d'eau qu'il lui fit boire. Elle en laissa la moitié.

— Il est devenu fou ?

Ramassant la bombe à base d'alcali, il en pulvérisa un peu dans le verre d'eau, le porta à ses lèvres.

— Mathieu, c'est dangereux...

Il but d'un trait avec une grimace épouvantable, lui expliqua ensuite, en bégayant, que c'était le seul moyen pour se dessaouler rapidement.

— Pourquoi es-tu venue ?

Christine détourna les yeux.

— Je ne voulais pas qu'on se quitte ainsi... J'ai réfléchi toute la soirée, Mathieu... Je me demande si tu n'as pas raison.

Il hocha la tête, puis se dirigea rapidement vers la salle de bains. Durant son absence, elle ramassa la cruche de grès et surveilla Javron avec inquiétude.

— Ça va mieux, dit Mathieu, lorsqu'il revint. Une odeur de dentifrice et d'eau de toilette l'entourait. Il s'agenouilla auprès de Javron, se demandant s'il pourrait se redresser.

— Mais pourquoi, pourquoi ? Il essayait de te tuer en te mettant la tête dans le four...

— Le gaz ! s'alarma Mathieu. Va le fermer.

Elle obéit. À son retour, Mathieu maniait avec précaution un petit appareil de photo.

— Celui de Labedan. Javron l'a tué.

Il vit qu'elle le croyait encore ivre.

— Labedan est mort. Tu n'as pas vu partir le commissaire et toute la clique ?

En quelques mots, il lui expliqua la suite, pourquoi Javron en était arrivé à se méfier de lui.

— Une première preuve contre lui, cet appareil... Tu devrais téléphoner à Meraud. Moi, il ne me croira pas. Demande-lui de venir discrètement.

Juste comme elle demandait le numéro, Mathieu poussa un rugissement de victoire. Du portefeuille de Javron, il venait d'extraire un papier rectangulaire bleu.

— Delange foutu, aussi !... Un chèque de dix mille francs daté d'aujourd'hui. Cette fois, il lui sera difficile de s'expliquer là-dessus.

Christine avait obtenu le *Grand-Hôtel*, et quelqu'un était allé chercher le commissaire Meraud.

— Commissaire ? C'est Christine Bauron. Je suis chez Mathieu Rosny... Vous devriez venir vite... Je vous en supplie... Vous serez le premier surpris de ce que vous verrez.

C'était angoissant, et Mathieu craignait que Meraud ne raccroche avant la fin. Le sourire satisfait de Christine le rassura.

— Il arrive.

— Fais-nous du café, nous en aurons bien besoin.

Elle passa dans la cuisine, revint sur le seuil.

— Pourquoi accuses-tu Delange ?

— Javron et lui étaient complices dans le hold-up d'il y a quatre ans. Ferraud est revenu en ville aujourd'hui. Certainement pour réclamer sa part. Ils étaient coincés. Là-dessus, Labedan découvre que Ferraud utilise la voiture de la femme de Javron, et, pire, découvre ce dernier en discussion avec l'interdit de séjour. Il s'est trahi à plusieurs reprises, ce soir. Lui aussi, en veut à Delange. Les millions du hold-up n'ont pas dû être partagés équitablement, si j'ose dire.

Puis, elle mit le moulin à café en route, et il alla s'accouder au chambranle de la porte. Javron était toujours inconscient, mais respirait régulièrement.

— Mais les deux autres ? Et puis, Delange avait dénoncé Ferraud ?

— Et Ferraud voulait se venger. Comme il n'a pas dénoncé les autres, il a pensé que Javron pourrait l'aider. En fait, je crois que Ferraud ignorait la complicité de Delange dans l'histoire. Il a dû réfléchir ensuite, en prison, et comprendre toute la combine.

— Tu connais les deux autres ?

— Non. Pas la moindre idée... Ou si faible, que j'hésite.

— Mais, pourquoi Delange ?

— En 64, il était aux abois. Vingt-deux millions, c'est toujours bon à prendre... Même s'il faut partager. Et je ne suis pas sûr qu'il ait été obligé de le faire. Il y a une autre combine, là-dessous. Certainement un donnant-donnant.

Il alluma une cigarette, grimaça mais la garda aux lèvres.

— Ferraud n'a certainement rien touché... Javron, pas grand-chose. On devait le faire chanter pour une histoire plus ou moins douteuse. Labedan disait qu'il n'était pas intéressant.

— Mais les deux autres ? Il a dû partager, non ? Sinon, ils auraient fini par parler ?

— Il y a autre chose, et il nous faudra bien le trouver. Rapidement, encore ; sinon, ils nous échapperont tous.

On sonna légèrement, puis la porte s'ouvrit. Le commissaire Meraud entra. Tout de suite, son regard découvrit Javron étroitement

ligoté et inconscient. Puis, il examina Christine et Mathieu, plus longuement.

— Javron a essayé de tuer Mathieu. Il lui poussait la tête dans le four de la cuisinière. Je suis arrivée sur ces entrefaites, et nous avons réussi à le maîtriser, déclara soudain Christine.

— Regardez sur cette table, ajouta Mathieu. L'appareil de Labedan était dans ses poches, et il y avait ce chèque de dix mille francs, un million ancien, dans son portefeuille.

— Et alors ? dit tranquillement Meraud. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Qu'il a tué Labedan, parce qu'il avait découvert la complicité entre Javron et Ferraud. Ce dernier utilisait même la 2 CV de Javron.

Meraud se pencha sur les deux objets.

— Delange a payé le prix des deux assassinats, dont le mien.

Le commissaire fit la moue.

— C'est peu... En admettant que tout cela soit vrai.

— Javron s'en contentait... D'après Labedan, il était toujours en difficultés d'argent.

— Je connais sa réputation... Évidemment, elle joue contre lui. En 64, il a eu une sale histoire avec la caisse de son club. Un tripatouillage qui aurait pu lui coûter quelques mois de prison, sa place et l'impossibilité de se recaser. Mais ça ne prouve rien. Delange peut lui avoir consenti un prêt, surtout ce soir, dans l'euphorie de cette soirée bénéfique pour lui.

Christine intervint avec indignation :

— Mais enfin, si je n'étais pas arrivée, Mathieu mourait asphyxié. Et vous auriez conclu au suicide ?

— Pourquoi pas ? riposta Meraud. Là-dedans, un seul élément intéressant : l'appareil de photographie de Labedan. Pour le chèque, Javron a pu obtenir un prêt, pour lui ou son club. Comment l'avez-vous maîtrisé ?

Il se pencha vers le comptable, qui n'avait pas encore repris connaissance, après avoir entendu le récit de Christine.

— Vous devriez lui nettoyer les yeux à l'eau claire. Pour le coup de cruche, je ne crois pas que ce soit grave.

Puis, il pénétra dans la cuisine, se tourna vers Mathieu.

— Vous aviez bu ?

— Javron m'a entraîné au bar. J'avais déjà assisté à un repas du comité de défense des appellations contrôlées. J'étais assez réceptif, si j'ose dire, à une bonne cuite.

— Racontez-moi tout ce qui s'est passé entre vous et Javron.

Mathieu dut avouer que, au début de la soirée, il avait rencontré Ferraud à un feu rouge. Meraud parut très mécontent.

— Vous auriez dû me le dire plus tôt. Continuez.

— Javron m'a offert à boire, plusieurs tournées. Nous avons parlé de Ferraud. J'ai appris qu'il avait été supporter du club de Javron.

— Tiens, c'est intéressant, ça, dit le commissaire, en s'installant dans le fauteuil, près de Javron.

— Je lui ai appris que Ferraud se trouvait en ville, que je l'avais vu au volant d'une voiture, une 2 CV dont le numéro m'échappait provisoirement.

— Ce numéro ?

— 3230, mais je ne me souviens pas des lettres. Le numéro du département, bien sûr. Cette voiture est en bas, c'est celle de la femme de Javron.

Impassible, Meraud ne marqua aucune surprise.

— Javron s'est montré, ensuite, très hargneux à l'égard de Delange. Cela m'a étonné.

— Ne l'êtes-vous pas vous-même ? Vous lui reprochez de spéculer sur le dos des pauvres diables du quartier de la Cloque.

— Javron enviait sa fortune. Enfin, il a laissé échapper quelque chose de confidentiel. Pour la deuxième fois, Delange se serait trouvé au bord de la faillite. Cette fois l'opération de ce soir l'a renfloué, mais que s'est-il passé pour le premier renflouement ?

— Vous pensez aux vingt-deux millions du hold-up ?

— Exactement. Ferraud n'a rien touché. Javron a dû marcher au chantage. Restent les deux autres qu'on n'a jamais retrouvés.

Meraud allumait une cigarette, l'air perplexe.

— Vous trouverez certainement les empreintes de Ferraud dans la 2 CV, en bas.

Le regard de Meraud tomba sur Javron.

— Il faut faire vite, insista Mathieu. Delange va s'inquiéter de ne pas le voir revenir. Il risque également de constater votre absence.

— Bien. Nous allons essayer de réveiller Javron.

— Et s'il refuse de parler ?

— Pour coincer son complice, nous avons besoin de ses aveux. Je n'ai aucune raison de soupçonner Delange.

— Mais enfin, il m'a menacé, après m'avoir proposé une participation dans cette affaire immobilière... Et même d'intervenir auprès du père de Christine pour qu'il accepte que je l'épouse.

CHAPITRE IX

Détaché, installé sur le divan, Javron tamponnait ses yeux avec un linge humide. Meraud s'était assis en face de lui, dans le fauteuil. Il buvait du café sans le lâcher des yeux.

— Merci, dit-il à Christine, en lui rendant la tasse. Vous avez tort de nier tout en bloc, Javron. N'espérez aucune défaillance de ma part qui vous permettrait de prendre le large. Dans quelques heures, on aura relevé les empreintes de votre voiture, et il serait bien étonnant qu'on n'y découvre pas celles de Ferraud.

— La 2 CV était dans la rue, non fermée. N'importe qui pouvait l'emprunter.

— Et l'appareil de Labedan ?

— Demandez à Rosny. Ce salaud joue les détectives privés et n'a trouvé rien de mieux, pour me charger, que d'inventer toute cette histoire.

— Quelle histoire ?

— Que j'aurais fauché l'imperméable de Labedan au vestiaire...

Il se tut, et le silence fut total. Seul, Mathieu eut un petit sourire en coin.

— Il n'a jamais été question de cet imperméable, dit doucement le commissaire.

— Rosny m'en a parlé, protesta faiblement Javron.

— C'est faux. D'ailleurs, vous n'avez pas continué, comprenant que vous veniez de commettre une erreur.

— Et ce chèque ? demanda Meraud.

— Un prêt de Delange.

— Pour votre club ?

Il continuait d'appliquer le linge mouillé sur ses yeux, dissimulant ainsi leur expression.

— Pour moi.

— C'est-à-dire que vous alliez combler le trou de la caisse du club avec, n'est-ce pas ? Vous avez recommencé comme il y a quatre ans. Hé ! oui, je suis au courant. Il y a toujours de bonnes âmes pour tenir un policier au courant. À cette époque, vous avez été sauvé *in extremis*, paraît-il. La veille d'une réunion du comité, vous parcouriez la ville comme un fou en suppliant les uns et les autres. Et, le jour de la réunion, vous avez montré des comptes sans reproche.

— On vous a mal renseigné, c'est tout.

Meraud ne marqua aucune mauvaise humeur. Il ralluma une cigarette en utilisant son mégot, se tourna vers Christine Bauron.

— Vous devriez mouiller de nouveau son linge. À la longue, il doit être sec.

Le comptable le tendit de mauvaise grâce, resta les yeux mi-fermés en attendant.

— Et la fille Bataille ? Une de vos joueuses. Un voyage en Suisse, le mois dernier. Ça revient cher, hein ? Combien gagnez-vous, à votre boîte ? Cent cinquante mille ? Trois gosses ? Votre femme travaille, d'accord, mais vous avez de gros frais. Niez-vous l'histoire de la gosse ?

Javron détourna les yeux.

— Donc, selon vous, Rosny a essayé de vous attaquer, ici, dans son appartement, alors que vous aviez eu pitié de lui en le voyant complètement saoul ? Vous êtes très dévoué, Javron. Et tout ça avec des gants ?

— Je les porte toujours lorsque je conduis, et je n'ai pas eu le temps de les retirer.

— Au fait, vous avez deux voitures ? L'autre est une Simca 1300 ?

— Elle est chez moi.

Meraud se leva.

— Eh bien ! on va vérifier. M^{me} Javron est chez elle, à cette heure tardive.

— Vous allez l'affoler.

— C'est regrettable. Mais elle comprendra très bien, lorsque je lui aurai tout expliqué.

— Attendez. La Simca n'est pas chez moi.

Meraud retourna s'asseoir.

— Où est-elle ?

— À proximité du *Grand-Hôtel*, mais dans la rue Nationale.

— Donnez-lui un peu de café, ordonna le commissaire. Mais continuez à parler.

— Ferraud est venu chez moi en fin d'après-midi. J'étais seul, et je l'ai fichu dehors. Il m'a emprunté ma voiture, et je l'ai retrouvée ce soir près du *Grand-Hôtel*.

Meraud soupira et se leva.

— Ça va bien. Il vous faudra des heures, pour avouer la vérité. Je ne vais pas perdre mon temps ici. Mes officiers de police vous interrogeront toute la nuit. Je vais appeler le panier à salade.

— J'ai voulu aider Ferraud. C'était un bon copain, autrefois. Il avait besoin de la voiture, et il était entendu qu'il me la ramènerait au *Grand-Hôtel*.

— À quelle heure ?

— Un peu avant neuf heures. Je le guettais pour prendre les clés. J'étais inquiet.

— Labedan vous a surpris ?

— Je ne sais pas. Moi, je suis rentré au *Grand-Hôtel*... Si Ferraud a tué Labedan, je n'y suis pour rien.

— Comment savez-vous que Labedan est mort ?

— Par Rosny.

— Exact, dit Mathieu. Il n'a d'ailleurs marqué aucune surprise.

Meraud attendit que Javron ait bu son café pour poursuivre :

— Pourquoi tenter de tuer Rosny ?

— C'est absurde. Il était saoul, et cette fille ment.

— Un seul témoin, pas de témoin ? C'est le moyen de défense que vous comptez utiliser ?

Puis, il attaqua différemment :

— Où se cache Ferraud ?

— Je l'ignore. Il est peut-être reparti.

— Que voulait-il ?

— Voir Delange. Certainement pour le tuer.

— Vous savez bien que non. Peut-être lui demander de l'argent ?

— Il n'y a aucune raison, au contraire, pour qu'il se soit adressé à lui. Delange est sa victime...

Rosny s'avança.

— Pourquoi le défendre jusqu'au bout ? Vous le haïssez. Vous ne me l'avez pas caché, au cours de la soirée. Pensez-vous qu'il vous sortira de là ?

Il se tourna vers le commissaire.

— Nous pouvons lui tendre un piège. Je lui téléphone en lui expliquant que Javron n'a pas réussi son coup, et sans lui cacher que je compte le faire chanter. Je lui demanderai dix millions, par exemple ; sinon, je dévoile tout à la police.

Meraud fit la moue.

— En supposant qu'il soit coupable, il ne marchera jamais. C'est un homme excessivement prudent.

— Et si je retournais au *Grand-Hôtel* ? Je le convainrais encore plus sûrement, le ramènerais.

— Sous quel prétexte ?

— En lui disant que Javron est à ma merci, et que je détiens l'appareil de Labedan et le chèque.

— Je n'y crois pas.

Ce qui eut le don d'exaspérer Mathieu.

— En fait, vous ne pouvez admettre que Delange puisse être coupable. Il fait partie de la bonne société de cette ville, des gens bien.

Comme vous. Le condamner, ce serait condamner tout le gratin... Et encore, lui a pris des risques, alors que les autres utilisent un paravent légal.

— Fichez-moi la paix, avec vos grandes théories. Je n'ai aucune preuve contre Delange, et il faudrait d'autres arguments pour le faire tomber dans un piège.

Mathieu remarqua que Javron les écoutait avec attention et semblait reprendre du poil de la bête. L'immunité de Delange devait le rassurer, lui faire envisager l'avenir sous un jour moins sombre.

— Ce qu'il faudrait, c'est retrouver Ferraud. Lui seul doit détenir la clé de l'affaire. Je ne crois pas qu'il soit revenu pour tuer Delange. Je le crois innocent dans le meurtre de Labedan. On a voulu le charger, profiter de sa présence illégale dans la ville.

— Et si Labedan avait découvert autre chose ? murmura Mathieu. Après tout, je ne suis pas tellement certain qu'il soit ressorti pour photographier Javron et Ferraud... Javron l'a cru, mais Labedan était allé recharger son appareil au bar... Je ne crois pas que, en pleine nuit, dans la rue, il ait pu réaliser une belle épreuve, même avec une pellicule ultra-sensible... Il a peut-être opéré au cours d'une rencontre à trois.

— Delange étant le troisième ? Je vois mal le banquier descendre dans la ruelle et plaquer le gala. C'était à peu près l'heure où tout le monde se pressait au buffet. Il devait y être très entouré.

— Il a pu prétexter n'importe quoi, s'absenter quelques minutes.

— Delange n'est pas le gars qui va discuter dans une ruelle. Trop méfiant. Ça ne colle pas.

L'air attentif de Javron intriguait Mathieu, et il était certain de brûler.

— Dans l'hôtel, alors.

— On pouvait les surprendre.

— Dans une chambre. Lorsque les salons sont ouverts, on peut passer facilement des pièces de réception à la partie réservée aux chambres. Mais uniquement lorsqu'il y a un gala ou un bal.

— Vous frôlez quelque chose d'intéressant, reconnut le commissaire.

— Regardez notre Javron, souffla Mathieu. Il est crispé.

— Continuez.

— La direction du *Grand-Hôtel* a changé depuis deux ans. Le personnel également. Imaginez que Ferraud y descende, loue une chambre. Qui le reconnaîtrait ? Et quel meilleur moyen d'approcher Delange ?

— Ce ne serait pas lui qui vous a téléphoné vers huit heures et demie, dans ce cas ?

— Non, mais quelqu'un qui désirait que je connaisse sa présence dans la ville. Une sorte de dénonciation par le biais... Je ne connais pas la voix de Ferraud.

— Qui, selon vous ?

— Quelqu'un qui, trop connu de vos services, a trouvé plus facile de me montrer le coup, sachant que je marcherais. Ferraud savait que Delange assisterait au gala. On peut se renseigner à la réception.

Le commissaire sursauta.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait eu l'audace de descendre dans cet établissement ?

— Auriez-vous eu l'idée de l'y chercher ?

Meraud dut avouer que non. Rosny n'avait qu'à regarder le visage de Javron pour savoir qu'il touchait au but. Il décrocha le téléphone, demanda le 22-54, passa le combiné au commissaire, mais prit l'écouteur. Meraud demanda les noms des clients arrivés la veille. Il y en avait quatre.

— Vous les connaissez ?

— Deux sont des habitués. Ensuite, il y a M^{me} Kerijan et M. Faure.

— Quelle chambre, ce M. Faure ?

— Numéro 17.

— Vous avez vu sa carte d'identité ?

La directrice se troubla un peu, avoua qu'elle ne le faisait presque jamais.

— Pouvez-vous me le décrire ?

— Un instant, c'est mon fils qui l'a réceptionné.

Le fils servait dans les salons, et il lui fallut quelques minutes pour arriver. La description de Faure pouvait très bien s'appliquer à Ferraud.

— Avons-nous commis une infraction ? demanda ensuite sa mère.

— Simple vérification de routine, madame, la rassura le commissaire. Je vous remercie.

Il raccrocha.

— Elle doit s'étonner que je téléphone, alors que j'étais au gala. Ferraud, Faure... Il a inversé son nom, simplement. Vous êtes très fort, monsieur Rosny.

— J'étais simplement certain que Labedan était tombé sur quelque chose de gros. On ne l'aurait pas tué pour une simple rencontre avec Javron, même dans la bagnole de ce dernier.

— Un instant.

Meraud téléphona au commissariat, ordonna à l'O.P. qui répondit d'aller vérifier le locataire de la chambre 17.

— En douceur, hein ? Prenez un passe. Je sais que c'est illégal, mais si ce n'est pas Ferraud, prétextez n'importe quoi, une erreur, que

vous êtes un peu gai. Je vous donne dix minutes. Rappelez-moi de l'hôtel.

Sur le divan, Javron ne songeait même plus à tamponner ses yeux. Hébété, il fixait dans le vide, et Meraud cligna de l'œil à l'intention de Rosny.

— Alors, mon vieux, ça ne va pas ?

— Vous n'allez pas croire ce jeune imbécile ? Il a dû voir ça au cinéma, pas possible !

Meraud lui tendit son paquet de cigarettes, et Javron en prit une.

— Qu'avez-vous décidé, au cours de cette conférence à trois ? La présence de Ferraud devait ennuyer sérieusement Delange. Et vous, que faisiez-vous pendant ce temps ? Comment Labedan a-t-il pu réussir sa photographie ?

— Vous faites erreur, murmura Javron. Rien ne s'est passé ainsi. Ce crétin de Rosny embrouille tout.

— Peut-être, mais il fait progresser l'enquête. Vous semblez oublier qu'un homme est mort, ce soir, monsieur Javron, et que les complices de Ferraud courent encore. Que s'est-il passé, au cours de cette conférence à trois ?

— Il n'y a pas eu de conférence à trois. Labedan nous a surpris, Ferraud et moi, dans la rue. C'est tout.

Meraud s'éloigna, alla jeter un coup d'œil à la rue à travers les jalousies. Il y resta quelques instants, puis revint auprès de Javron qui laissait fumer sa cigarette entre ses doigts.

— À quelle heure avez-vous pu obtenir ce chèque d'un million d'anciens francs ?

— Un peu avant dix heures.

Rosny comprit en même temps que le commissaire que Javron venait de commettre une erreur.

— Avant que Marin n'annonce que dix actions de la société Plein-Ciel seraient le premier lot du tirage ? Je ne vous crois pas. Delange n'aurait pas donné un sou avant ce moment-là. Il se demandait comment ça allait tourner. Et puis, les gens se sont précipités pour se faire inscrire. Donc, s'il vous l'a donné avant, c'est qu'il y avait urgence. En fait, il a réglé d'avance la mort de Labedan.

— C'est faux ! hurla Javron.

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Rosny n'osa pas décrocher l'écouteur.

— Alors, qu'avez-vous trouvé ?

Du menton, il invita Rosny à prendre l'écoute.

— La chambre est vide, répondit l'officier de police. Le lit n'a même pas été défait. Mais le client a eu de la visite. Le cendrier contient quelques mégots. Une belle empreinte sur le verre à dents.

Comme j'avais celles de Ferraud sur moi... Elles correspondent. Mais pas d'autres traces.

— Organise une planque. Il pourrait très bien revenir avant la fin de la nuit.

Les deux hommes échangèrent un regard, déçus. Ils auraient préféré que Ferraud soit dans sa chambre.

— Je ne crois pas qu'il ait pu quitter la ville, murmura Meraud. Pas de car ni de train, à cette heure. Et, depuis dix heures, tout est surveillé.

— Avez-vous prévenu la brigade mobile ?

— Ils ne viendront que demain matin.

Javron n'avait pas l'air de triompher.

— Ferraud occupe bien la chambre 17, mais il est absent pour l'instant. Impossible qu'il ne vous en ait pas parlé dans la ruelle.

— Ça ne veut pas dire que Delange et moi soyons allés le rejoindre dans cette pièce.

— Vous y venez tout doucement, constata Meraud avec philosophie, mais vous y venez quand même. Pourquoi nous retarder ? J'ai de plus en plus l'impression que les rapports entre Ferraud et vous ne sont pas dus à l'amitié ou à la pitié, mais à la complicité. Vous avez trempé dans l'histoire du hold-up, Javron. Maintenant, j'en suis absolument certain. Vous seul avez pu renseigner tout le monde, minuter l'action. Je n'oublie pas que les vingt-deux millions ont été volés après que vous ayez signé la décharge obligeant l'assurance de votre usine à rembourser. Car Delange n'était pas couvert pour ce genre de risque. Qui vous a mis le marché en main ? Delange ? Ferraud ?

Rosny sentit la main de Christine sur son bras.

— Il n'avouera jamais, murmura-t-elle d'une voix consternée.

— Tu devrais rentrer... Tes parents ?

— À la maison. J'ai l'autorisation d'attendre la fin du bal. J'ai l'impression de rêver.

Meraud continuait avec la même patience, se répétant, reprenant les mêmes arguments.

— Labedan vous attendait dans le couloir ?

— Puisque je vous dis que...

— Que s'est-il passé entre Delange et lui ? Des menaces ? Ou bien Delange a-t-il réglé l'affaire avec un chèque ?

Mathieu eut l'impression que Javron accusait le coup. Delange pouvait s'être débarrassé de Ferraud avec de l'argent, ou des promesses, puisqu'il attendait fébrilement cette soirée pour renflouer ses finances.

— Vous permettez un instant ?

Le commissaire le rejoignit.

— Et si nous donnions rendez-vous à Delange dans la chambre 17 du *Grand-Hôtel* ? Je peux me faire passer pour Ferraud...

— Il reconnaîtra votre voix.

— Pourquoi, s'il me croit mort ? Je m'efforcerai de parler différemment.

— Essayons. Mais depuis la chambre, et sans citer le numéro au bout du fil. Ce sera un commencement de preuve contre Delange.

CHAPITRE X

Deux agents étaient venus chercher Javron et l'avaient discrètement embarqué dans le panier à salade. Depuis la fenêtre, Meraud et Rosny avaient surveillé l'opération. Dans la rue déserte, ils n'avaient remarqué aucun témoin.

— Je vais regagner l'hôtel, dit Meraud. Puis, M^{lle} Bauron reviendra dans les salons. Vous, Rosny, passez par la ruelle et montez directement à la chambre 17.

Il referma le col de son pardessus.

— J'irai faire un tour au bal, histoire de voir si tout va bien et si Delange n'est pas en alerte. J'arriverai derrière lui lorsqu'il entrera dans la pièce.

— Ce n'est pas dangereux ? demanda Christine, inquiète.

— J'ai un collaborateur planqué dans les couloirs. Il surveillera toute l'opération.

Lorsqu'il referma la porte, un silence tomba. Mathieu alla s'examiner devant la glace de la salle de bains. Sa chemise était chiffonnée, ainsi que sa cravate, et il avait tout du joyeux fêtard au petit matin.

— Tu n'as pas une autre chemise ? demanda Christine.

— Peut-être dans la penderie, sur le rayon du haut.

Elle la lui apporta, et, pendant qu'il ôtait l'autre, elle lui brossa la veste. Une fois torse nu, il se pencha au-dessus de la baignoire, fit couler l'eau froide, s'ébrouant dessous avec satisfaction. Lorsqu'il se redressa, il sentit les mains de Christine glisser sur sa poitrine, tandis qu'elle appuyait sa tête contre son épaule.

— Tu m'en veux encore ?

— Pas maintenant que je te dois la vie, dit-il, joyeux. Laisse-moi m'essuyer, sinon tu seras toute mouillée.

Il se frotta vigoureusement avec une serviette. Christine se tenait à côté de lui, et ils se regardaient dans la glace du lavabo.

— Tu crois que je ne te comprends pas ?

— Nous en reparlerons plus tard, veux-tu ?

— Maintenant. Jusqu'à ce soir, j'ai cru... Enfin, tu faisais un bon mari, mais il pouvait y en avoir d'autres. Désormais, je suis sûre que je n'aimerai que toi. Tout le reste, je m'en moque. Tu écriras ton livre, et nous vivrons libres et indépendants. Ailleurs, si tu veux.

— Et tout le reste ? Le confort, la petite voiture, le club hippique et Courchevel ? Sainte-Maxime et les tournois de bridge ?

— Nous nous ferons notre confort... Complètement différent... Je suis une sorte d'esclave, en ce moment... Ce n'est pas la première fois que j'ai envie d'envoyer tout promener, mais, ce soir, c'est sérieux.

Il nouait rapidement sa cravate, mais l'écoutait avec attention. C'était trop beau, trop habile. Il ne pouvait pas y croire immédiatement, mais il préféra ruser.

— Maintenant, il faut que tu reviennes au *Grand-Hôtel*. Sois naturelle et ne t'inquiète pas. Tout se passera bien.

— Embrasse-moi.

Elle prolongea leur baiser avec fièvre.

— Je ne rentrerai pas à la maison. Nous reviendrons ensemble finir la nuit ici.

— Elle risque de se terminer différemment. Meraud aura certainement besoin de moi encore longtemps. C'est un ambitieux. Il voudra réussir avant l'arrivée de la brigade mobile de Lyon, leur présenter les coupables demain matin.

— Tu le détestes et tu l'aides ?

— Je suis dans l'engrenage. Et il y a Ferraud, dans tout ça. Un pauvre diable qui a servi de bouc émissaire dans une affaire dont il ne connaissait pas les aboutissements. On l'a grugé, trompé de façon ignoble, et l'on veut, en plus, le charger du meurtre de Labedan.

— Delange l'aurait dénoncé volontairement ?

— Certainement. Il portait un passe-montagne dont la couture s'est justement ouverte au moment du hold-up, laissant apparaître ses cheveux. Personne d'autre que le banquier n'a remarqué leur curieuse implantation.

— Mais pourquoi revenir dans cette ville si dangereuse pour lui ?

— En prison, il a eu tout le temps de ruminer la situation et de comprendre qu'on s'était moqué de lui. Le malheureux n'était pas de taille à se venger seul, et les autres, un instant affolés par la situation, ont su y faire face. Férocement.

— À tout à l'heure. Sois prudent.

— Promis.

Il la poussa vers la porte, revint dans la cuisine boire le reste du café, acheva de s'habiller. Delange se montrerait coriace. Autre chose que Javron. Au bout de quelques minutes, il se décida et descendit. Un vent du nord sec et froid prenait la rue en enfilade, et il hâta le pas. Il se sentait assez bien, un peu flageolant sur ses jambes, mais, dans l'ensemble, il pouvait tenir le coup quelques heures.

Avant de s'engager dans la ruelle du *Grand-Hôtel*, il regarda autour de lui avec précaution, fonça pour se heurter à un homme qui

contournait le coin de la rue Nationale.

— Pardon ! grogna l'individu... Pas vu... C'est vous, Rosny ?

Il paraissait frappé de stupeur.

— Bonsoir, monsieur Escanara. Je suis allé faire un tour, prendre l'air. Il fait chaud, là-haut.

Le marchand de primeurs s'écarta. Sous sa gabardine noire, il portait une chemise blanche et une cravate, à la place du col roulé qu'il affectionnait habituellement.

— Vous venez du gala ?

— Moi ? Vous n'y pensez pas. Je n'étais pas invité, et j'ai bien autre chose à faire, la nuit. Nous autres, vous savez, notre boulot commence à minuit et se termine au début de l'après-midi, lorsque tout est revendu dans la ville.

Mathieu se souvint de la visite de l'Espagnol au début de la soirée.

— Vous avez pu voir Marin ?

— Non. Ça ne presse pas tellement. Je passerai demain, enfin, aujourd'hui dans la journée. Non... Je suis passé à l'hôtel pour une commande de fruits... Le boulot, quoi.

— À cette heure ?

— Je savais que c'était ouvert à cause du gala... Le téléphone ne répondait pas... Et une petite balade nocturne n'a jamais fait de mal à personne. Vous-même, hein ?...

Il était certain que l'Espagnol avait flairé quelque chose de louche dans l'atmosphère de la petite ville, en cette nuit froide. L'homme avait des antennes pour découvrir ce que des centaines de gens n'apercevaient pas. Le type même du mouchard. Mathieu en frissonna de dégoût.

— Vous êtes seul ?

— Croyez-vous que ce soit le temps idéal pour une promenade sentimentale, monsieur Escanara ?

— Bien sûr que non... Vous retournez là-haut ?

— Pour quelques instants encore...

L'Espagnol semblait hésiter. Mathieu jugea qu'il avait assez perdu de temps. Meraud devait s'impatisser, et Christine s'étonner que Delange ne soit pas appelé au téléphone.

— Bonsoir, monsieur Escanara. Faites de bonnes affaires.

— Dans une heure, nous partons au marché, gare de Lyon. Amusez-vous bien, monsieur Rosny.

Il le laissa s'engouffrer dans la petite entrée, puis resta songeur, tandis que Mathieu se hâtait de rejoindre le premier étage. Du petit salon, il put atteindre les couloirs des chambres sans se faire remarquer, puisqu'il n'y avait personne. Le passe était sur la porte de la chambre 17, et il l'ouvrit avec angoisse. Et si Ferraud était revenu ?

Il alluma le plafonnier central, s'approcha du téléphone.

— Pouvez-vous me passer les salons de réception ? Le vestiaire ?
Merci.

Un temps, puis la dame du vestiaire répondit.

— Je voudrais parler à M. Delange, dit-il, en portant son mouchoir à sa bouche.

— Un instant. On va le chercher.

Delange se trouvait au buffet, en train de faire semblant de boire une coupe de champagne, avec deux de ses clients. Depuis le début de la soirée, il s'était arrangé pour boire très peu et conservait toute sa lucidité.

— On vous demande au téléphone, monsieur, lui dit un serveur.

Il le suivit, les sourcils froncés, se demandant qui pouvait l'appeler maintenant.

— Oui... Delange à l'appareil.

— Je veux vous rencontrer une nouvelle fois, monsieur Delange. Quelque chose ne va pas... Vous connaissez ma chambre ? Venez vite, je vous en prie...

— Mais, qui êtes-vous ?...

— Vous savez bien, monsieur Delange. À tout de suite.

On avait raccroché. Delange en fit autant, s'éloigna de l'appareil comme s'il allait exploser. Après quelques secondes, il se dirigea vers les toilettes, hésitant encore. Depuis le fond des salons, Meraud le surveillait intensément. Il ne semblait pas vouloir se décider. Enfin, il pivota vers la porte de droite, jeta un regard inquisiteur par-dessus son épaule avant de disparaître derrière.

Meraud fonça, évitant les groupes, sans se soucier de ce que penseraient les gens. Il sentait que le petit Rosny avait vu juste et que, avant le lever du jour, il y aurait un joli scandale dans cette petite ville si tranquille.

— Monsieur Delange ! criait la dame du vestiaire.

Le commissaire s'arrêta net, se tourna vers elle.

— Que lui voulez-vous ?

— On le demande encore au téléphone. Je le croyais encore en train de discuter avec son premier demandeur.

— Donnez.

— Mais...

Il le lui arracha des mains, s'efforça de grogner comme le banquier.

— Oui, allô !

— Delange ? Gaffe, mon vieux. Le petit est encore sur pied, et il vient de rentrer dans l'hôtel.

— Qui êtes-vous ?

Une exclamation étouffée lui parvint, puis on raccrocha brutalement. Il hésita quelques secondes, remit le combiné dans les mains de la dame aux cheveux gris, de plus en plus éberluée.

Au même instant, Delange frappait à la porte de la chambre 17, puis tournait le passe et entraînait en repoussant le battant du pied.

— Je vous croyais parti...

À ce moment-là, Rosny lui fit face, et le masque lourd du banquier parut se liquéfier sous la peau terreuse. Tout le visage s'effaça pour ne plus former qu'un mufle inquiétant.

— Que foutez-vous ici ?

En même temps, il reculait vers la porte, soupçonnant immédiatement le piège. Le commissaire Meraud entra dans la chambre, se campa devant Delange.

Il y eut quelques secondes de flottement, puis, avec un sang-froid inouï, Delange fit front :

— Je ne comprends pas, Rosny, pourquoi vous m'avez donné rendez-vous dans cette chambre. Vous pouviez très bien me rencontrer dans les salons... Et vous, commissaire, êtes-vous également convoqué par notre jeune ami ?

Meraud s'adressa à Mathieu.

— Vous n'avez prononcé ni votre nom ni le numéro de la chambre ?

— Ainsi que vous me l'aviez recommandé, répliqua Rosny.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? rugit Delange. Vous m'avez clairement dit, au téléphone : « Ici, Mathieu Rosny. Venez me rejoindre à la chambre 17. »

Mais le sourire de Rosny resta imperturbable, tandis que Meraud repoussait le banquier vers le centre de la pièce.

— Asseyez-vous, Delange. J'ai un homme qui écoutait les communications au standard de l'hôtel. Son témoignage sera irréfutable.

Il décrocha le combiné, tandis que Rosny comprenait pourquoi il n'avait pas aperçu l'inspecteur dans le corridor. Delange s'était laissé choir dans son fauteuil, le masque toujours aussi décomposé, mais rigide, tandis qu'une lueur féroce dansait dans ses yeux.

— Merci, dit Meraud en raccrochant. Notre jeune ami, comme vous dites, n'a mentionné ni son nom ni le numéro de la chambre. Pourquoi êtes-vous venu, Delange ?

— Commissaire, attention ! Vous commettez en ce moment la plus grave boulette de votre vie...

— Je vous en prie, Delange. Cette chambre a été louée par Ferraud sous le nom de Faure. Ce soir, vers huit heures trente, neuf heures, vous y avez rencontré Ferraud et Javron. Labedan vous a surpris tous

les trois et photographiés. C'est alors que vous avez demandé à Javron de le tuer moyennant un chèque d'un million ancien que voici. Nous avons retrouvé également l'appareil...

Delange grimaça.

— Je ne comprends rien à vos histoires. Je n'ai pas l'intention d'en entendre davantage...

Il se leva, mais Meraud lui barra le chemin.

— Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous pouvez bien supporter quelques questions.

— Oui, mais pas vos méthodes. Venez demain à mon bureau, et nous en reparlerons.

— Videz vos poches sur cette table.

La stupeur parut pétrifier Delange.

— Ai-je bien entendu ?

— Parfaitement. Sinon, j'appelle des agents qui vous fouilleront eux-mêmes. Choisissez.

— Vous me le paierez, Meraud.

— Déposez le contenu de vos poches sur cette table.

Pendant près d'une minute, Delange resta immobile, puis, soudain, avec rage, il jeta son portefeuille sur la table, continua avec la même violence pour son porte-cartes, son carnet de chèques. Il continua par un étui pour gros cigares, un briquet en or, son mouchoir, les clés de sa voiture.

— Bigre ! cinquante mille francs payés ce soir ? Et puis, le chèque pour Javron ? Les deux de la même encre, avec ce stylo-là, certainement. À qui avez-vous donné cinq millions d'anciens francs ? À Paul Ferraud ?

— Que vient faire Paul Ferraud dans cette histoire ?

— Vous savez fort bien qu'il est en ville. Vous vous êtes débarrassé de lui avec cette forte somme, mais ça n'a pas suffi. Il y a eu Labedan, puis Rosny.

Ce dernier pensait que Ferraud n'aurait jamais encaissé son argent. Delange aurait fait opposition au chèque, ou bien utilisé les mêmes méthodes que pour Labedan.

— Javron a tout avoué, dit Meraud. En ce moment, il est en train de signer sa déposition au poste.

— Avoué quoi ? Que voulez-vous que ça me foute ?

— Javron a avoué sa participation au hold-up de 1964. Il vous accuse d'en être le cerveau et d'avoir empoché une grande partie des vingt-deux millions, au moment même où vous étiez dans une passe difficile... Comme ce soir, au début de la soirée. Voulez-vous parier que ces deux chèques d'un et cinq millions d'anciens francs étaient alors sans provision ?... Le sont peut-être toujours, car ceux qui se

son fait inscrire pour le projet Plein-Ciel n'ont pas payé cash, que je sache.

— Où voulez-vous en venir, Meraud ? Les accusations de ce Javron ne pèsent pas lourd.

— Il a tué Labedan et tenté d'en faire autant pour Rosny. Il avait donc une raison bien précise. Ne me dites pas que c'est pour les voler, avec un chèque d'un million dans son portefeuille. Enfin, expliquez-moi pourquoi vous avez accepté de venir dans cette chambre, si vous n'en connaissiez ni le numéro ni l'occupant.

Delange tendit la main vers son étui à cigares. Meraud fut plus rapide, et l'examina avant de le lui tendre.

— Vous pouvez fumer. Autre chose. Juste comme vous veniez ici, on vous a appelé de l'extérieur. Cela aussi, mon inspecteur a dû le noter. Quelqu'un a prononcé les paroles suivantes, dès que je me suis fait passer pour vous : « Delange ? Gaffe, mon vieux, le petit est toujours sur pied, et il vient de rentrer à l'hôtel. »

La main du banquier n'était pas sûre, et il n'arrivait pas à faire fonctionner son briquet. Meraud dut lui tendre la flamme du sien.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Pas la moindre idée, et je ne comprends pas.

— On vous avertissait que Rosny avait échappé à Javron et venait vous demander des comptes. Est-ce clair ? Quelqu'un qui devait surveiller l'appartement de Rosny et qui l'en a vu ressortir vivant.

Le jeune journaliste eut un sursaut, mais il préféra se taire. Il pensait à Escanara, mais c'était trop improbable. L'Espagnol ignorait tout des événements de la soirée.

— Alors, Delange ? Vous persistez ? De toute façon, vous en avez trop fait pour que je vous redonne votre liberté. Vous allez terminer la nuit au commissariat et, demain matin, ce seront les officiers de la police judiciaire qui vous interrogeront. Vous préférez ?

— Je suis la victime d'une machination... Eh bien ! soit... Allons en prison.

Il se leva lourdement. Meraud parut déconfit, jusqu'à ce qu'il aperçoive les signes de Rosny lui désignant quelque chose sur la table. Il regarda à son tour, hésita... Le portefeuille ? Le porte-cartes ? Il opta pour le premier, l'ouvrit.

— Vous n'avez pas le droit..., commença Delange.

Un papier blanc plié en quatre l'intrigua. Il l'ouvrit et sourit en direction de Rosny.

— Une reconnaissance de dette..., signée de Javron... Pour dix mille francs actuels... Et ceci ?

À l'envers d'une carte de visite, Delange avait griffonné la nouvelle adresse de Ferraud. À Valence, dans la Drôme.

CHAPITRE XI

La façon dont le banquier faisait front inquiétait Mathieu, mais le passionnait également. Il se défendait point par point, ne refusant aucune explication.

— Un coup de fil anonyme. Quelqu'un a cru bon de me donner cette adresse. Je ne sais encore pour quel motif. Je l'ai notée malgré tout, parce que j'étais intrigué.

— Ce soir ?

— Avant de venir ici.

Ce qui exaspéra légèrement Meraud.

— Et le chèque de cinquante mille francs actuels ?

— Je me retranche derrière le secret professionnel.

— Je vous en relève.

— Seuls, le substitut ou le juge d'instruction peuvent le faire. Pourquoi n'allez-vous pas les chercher ?

— En attendant l'arrivée de la brigade mobile, je suis désigné pour réunir tous les éléments concernant la mort de Jean Labedan. L'assassin présumé, Javron, vous a mis en cause ; il est normal que je vous entende.

— Vous n'aviez pas le droit de me tendre ce piège. Aucun tribunal n'en tiendra compte.

Le commissaire eut un léger sourire.

— Nous n'en sommes pas encore là, monsieur Delange. En quoi l'adresse de Ferraud pouvait-elle vous intéresser, puisque vous avez pris le soin de la noter sur cette carte de visite ?

— Disons, un peu de remords mêlé à de la pitié.

— Pourquoi du remords ? Vous aviez reconnu Ferraud lors du hold-up, vous ne pouviez lui éviter la condamnation. Ou bien, alors, il aurait fallu vous taire au début.

Le haut-le-corps du banquier était un modèle du genre. Le même qu'il devait opposer à certaines demandes audacieuses de clients en difficulté ou d'un employé téméraire.

— Mais, sans moi, le hold-up aurait été impuni.

— Que s'est-il passé d'autre ? À part Ferraud, on n'a pas retrouvé les deux autres. Encore moins l'argent.

— À qui la faute, sinon à vos collègues de Lyon ?

Rosny eut brusquement une idée.

— À se demander, même, si l'argent a quitté la banque. N'est-ce pas vous, monsieur Delange, qui opérez lorsque les sommes sont considérables ? C'est du moins ce que l'on m'a dit. Ce qui s'est passé dans votre bureau, vous seul, Javron et les trois autres le savent, depuis ce jour-là. Sauf Ferraud, qui n'a compris qu'une fois en prison.

— A-t-il aussi été désigné par le juge d'instruction ? laissa tomber Delange avec mépris. Dans le cas contraire, veuillez le prier de se taire.

— Tiens, vous ne me proposez plus une participation dans l'opération Plein-Ciel, et encore moins d'intervenir auprès de la famille Buron ? Vous êtes très changeant, monsieur Delange.

Ce dernier soupira d'un air excédé. Rosny se dirigea vers la porte.

— D'ailleurs, je vais aller faire un tour. Vous vous confierez plus facilement à un homme seul, peut-être.

— Ne vous éloignez pas, dit Meraud. J'aurai besoin de vous.

Christine l'aperçut la première lorsqu'il pénétra dans le salon, et se précipita vers lui. Il remarqua qu'elle était très pâle et qu'un cerne soulignait ses yeux.

— Enfin ! Tout s'est bien passé ?

— Il est tombé dans le panneau, mais se refuse à toute explication. À la fois superbe et machiavélique. J'ai soif.

Au buffet, il se contenta d'un Pam-Pam à l'orange avec une goutte de vodka Smirnoff. Tout en souriant à Christine, il réfléchissait.

— Il n'avouera jamais ?

— À moins qu'on ne réunisse d'autres preuves contre lui. Écoute, il faut que tu m'aides. J'ai une petite idée, très, très, très vague. Juste avant notre arrivée, notre retour, plutôt, Delange a peut-être rencontré quelqu'un. Mais pas dans les salons. Plus sûrement au rez-de-chaussée. Peux-tu aller te renseigner ? Dis que le maire ou le président de la chambre de commerce l'attend.

— Entendu. Je vais faire mon possible.

Elle s'éloigna, légère, sa robe courte découvrant ses cuisses rondes. Il se souvint des quelques phrases échangées dans sa salle de bains. Peut-être était-elle sincère, à ce moment-là. Le serait-elle demain, les autres jours ? Dans quelques années ?

— Salut, mon vieux. De toute la soirée, j'ai essayé de vous joindre, mais, chaque fois, un groupe nous séparait. Je vous offre quelque chose ?

C'était Voisin, l'agent de la compagnie qui assurait la banque Delange, et il se souvint lui avoir téléphoné au début de la soirée.

— Pourtant, je suis là depuis dix heures. Et, par la suite, j'ai dû me faire remarquer. Un jus de fruit, s'il vous plaît.

— Vous faire remarquer ? Pourquoi ?

— J'étais fin saoul. Il a fallu que j'aïlle un moment chez moi.

Voisin était de petite taille, assez maigre cependant. Le nez un peu long et la moustache fournie le faisaient ressembler à un guérillero d'Amérique du Sud.

— Vous vous intéressez donc au fameux hold-up ?

— Oui, dit Rosny. Il est même possible qu'il y ait du nouveau dans quelques jours.

Son compagnon faillit s'étrangler avec son champagne.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Au fait, n'y a-t-il pas une prime pour les vingt-deux millions ?

— Dix pour cent.

— Si on les retrouvait, ce serait bon pour vous ? À l'époque, ça a dû vous porter un sale coup, non ?

— C'est passé... Et puis, si, chaque fois qu'un incendie important ou un vol de cette nature se produit, on le reprochait à l'agent général... Non... Je ne me suis jamais passionné pour cette affaire.

— Dommage.

Voisin reposa sa coupe.

— Vous avez des tuyaux ?

— Je suis obligé de garder le secret, mais un événement dramatique va faire ouvrir le dossier à nouveau.

— Il s'est passé quelque chose ? Depuis que vous m'avez téléphoné ?

— Tout a commencé là, en effet.

— Mais, la police est sur l'affaire ?

Ne pouvant résister au plaisir d'épater son interlocuteur, Mathieu se pencha vers son oreille.

— Je vous fais remarquer l'absence de Meraud, le commissaire.

Il se redressa.

— Vingt-deux mille francs, ce n'est pas mal. Même s'il fallait les partager avec deux ou trois personnes.

— Avez-vous quelques raisons d'espérer toucher cette récompense ?

— Pourquoi pas ?

Voisin reprit une autre coupe, regarda autour de lui de son œil inquisiteur.

— Belle soirée, hein ? Et quel coup de maître, de l'utiliser pour le lancement publicitaire de cette opération immobilière ! Delange paraissait... aux anges, si j'ose me permettre.

— Ouais ! ricana Mathieu. Mais rien n'est encore joué. Personnellement, je ne lui confierais pas un centime.

— Vous avez une dent contre lui ?

— Je ne suis pas sûr que sa position soit très stable en ce moment.

Voisin parut se passionner pour l'éclosion des bulles de son champagne.

— L'opération a bien marché, pourtant... Il paraît qu'il a enregistré pour près d'un million de demandes d'actions. Et encore, certains hésitent encore pour réfléchir.

— Les plus gros.

— Je ne vois plus Delange. Serait-il déjà rentré chez lui ?

— Peut-être en conversation privée dans un autre salon, fit Rosny entre ses dents.

Mais son ton sarcastique n'échappa nullement à son interlocuteur.

— Quelque chose ne va pas pour lui ?

— Un banquier a toujours des inquiétudes... Excusez-moi, mais il faut que je dise quelques mots à mon amie.

Christine venait d'apparaître et se dirigeait vers eux. Elle paraissait excitée et avait recouvré son joli teint.

— Delange est descendu au rez-de-chaussée, juste avant que tu n'arrives, pour aller manger un sandwich aux cuisines. Ici, il n'y avait plus que des petits fours et des sucreries... Il semble avoir ses entrées dans l'établissement.

— C'est tout ?

— Tu parais déçu...

— Mademoiselle Bauron... Puis-je offrir quelque chose à l'une de mes plus jolies clientes ?

C'était encore Voisin. Ils ne pouvaient lui échapper. Il les entraîna vers le buffet.

— Champagne ?

— Jus de fruit ! lança Mathieu, exaspéré.

N'y tenant plus, il prit le risque de parler devant Voisin :

— Tu es sûre que notre ami n'a pas essayé de téléphoner ?

— Non. Il a mangé un sandwich et bu un verre de rouge avec un aide-cuisinier, je crois.

— Si vous cherchez Marin, dit Voisin, je crois qu'il est allé raccompagner quelques-uns de ses amis. Des personnes âgées qui habitent assez loin. Il ne va pas tarder à rentrer.

Au même instant, Mathieu se traitait d'imbécile. Son cerveau fonctionnait au ralenti depuis cette terrible cuite. La cuisine, bien sûr. Et Escanara avait déclaré qu'il venait de se faire confirmer les commandes de l'hôtel.

— Excusez-moi.

Il dévala les escaliers, se précipita vers la réception où la directrice passait son temps en tricotant.

— Puis-je obtenir un sandwich ?

Elle se leva.

— Pâté, jambon, viande froide, fromage ?

— Ne vous dérangez pas. J'ai toujours eu envie de voir vos cuisines. Il y a quelqu'un ?

— Un aide-cuisinier. Je vous remercie, car je commence à être lasse.

L'aide-cuisinier aussi, car il sommeillait sur le coin d'une longue table. Il sursauta lorsque Mathieu lui tapa sur l'épaule.

— Pouvez-vous me faire un sandwich ?

— Suis là pour ça... Jambon ? Pâté ?...

— Viande froide, s'il vous plaît. C'est M. Delange qui m'a donné le tuyau.

L'homme paraissait trop endormi et trop maussade pour réagir sur-le-champ.

— Si vous aviez un coup de rouge... Moi, le champagne, vous savez...

En même temps, il prit un billet de dix francs dans son portefeuille. À partir de cet instant, l'aide-cuisinier sortit totalement de sa léthargie.

— Je vous comprends bien.

Le sandwich fut énorme et une bouteille de Chiroubles posée sur la table. Mathieu n'avait pas du tout faim, et il trempa avec appréhension ses lèvres dans le vin pourtant excellent.

— Vous n'en voulez pas trop à Delange, de m'avoir donné le tuyau ?

— Bah ! puisque je suis obligé de rester là... Lui aussi a bu un coup de rouge avec le marchand de légumes... Escanara, vous connaissez ? Seulement, il a voulu du bourgogne, et j'ai dû aller demander la clé à la patronne, puis descendre dans les caves.

— Du boulot supplémentaire.

— Delange n'est pas chien... Pas comme cette crapule d'Escanara qui n'a jamais le geste. De temps en temps, un coup de blanc au bistrot d'en face, mais, à part ça...

— Escanara vous livre si tard ?

L'aide-cuisinier protesta :

— Pensez-vous ! Il avait mal enregistré la commande. C'est bien la première fois que ça arrive, et qu'il se dérange pour quelques kilos de poires en plus. Enfin, ça lui a permis de trinquer avec Delange et de bavarder un bon moment.

— Longtemps ? fit négligemment Mathieu.

— Un bon quart d'heure, oui. Moi, j'écoutais pas, bien sûr, mais il y avait l'air d'y avoir du tirage. Les banquiers, faut pas trop leur en conter, bien sûr, et Escanara est un drôle de citoyen. En quelques

années, il a su faire son beurre. Ce type-là, il a végété des années. Oh ! pas malheureux, mais enfin, du gagne-petit. Et puis, l'explosion. Paraît qu'il possède la moitié de la ville.

C'était peut-être exagéré, mais Escanara avait dû tremper dans bon nombre d'affaires louches. Mathieu vida son verre en faisant un gros effort, remercia l'aide-cuisinier. Dans l'office, il jeta le sandwich dans une poubelle, le cacha par un journal et alla régler à la réception. Au premier étage, un semblant d'ambiance était donné par un groupe d'une dizaine de personnes, hommes et femmes passablement éméchés, qui avaient obtenu une java de l'orchestre.

— Dites donc, Rosny !

Marin lui barrait le chemin.

— Vous avez cuvé ?

— Ça va mieux, merci. Excellente soirée, hein ?

— Savez où est Delange ?

Le regard de Mathieu devint goguenard.

— En mauvaise posture. Ne le divulguez pas, mais il est compromis dans le meurtre de Labedan... Et on a certainement d'autres méfaits à lui reprocher.

Son directeur recula d'un pas, l'air mauvais.

— Vos plaisanteries...

— Je ne blague pas, dit Rosny avec une joie féroce. Javron... Vous connaissez Javron ? Le comptable du hold-up ? Au commissariat. Il a tenté de m'assassiner. Sans l'arrivée d'un témoin, j'y passais, la tête dans le four de ma cuisinière. Complètement rond, je n'offrais presque plus de résistance. Et, dans la poche de Javron, l'appareil photo de Labedan et un chèque de dix mille francs signé par Delange. Quant à ce dernier, il a rencontré Ferraud dans la nuit. Dans une chambre de cet hôtel. Pour acheter son silence.

Tout en parlant, il cherchait Christine du regard, apercevait Voisin au buffet, mais pas la jeune fille. Ses yeux retombèrent sur le visage de Marin, plus jaunâtre que jamais. Son nez se pinçait et ses lèvres de cire devenaient transparentes par manque d'irrigation.

— Vous vous foutez de moi, hein ?...

— Non... Et je n'aimerais pas être à votre place. Vous avez soutenu ce gars-là. Il vous a payé très certainement avec de l'argent qui doit puer dans votre portefeuille. Quant à l'opération du quartier de la Cloque, elle est foutue. Personne n'osera la reprendre à son compte avant des années. Ou alors, il faudra prendre des gants, reloger tous ces gens-là de façon honnête.

La transpiration coulait maintenant sur le visage de Marin, en longues traînées luisantes.

— Vous vous videz, Marin... Même le reportage de cette

scandaleuse affaire vous échappera. Et ne comptez pas sur ma faiblesse ou mon effacement. J'irai discuter avec le grand patron à Lyon, s'il le faut.

En quelques minutes, des années d'humiliation et de déception lui montaient à la bouche comme des détritux qu'il crachait avec force.

— Un peu moins fort, je vous en prie.

— Vous avez raison, Marin... Vous avez quelques heures de répit devant vous. Oh ! je sais bien que vous vous en tirerez. Les quelques tripatouillages que vous avez pu opérer avec Delange ne vous seront pas reprochés. Mais, désormais, les gens honnêtes se méfieront un peu de vous. En tant qu'agent de publicité, vous êtes foutu.

Cette partie des activités de Marin lui rapportait gros, puisqu'il collectait, organisait la publicité de plusieurs grosses affaires de la région.

— Même Meraud qui se méfie de vous et ne vous a pas tenu au courant. Moi seul connais tous les détails, toute la progression de l'affaire, et elle est sensationnelle.

Puis, il le plaqua pour rejoindre Voisin qui l'accueillit en souriant.

— Une coupe, mon vieux ?

— Vous n'avez pas vu Christine Bauron ?

— Je croyais qu'elle vous avait suivi. Dès que vous nous avez quittés, elle s'est excusée. Peut-être est-elle rentrée chez elle ? Moi, je vais en faire autant. Ma femme est partie avant minuit à cause des gosses. La *baby-sitter* ne pouvait rester au-delà.

Rosny se précipitait vers l'escalier, lorsque la dame du vestiaire cria son nom.

— Monsieur Rosny, téléphone !

Il hésita, prêt à plonger dans les marches, puis revint en arrière.

— Jamais eu autant d'appels que ce soir, disait la préposée. On voit qu'il y a du beau monde, ce soir... Des gens d'affaires...

La voix qui lui parvenait paraissait étouffée. Il songeait au mouchoir qu'il avait lui-même utilisé pour tromper Delange.

— Rosny ? La petite est encore en vie, mais tout dépend de toi. Il faut que Delange soit libre d'ici un quart d'heure. Compris ?

— Vous bluffez, balbutia-t-il.

— Christine Bauron est entre nos mains. La liberté de Delange, et on la relâche tout de suite.

Un sourire amer crispa la bouche de Mathieu. Il avait vu juste, aurait pu donner un nom au propriétaire de cette voix. Arriver si loin et être obligé de faire marche arrière !

— Tu dois laver Delange de tout soupçon. Est-ce bien compris ? Et tu as un quart d'heure pour ça.

CHAPITRE XII

Dans la chambre 17, le commissaire tournait autour de Delange d'un pas régulier, les mains derrière le dos. Raide dans son fauteuil, Delange fixait droit devant lui. Il avait réussi à se recomposer un masque plus digne, mais deux plis de fatigue, de chaque côté de sa bouche, ne s'effaceraient plus.

Lorsque Mathieu rentra, Meraud se trouvait dans le dos du banquier. D'une mimique, il signifia qu'il n'avait guère progressé et que Delange offrait toujours une résistance acharnée. Le jeune homme referma lentement la porte, puis leur fit front.

— Commissaire... Je crois que je suis allé trop loin.

Meraud se figea les yeux glacés, tandis que Delange plissait les siens.

— J'ai triché... Je croyais que Delange était vraiment coupable, et j'ai un peu tripatouillé les preuves...

Il s'appuya contre le mur, la tête penchée, regardant la moquette grise.

— Expliquez-vous ! tonna Meraud.

— J'ai indiqué à Delange mon nom et le numéro de la chambre.

— Absurde, puisque mon inspecteur a suivi toute votre conversation. Que manigancez-vous encore ?

— Plus rien, commissaire. Je déteste Delange, et j'ai voulu l'accabler. Votre inspecteur ne s'est pas trompé. J'attendais Delange dans le corridor. Par curiosité, il a passé la tête par la porte et m'a vu. C'est alors que je lui ai fait signe de me suivre jusque dans cette chambre.

— Mais, nom de D... ! qu'est-ce qui vous prend ? rugit le commissaire.

Il fonça jusqu'à Rosny et le prit par le col de sa veste pour le secouer avec violence.

— Mais ce n'est pas vrai, Rosny !... Vous devenez complètement cinglé. Vous vous rendez compte ? Au point où j'en suis, maintenant ? Mais je saute, moi, et vous... Je vous fais interner, arrêter pour injure à officier de police.

Il recula, se tourna vers Delange.

— C'est faux. Vous l'auriez dit dès le début, que ce garçon vous avait attiré dans un piège.

Delange eut un petit sourire en coin, tout en continuant de fixer Mathieu avec étonnement.

— Je n'ai jamais pensé qu'il s'agissait d'un piège, mais d'un quiproquo.

Depuis que vous m'interrogez, je reste assez perplexe.

— Mais Javron ?... Vous lui avez bien signé un chèque ? Il est là, dans ma poche...

— Et puis ?

Le banquier se leva.

— Restez assis ! hurla Meraud.

— Non, je vais sortir. J'en ai plus qu'assez, maintenant, et je me dois à mes amis.

De nouveau, le commissaire prit Mathieu au collet.

— Que se passe-t-il ? Que vous a-t-on promis ?

— J'ai simplement compris que j'étais allé beaucoup trop loin.

— Ça va vous coûter quelques mois de tôle, et je veillerai à ce que vous soyez sonné. Je vais vous faire transférer au commissariat, et vous le paierez cher dès ce soir.

Delange s'approcha d'eux, un sourire méprisant au bout de ses lèvres minces.

— Voyons, commissaire, ne l'accablez pas. Je ne sais pourquoi ce garçon me déteste. Il l'a avoué. Il a pensé que j'avais commis je ne sais quel crime. Et puis, il prend peur, s'effraie des conséquences et des développements considérables dont l'affaire se gonfle. Personnellement, je ne porte pas plainte contre lui. Ce serait mal récompenser la fougue et la témérité de ce garçon. Mais, à l'avenir, tâchez d'être un tout petit peu plus prudent.

— Je vous défends de sortir, dit le commissaire. Tout n'est pas clair, dans cette histoire. Rosny, videz vos poches. Plus vite que ça.

Il fouilla son portefeuille, puis l'obligea à ôter sa veste.

— Que croyez-vous donc trouver ? ironisa Delange. De l'argent ?

— On a dû lui donner une somme considérable, pour prendre de tels risques. Je ne suis plus du tout certain de votre innocence, Delange.

— Attention, mon ami. Je suis disposé à pardonner, mais n'allez pas trop loin. Laissez-moi sortir.

— Non.

Meraud se carra devant la porte, le visage fermé.

— Je ne marche pas. Ce garçon m'a aidé et n'a pas bluffé. Vous l'avez retourné grâce à des complicités extérieures, mais je me suis fait une opinion en quelques heures, et l'affaire du hold-up s'éclaire pour moi d'un jour nouveau.

— Meraud, attention à vous. Je vous ferai casser, et vous

terminerez votre vie complètement ruiné. Je vous ferai un procès avec une forte demande de dommages et intérêts. Toute votre vie ne sera pas suffisante pour payer ces instants-là.

— Taisez-vous ! Menaces envers un officier de police ? Je peux vous maintenir désormais en garde à vue.

Delange se mordit les lèvres. Mathieu comptait les minutes qui venaient de s'écouler. Au moins une dizaine, depuis qu'il avait reçu ce coup de fil anonyme.

— Ce garçon vous avoue qu'il a menti, et vous persistez ? Je ne suis plus certain de votre équilibre mental. Si vous persistez, je fais du scandale, et il viendra du monde. Vous serez couvert de ridicule.

Le commissaire ne se préoccupait plus de lui. Il parlait tout seul en regardant Rosny.

— Pas d'argent. Il y a donc autre chose. Tu ne te serais pas contenté d'une promesse, hein ? Jeune, impétueux, mais pas fou au point de croire sans tenir.

— Meraud, laissez-moi sortir.

— La ferme, Delange ! Allez vous asseoir dans votre fauteuil. Rosny, dans le coin, là-bas.

Il retira le passe de la serrure, se dirigea vers le téléphone. Ni Mathieu ni le banquier ne purent entendre ce qu'il disait à son inspecteur. Il resta auprès de l'appareil sans les regarder. Delange observait le jeune journaliste avec une expression indéfinissable, à la fois perplexe, moqueur et méfiant.

On rappela Meraud, et il écouta avec attention avant de raccrocher. Songeur, il porta une cigarette à ses lèvres, attendit avant de l'embraser, alla ouvrir la porte.

— Monsieur Delange ?

Le banquier tourna la tête sans se lever. Meraud lui montrait son dos.

— Monsieur Delange, je me suis trompé. Je vous présente mes excuses, mais ne vous demande pas de les accepter. Nous nous sommes fourvoyés. Maintenant, vous pouvez sortir.

D'abord, Delange ne réalisa pas tout de suite, puis il se dressa, fut sur le point de dire quelque chose avant de marcher vers la porte à pas rapides. Il la referma sans bruit.

— Dehors, Rosny ! Rentrez chez vous, maintenant. Le reste ne vous regarde pas.

— Commissaire, je...

— Vous m'avez compris ? Ne venez pas encore compliquer cette nouvelle situation.

À son tour, il se retrouva dans le couloir, puis déboucha dans les salons où la soirée tirait à sa fin, semblait-il. L'orchestre jouait en

sourdine, et le groupe de joyeux fêtards se pressait auprès du buffet. Delange venait de demander son pardessus. Le président de la chambre de commerce se précipitait.

— Mon cher ami, vous partez déjà ?...

— À l'anglaise, à l'anglaise... Je ne me sens pas très bien, et je ne voudrais pas gâcher ces derniers instants. Je vous en prie, mon vieux, soyez chic... Vous m'excuserez ensuite.

— Mais volontiers, cher ami... Vous êtes certain de n'avoir besoin de rien ?

— Merci. Ça ira... La soirée a été éprouvante.

Il passa devant Mathieu comme s'il ne le voyait pas, se dirigea vers l'escalier principal. La dame du vestiaire sourit au journaliste.

— Les gens commencent à rentrer, dit-elle.

— Si on me demande au téléphone, je reste encore un peu.

Tirant nerveusement sur sa cigarette, il examina l'assistance. Une cinquantaine de personnes en tout, qui ne paraissaient nullement pressées de s'en aller. Le juge d'instruction et le substitut avaient disparu, ainsi que la plupart des personnalités. Ne restaient que des habitués de ce genre de soirées, qui en profitaient pour flirter sans trop de retenue, s'intéressant à la femme du voisin et *vice versa*. Tout cela se terminerait dans un appartement privé ou une maison de campagne retirée. Il avait lui-même participé à ce genre de parties, avant de connaître Christine.

Il s'éloigna du vestiaire. Il avait soif, craignait d'être happé par ceux qui assiégeaient encore le buffet. Du coin de l'œil, il crut apercevoir une silhouette connue, tourna la tête mais ne vit rien. Il continua d'avancer lentement, puis pivota d'un seul coup. L'homme qui prenait son pardessus au vestiaire parut soudain très pressé de partir.

Il le rattrapa dans l'escalier. L'autre se retourna, l'air agressif.

— Mon vieux, pouvez-vous me ramener chez moi ? J'en ai marre, je rentre. Ma petite amie m'a laissé tomber, et inutile de prolonger plus avant cette soirée.

— C'est-à-dire que...

— Si ça ne vous dérange pas ?

Voisin finit par sourire.

— Bien sûr que non.

— En vérité, je ne fais que passer chez moi. Ma voiture est toute proche de mon domicile. Il faudra que je ressorte, mais je dois prendre quelque chose de très important, là-haut.

L'assureur ouvrait la portière de sa DS, s'installait pour libérer celle de droite. Mathieu s'installa à ses côtés.

— Toujours au sujet de ces vingt-deux millions du hold-up ? fit

Voisin, sur le ton de la plaisanterie.

— Oui, mais il y a du nouveau. Et ce que j'ai chez moi peut tout changer. Mais je vous expliquerai ça un autre jour. Excusez-moi d'être aussi mystérieux.

Voisin immobilisa sa voiture devant le numéro où habitait Mathieu.

— Je peux vous ramener, si vous ne voulez pas utiliser votre bagnole ?

— Merci, mais ça ira très bien comme ça. À un de ces jours ?

Il pénétra dans son immeuble sans refermer la porte de la rue. En quelques secondes, il fut chez lui, se précipita vers la cruche en grès utilisée par Christine pour assommer Javron, revint en toute hâte près de sa porte. Haletant, sentant la sueur couler dans son dos, il s'injuriait mentalement pour avoir pris trop de risques. L'homme avait été à sa portée pendant quelques minutes, et, au lieu d'en profiter alors, il lui avait tendu un piège idiot. Jamais Voisin ne marcherait.

À ce moment-là, on poussa la porte. Comme il n'avait allumé que la lampe de chevet, on n'y voyait pas grand-chose dans la pièce, mais lui vit tout de suite l'automatique dans la main de l'assureur. Il abattit la cruche sur le poignet à manchette. Un cri de douleur, puis Voisin se pencha pour récupérer son arme tombée sur le sol. Mathieu cogna la nuque offerte sans trop de force. Il referma la porte, tira le petit assureur par le col de son pardessus. Il n'était pas lourd, et, lorsqu'il voulut se débattre, il le menaça de sa cruche. Utilisant les liens ayant servi pour Javron, il le ficela, puis alla récupérer l'arme, un 7,65 d'un modèle déjà ancien.

— Tu l'as utilisé pour le hold-up ?

— Mon poignet... Vous n'auriez pas dû m'attacher ainsi.

— Et ce n'est pas fini !

Dans sa pharmacie, il prit du sparadrap et un tampon d'ouate, montra le tout à Voisin.

— Je te bâillonne, et je te casse les doigts les uns après les autres, jusqu'à ce que tu m'expliques ce que tu as fait de Christine Bauron.

— Moi ? Mais...

Décidément, ils niaient tous. Javron, Delange, et maintenant ce sale petit bonhomme.

— Écoute. Toi seul as pu la faire disparaître des salons du *Grand-Hôtel*. Tu t'es trahi en me disant que, au cours de la soirée, tu m'avais cherché. menteur ! Tu m'évitais, oui, et depuis mon coup de fil en début de soirée. Je t'avais donné l'alerte sans savoir. Puis, Javron et Delange ont dû te mettre en garde contre moi. Lorsque tu as vu disparaître successivement Javron et Delange, et que tu m'as vu apparaître, moi qui aurais dû subir le sort de Labedan, tu as décidé de prendre des initiatives. L'important restait que Delange la boucle,

puisse filer. Moi seul peux le dédouaner auprès de la police. On me fait chanter en enlevant Christine Bauron. Delange est libéré grâce à moi. Il doit se préparer à filer avec tout ce qu'il peut récupérer dans son coffre. Je sais à qui tu as téléphoné pour faire disparaître mon amie. Au troisième homme de la bande.

— Écoutez, Rosny, c'est une erreur, je le reconnais. On peut encore tout réparer. Je fais libérer la fille. Dès qu'elle est ici, je pars...

— Pas question. Je te tiens, je te garde.

— Et du fric ? Chez moi, cinq millions anciens, peut-être six, en argent liquide.

Rosny fronça les sourcils.

— Un agent général d'assurances aurait autant de pognon chez lui ? Et toi, tu ne fais pas des affaires sensationnelles, paraît-il...

— Je me débrouille autrement. Tous, nous avons du pognon... Javron excepté, car il est trop cloche. On peut te faire riche. Six millions ce soir, et peut-être encore autant si tu me laisses téléphoner.

— Bigre ! À ce point ?

— Tout ce que tu voudras, mais laisse tomber. La fille est vivante et te sera rendue.

— D'où vient ce pognon ?

Voisin détourna le regard, puis haussa les épaules.

— Tu comprendras vite, même si je me tais. Depuis le hold-up, nous n'avons pas perdu notre temps. On s'était fait un peu la main. En quatre ans, nous avons réussi une demi-douzaine de coups très intéressants.

Depuis cette année-là, en effet, la région du Sud-Est avait été le théâtre de hold-up, agressions et cambriolages fameux.

— Toujours la même équipe ?

— Javron en moins. Une cloche ! Écoute, le pognon n'est pas chez moi, mais dans mon bureau. Je te donne la clé, la combinaison du coffre. Je ne peux pas faire mieux, non ?

— Christine ?

— Avant, si tu veux, mais laisse-moi téléphoner. Il faut que l'on reconnaisse la voix.

Le sourire de Mathieu fut spontané.

— Tu me prends pour un imbécile ? Dès que tu auras appelé, il arrivera avec son équipe de débardeurs.

Le visage de Voisin changea d'expression.

— Tiens, je peux même te donner le numéro... Le 10-95.

Voisin avala difficilement sa salive.

— Je sais beaucoup de choses, hein ? Beaucoup trop pour que vous me laissiez en vie. Si Delange peut filer, vous avez quelques chances de vous en tirer, au prix d'un double meurtre, ce qui fera trois

avec celui de Labedan, évidemment. Lui aussi avait flairé la combine. Tous ces méfaits dans la région l'intriguaient.

— Si on te paie, on n'est pas obligé de tuer.

— Vous le ferez quand même. Toi, encore, tu n'es peut-être pas un tueur, mais Escanara et son équipe n'hésiteront pas. Car il s'agit bien de notre marchand de primeurs en gros, hein ? Escanara, que j'ai rencontré deux fois de trop, ce soir. Il traquait Ferraud dans le quartier de la Cloque. Enfin, ses hommes. Et puis, il est allé rendre compte à Delange dans la cuisine du *Grand-Hôtel*, a tenté de le prévenir lorsqu'il m'a découvert en vie dans la ruelle. Christine est chez lui ?

— Où voulez-vous qu'elle soit ?

Faisant claquer la lourde cruche contre sa main gauche, Mathieu s'approcha de lui.

— Comment avez-vous fait ?

— Je suis d'abord allé téléphoner à Escanara durant votre absence, lui disant qu'il fallait faire libérer Delange et vous obliger à la fermer. Il a donné son accord pour que je lui envoie cette fille. Très naturellement, je suis allé lui dire que vous veniez de vous rendre chez le marchand de primeurs, et que vous aviez besoin d'elle avec sa voiture.

— Elle ne s'est pas étonnée ?

— Pas du tout. N'oubliez pas qu'elle me connaît depuis longtemps et n'a aucune raison de se méfier de moi. Elle a filé comme le vent, trop heureuse de vous rendre service. Les entrepôts de l'Espagnol sont dans un quartier en partie désert. Ils ont pu lui mettre le grappin dessus sans attirer l'attention de personne, et il y a assez de place dans ses locaux pour dissimuler une petite bagnole.

Il ne reconnaissait pas la jeune fille. D'ordinaire, elle aurait hésité, discuté, trouvé qu'il usait de moyens bien cavaliers, et peut-être aurait-elle décidé de ne pas accepter.

— J'ai même été surpris de son aveuglement. En moins d'une minute, elle avait quitté le *Grand-Hôtel*, et j'ai vu sa petite voiture filer dans la rue Nationale depuis l'une des fenêtres des salons. Vous avez un drôle de jeton avec elle !

Il prit un air surnois.

— Une jolie fille... Il serait dommage qu'il lui arrive quelque chose. Vous feriez mieux d'accepter mes propositions. Vous oubliez tout, et vous vous retrouvez avec quelques millions en poche. Une jolie dot, non ? Et la fille en prime.

CHAPITRE XIII

Dans la 404 du commissaire, l'atmosphère devenait irrespirable, et l'un des agents baissa discrètement la vitre de quelques centimètres. Sur les sièges avant, Meraud et l'O.P. Tarvel fumaient sans discontinuer, en surveillant l'immeuble de Mathieu Rosny.

— Ça fait bien dix minutes que Voisin est allé le rejoindre. Vous croyez qu'ils vont repartir ensemble ?

— Je ne sais rien, fit le commissaire, agacé. J'ai cru que Rosny abandonnait vraiment et avait demandé à l'assureur de le raccompagner chez lui. Or, l'autre semble s'être impatienté d'attendre, puisqu'il l'a rejoint chez lui. Que manigancent-ils ensemble ? Je l'ignore.

— N'oubliez pas la prime. Vingt-deux mille francs, c'est une somme intéressante.

Meraud haussa les épaules.

— Rosny cherche la fille. Christine Bauron a disparu, ce qui a provoqué le retournement complet de ce garçon.

— Et Delange ?

Son chef lui désigna le radio-téléphone. L'O.P. appela la fourgonnette qui surveillait le domicile du banquier. On lui répondit que tout était tranquille chez Delange.

— Vous croyez qu'il sait où se trouve cette fille ?

— Peut-être essaie-t-il de le savoir depuis chez lui à l'aide de son téléphone. Ou bien, il est allé chercher quelque chose d'important et ne va pas tarder à ressortir.

L'O.P. Tarvel écrasa son mégot.

— Une arme ?

— Non... Je ne pense pas que ce garçon en possède une. Les deux hommes ne vont pas tarder à ressortir.

— Vous ne trouvez pas curieuse cette entente ?

— Voisin peut espérer la moitié de la prime, ce qui reste encore un joli pécule.

— Attention !

Une silhouette venait de sortir de l'immeuble, et Meraud la reconnut tout de suite.

— Rosny, souffla-t-il.

— Seul ? s'étonna son adjoint.

Il y avait de la lumière à la fenêtre du studio du journaliste.

— Curieux, que Voisin ne soit pas avec lui, insista l'O.P.

— Ouais ! grommela Meraud, et j'en arrive à me demander si cette rencontre entre les deux hommes n'était pas voulue par Voisin. Il n'y avait aucune raison que l'assureur rejoigne Rosny chez lui, si ce dernier avait promis de redescendre.

Rosny se dirigeait vers la rue Nationale, mais il s'immobilisa à hauteur d'une petite Renault.

— Sa bagnole, dit le commissaire. S'il vient vers ici, planquez-vous tous. Compris ?

Le journaliste s'installa au volant, démarra sèchement. Il passa devant la Peugeot sans lui accorder un regard. Les quatre hommes se redressèrent. Meraud effectua un demi-tour rapide, montant sur le trottoir pour aller plus vite. Dans l'avenue, ils aperçurent les feux arrière de la petite voiture.

— Voisin ? demanda l'O.P.

— Curieux... S'il n'est pas redescendu, c'est que Rosny l'a attiré dans un piège. Peut-être est-il mêlé de près ou de loin à toute cette histoire.

La Renault tourna à droite dans une ruelle, mais, lorsqu'ils arrivèrent au croisement, elle avait disparu.

— Il a dû enfiler l'une des transversales.

Ils vérifièrent chaque embouchure de ces rues noires sans découvrir les feux de la voiture poursuivie.

— Croyez-vous qu'il nous ait repérés ?

— Possible.

— Mais pourquoi ne pas collaborer avec nous ?

Meraud porta une cigarette à sa bouche, l'alluma tout en conduisant.

— Il craint de n'avoir plus aucun crédit depuis qu'il a innocenté Delange. Il ignore que nous avons découvert la disparition de Christine Bauron. Lorsque je vous ai téléphoné à son sujet, il n'a pas entendu la conversation. À propos, vous avez fait vite.

— Rien de plus facile. Elle n'était plus dans les salons, et son manteau de velours n'avait pas été repris au vestiaire. Je me demande encore comment ces salauds ont pu opérer.

Meraud en avait une vague idée. Il était certain que la jeune fille était follement amoureuse de Rosny, et qu'il avait été facile de la lancer dans n'importe quelle direction, vers n'importe quel point où il était susceptible de se trouver.

— Il y avait donc un complice de cette bande dans les salons du *Grand-Hôtel* ? Delange, Javron... Quel était ce troisième homme ?

— Pourquoi pas Voisin ? dit le commissaire, en descendant sa vitre

pour regarder dans la ruelle suivante.

Il fit la grimace, certain que Mathieu Rosny les avait bel et bien joués.

— On va voir chez Rosny ?

— Je crois que c'est tout ce qu'il nous reste à faire, si nous voulons le retrouver rapidement. À condition qu'il se trouve encore dans le studio du journaliste. Pourquoi y serait-il resté après le départ de ce dernier ?

— Pour attendre le retour de Rosny, téléphoner, au besoin ?

Meraud en doutait.

— À moins qu'il ne soit dans l'impossibilité d'en sortir. Ce qui ne m'étonnerait plus.

En mettant les pieds dehors, Rosny avait tout de suite remarqué la 404 grise qui stationnait dans sa rue, à une cinquantaine de mètres de son domicile. Il l'avait reconnue immédiatement à son antenne déployée et à son pare-chocs avant cabossé. Meraud le surveillait. Preuve qu'il se méfiait désormais de lui.

En s'installant au volant de sa petite voiture, il hésita durant quelques secondes. Pourquoi aller seul chez Escanara, le marchand de légumes, et risquer d'échouer, alors que Meraud et ses hommes pouvaient intervenir plus efficacement ? Mais Rosny avait un autre plan en tête. Il se proposait d'échanger Voisin contre Christine, quitte à laisser à l'Espagnol le temps de disparaître.

Dès les premiers cent mètres, il se rendit compte que la 404 le suivait de loin. Il accéléra dans l'avenue, tourna dans la première rue à droite sur les chapeaux de roues, puis dans la ruelle de gauche, repéra la vieille maison en ruine et fonça. La petite voiture escalada un tas de décombres, s'immobilisa presque en haut. Il rétrograda, appuya rageusement sur l'accélérateur. La Renault consentit à repartir, disparut dans les buissons sauvages qui avaient poussé dans les gravats. Mille griffes parurent lacérer la tôle, mais Rosny s'en moquait. Il était certain d'être invisible, tous feux éteints. Meraud le chercherait plus loin, penserait qu'il avait rejoint la rue Nationale en utilisant le passage souterrain de la voie ferrée.

Au bout de quelques minutes, il passa la marche arrière, essaya de sortir des buissons, mais ses roues patinèrent. Il dut descendre pour dégager son pare-chocs d'une énorme branche qui le retenait, en profita pour aller jeter un coup d'œil à l'extérieur. Tout paraissait tranquille, et Meraud avait dû poursuivre sa route plus loin.

Il n'était pas très loin des entrepôts d'Escanara. Ceux-ci occupaient plusieurs bâtiments vétustes condamnés depuis des années et que l'Espagnol, fidèle à sa tactique, avait rachetés pour une bouchée de pain. Une bonne partie avait brûlé quelques années plus tôt, et le

marchand de primeurs avait touché des assurances une indemnisation très importante.

— Curieux de savoir si c'était Voisin qui l'assurait, à cette époque, grommela Rosny entre ses dents. Puisqu'ils constituaient une bande de malfaiteurs, pas impossible que ce ne soit là un coup monté.

Lorsqu'il immobilisa la Renault, il n'était qu'à une centaine de mètres des entrepôts. Ceux-ci se présentaient comme des docks de gare. Les grandes portes de tôle ondulée ouvraient sur un quai très long contre lequel les camions venaient ranger leur arrière. L'Espagnol disposait d'une douzaine de véhicules de toute sorte, certains allant directement chercher leur approvisionnement dans le Midi, mais la plupart se rendant tous les jours au marché gare de Lyon pour les livraisons régulières du matin.

Avant de sortir de la voiture, il vérifia le fonctionnement du 7,65. Il n'avait pas tiré avec ce genre d'arme depuis son service militaire, quelques années plus tôt. Le chargeur contenait six balles, et il en engagea une dans le canon.

Deux camions étaient alignés devant le quai où ne brillaient plus que deux lumières, l'une dehors, l'autre dans les entrepôts. L'un des poids lourds se détacha d'ailleurs comme il se faufilait d'ombre en ombre, et s'éloigna en direction de l'autoroute.

À moins de vingt mètres, il lui fallait traverser une zone très bien éclairée, mais il n'y avait personne de visible, ni dans la cabine du Berliet ni sur le quai. Escanara employait une douzaine d'hommes, chauffeurs et débardeurs, mais trois seulement jouaient auprès de lui le rôle de gardes du corps. À l'occasion, les autres pouvaient donner un coup de main à leurs copains. Cependant, il ne pensait pas avoir à affronter plus de trois hommes. Il courut, arriva contre le ciment effrité du quai contre lequel il se plaqua. Deux voix lui parvenaient. L'une appartenait à un Espagnol et l'autre à un gars du pays. Il reconnaissait parfaitement l'accent.

Longeant le quai, il se dirigea vers l'escalier. Le quai contournait le bâtiment et, sur la façade nord, une petite porte existait. On y accédait par un escalier qu'il monta marche par marche, les yeux sur le rectangle de fer peint en gris. Il appuya sur la poignée, l'attira doucement vers lui.

Les deux hommes se trouvaient à moins de dix mètres. L'un lui tournait le dos, tandis que l'autre, appuyé contre un pilier entre deux rideaux de fer, roulait une cigarette.

— Je rentre, puisqu'il n'y a rien pour moi ce soir, dit l'homme qui collait sa feuille de papier. Reviendrai à huit heures.

— Moi, je vais casser une croûte. Puis, un peu d'ordre et un petit roupillon, en attendant Gonaviez. C'est toujours lui le premier qui arrive, avec les bananes, les poires et les premiers légumes. Peut-être

des asperges, aujourd'hui.

Mathieu se demanda si l'homme qui rentrait chez lui n'allait pas utiliser la petite porte, mais, dès qu'il eut allumé sa cigarette, il passa sur le quai et sauta à terre, d'où il lança un dernier bonsoir auquel le gardien répondit par un grognement. Cet homme, Rosny le connaissait, un certain Benavente, qui était tout dévoué au marchand de primeurs. Un coriace, sans nul doute.

Benavente se dirigea vers une petite cabine vitrée pour manger un morceau, comme il l'avait annoncé. C'était le moment, et il attira un peu plus la porte, se faufila dans l'étroit passage. Il glissa à gauche, disparut derrière des piles de cageots qui montaient jusqu'aux toits. Il longea les immenses chambres frigorifiques au bout desquelles le gardien devait commencer son casse-croûte.

Au moment même où Rosny allait bondir, le téléphone sonna sur le bureau encombré de paperasses. Benavente, assis de profil devant sa musette ouverte, tendit la main pour prendre le combiné.

— Parti il n'y a pas cinq minutes. Avec tout le monde... Ici ? Vous croyez qu'il oserait venir ?

En même temps, l'homme regardait autour de lui avec méfiance. Rosny n'avait eu que le temps de se plaquer contre des cageots.

— Il ne trouvera rien, que moi. Hé !... Monsieur Voisin ? Ne coupez pas... Monsieur Voisin ?

Étonné, Benavente regarda le combiné de ses petits yeux vifs avant de le reposer sur son socle. En quelques enjambées, Mathieu atteignit la cabine vitrée et s'encadra dans la porte. L'Espagnol avait la main sur le tiroir du bureau.

— Levez les mains, Benavente !... Et attention, je suis prêt à vous descendre, si vous faites le malin. Allez au fond du bureau.

— Qu'est-ce qui vous prend ?... Vous jouez les gangsters, maintenant, monsieur Rosny ?

— Où se trouve la jeune fille ?

— Quelle jeune fille ?

Énervé, Mathieu s'empara de la bouteille de vin et la cassa sur le bord du bureau en la tenant par le goulot. Le vin rouge se répandit sur toute la table, empourprant les différents papiers. Ce geste violent sidéra le gardien.

— Où se trouve-t-elle ?

Mathieu avançait, le pistolet dans la main droite et la bouteille cassée dans la gauche, les pointes acérées levées vers le visage de Benavente.

— Alors ?

— Vous devenez fou, ou quoi ? Y'a jamais eu de jeune fille, ici... Écoutez, monsieur Rosny...

Il eut le tort de tendre la main. Celle de Mathieu s'abattit, et il hurla atrocement, puis regarda le sang qui giclait de son pouce fendu sur toute la longueur. Un mouvement de rage le poussa en avant, mais Mathieu tira une balle au-dessus de sa tête. Une grande vitre tomba en morceaux. L'Espagnol se retourna, et Mathieu lui plaqua son canon contre les reins, agita son trognon de verre à hauteur de son nez.

— Si tu ne réponds pas, je te crève un œil.

Dans le studio de Mathieu Rosny, Voisin avait réussi à rouler sur lui-même pour atteindre une petite table de travail où un grattoir à papier se trouvait. Il le prit entre ses doigts, réussit à le coincer dans le tiroir. En moins d'une minute, il avait tranché les liens de ses mains, débarrassé ses chevilles de la même façon.

Tout de suite, il décrocha le téléphone, reconnut la voix de Benavente, l'homme sûr d'Escanara.

— Escanara est là ? Parti ? La fille et l'homme ? Tout le monde est parti ? Attention, vous allez avoir une visite désagréable. Le journaliste Rosny, plus ou moins fiancé de la fille. Faites attention... Maintenant, écoutez-moi...

Une main lui arracha le combiné, le souleva. Il reconnut Meraud, puis Tarvel. Les deux hommes l'encadraient. Le commissaire écoutait la voix à l'autre bout du fil, puis raccrochait.

— Que faites-vous ici, Voisin ? Que signifient ces cordes ?

L'assureur envoya ses deux coudes en direction des estomacs si près de lui, essaya de filer vers la porte. Tarvel entretenait soigneusement ses abdominaux et récupéra plus vite que le commissaire. Il fit une prise efficace à Voisin qui, à moitié étranglé et un bras tordu, se laissa vite immobiliser. Meraud se releva et vint se planter devant l'assureur, doutant encore.

— Vous aussi, Voisin ? Vous aussi ?

— À qui téléphoniez-vous ? demanda l'O.P., n'arrivant pas à considérer Voisin comme un criminel.

— Comment vous y êtes-vous pris pour enlever Christine Bauron ? ajouta le commissaire. Vous étiez un des hommes du hold-up ?

Voisin le regardait, hébété. Tout s'écroulait brusquement. Et tout cet argent, dans son coffre-fort, au bureau ! L'adjoint du commissaire appelait le standard des P.T.T., demandait quel correspondant l'assureur avait en ligne.

— L'arrivée de Ferraud a tout démolì ? L'obstination de Rosny également ? Et Labedan, qui surprend la rencontre secrète chambre 17 ? Pendant ce temps, vous surveilliez les salons ? C'est peut-être vous qui avez surpris Labedan ?

— Vous vous trompez..., balbutia Voisin. Je ne sais pas ce qui a pris à Rosny. Il m'a à moitié assommé et...

— Inutile, mon vieux. Nous étions en bas, dans la rue, et nous vous avons vu monter quelques minutes après Rosny. Il vous inquiétait ?

L'officier de police poussa une légère exclamation, raccrocha, l'air consterné.

— Il téléphonait aux entrepôts d'Escanara.

Ils échangèrent un regard lourd de sens. Escanara, l'indic, le mouchard, l'informateur numéro un sur la demi-pègre qui hantait la petite ville.

— Qui prévenais-tu ? fit Meraud, marquant par ce tutoiement qu'il ne doutait plus de la culpabilité de Voisin.

Ce dernier le sentit et secoua la tête.

— Delange, ordonna Meraud à son adjoint.

L'O.P. descendit jusqu'à la voiture, remonta rapidement.

— Tranquille chez lui.

— On file chez Escanara. On l'emmène avec nous.

Il secoua la tête lorsque son adjoint tapota sa poche droite d'un air interrogateur. Il hésitait à passer les menottes à Voisin.

Les deux agents encadrèrent l'assureur sur la banquette arrière de la Peugeot, tandis que le commissaire mettait son moteur en route.

Les entrepôts paraissaient déserts et, seules, deux lampes brillaient.

— Pas remarqué la bagnole de Rosny, dit l'O.P.

Ils pénétrèrent dans les bâtiments, virent la vitre cassée du bureau, les éclats de verre, puis des gouttes de sang. Elles formaient un pointillé qui les conduisit jusqu'à une porte blindée fermée par des verrous.

— Mûrisserie des bananes, expliqua Meraud. Préférable aux chambres frigorifiques.

Benavente était assis sur une caisse, sous les régimes suspendus, serrant un mouchoir autour de son pouce fendu. Il tressaillit en apercevant les policiers.

— Rosny ?

L'Espagnol se dressa, et l'O.P. crispa ses doigts sur la crosse de son pistolet, au fond de la poche de son pardessus. L'homme était impressionnant.

— Alors ? gronda Meraud.

CHAPITRE XIV

Sept, huit minutes d'avance. Le camion d'Escanara devait se trouver sur la route nationale, à quelques kilomètres devant lui. Il y avait plusieurs poids lourds, mais Benavente avait affirmé que Christine était dans celui qui portait le numéro 5.

« Deux minutes de retard à cause du barrage policier, pensait Mathieu. Il me faut l'éviter. »

Il emprunta une petite route au mince revêtement qui s'enfonçait entre les propriétés horticoles de la banlieue. Plus loin, il n'était plus qu'un chemin de terre, peut-être rendu impraticable par les infiltrations de la Saône. Un risque à courir, mais il évitait le contrôle de la gendarmerie et gagnait du temps. La petite voiture passait partout à pleine vitesse, et le vicinal longeait la nationale pendant des kilomètres pour y déboucher à la sortie du village suivant.

— Ils doivent rouler à cinquante, pour ne pas attirer l'attention. Moi, à quatre-vingts. Je peux les rattraper dans la longue ligne droite.

Benavente avait eu peur pour son œil, lorsque la bouteille éclatée s'en était approchée à moins d'un centimètre. Le colosse tremblait de tous ses membres. Il avait également avoué que Paul Ferraud se trouvait en compagnie de la jeune fille, derrière les piles de cageots vides. Les gendarmes du barrage ne fouilleraient certainement pas le véhicule. Tout le monde connaissait Escanara, sa dévotion aux forces de l'ordre. Personne ne le soupçonnerait de cacher un assassin présumé.

Sans s'en rendre compte, il pénétra dans une zone inondée. L'eau gicla sous ses roues, mais la 4 L continua d'avancer gaillardement. Plus loin, une faible déclivité lui permit de rouler au sec. Mathieu calculait toujours ses temps dans sa tête. Peut-être y avait-il un autre barrage, dans le village, qui ralentirait encore le convoi des camions. Pas sûr, cependant. S'il ne les rejoignait pas avant Lyon, il ne les retrouverait jamais.

Escanara ne prendrait aucun risque. Christine était condamnée, Ferraud aussi. Un bel imbécile, ce dernier. À cet instant, il devait jubiler, en songeant au gros chèque signé par Delange, sans se douter que le banquier avait ordonné de le récupérer sur son cadavre.

Au départ, il y avait eu le hold-up de la banque. Certainement mis au point par Delange et Escanara. Il leur fallait la complicité de Javron, le comptable de l'usine, facile à obtenir, puisque l'homme

avait des ennuis avec la caisse de son club. Le bouc émissaire tout désigné ne pouvait être que Ferraud, ancien employé de la banque. Et enfin, Voisin. Il ne savait pas encore comment l'assureur était devenu un gangster.

Il sourit. Dire que, depuis le début de cette soirée mémorable, il les avait tous rencontrés, les alertant successivement, jusqu'à la grande panique finale. Ferraud, d'abord, puis le coup de fil à Voisin au sujet de ce premier. Escanara venant fureter dans son bureau, puis Javron qui s'inquiétait de son obstination et de sa clairvoyance, jusqu'à tenter de le « suicider » dans son four à gaz. Les menaces à peine déguisées de Delange, le piège chambre 17 et l'intervention de Voisin.

Ce que ce dernier avait avoué flottait en arrière-pensée. Plusieurs hold-up dans tout le Sud-Est, un butin important raflé. Escanara et ses hommes, Voisin. Sous la haute direction de Delange qui pouvait grouper les renseignements sur les coups importants à réaliser. Un banquier, un assureur et un marchand en gros de primeurs pouvaient se déplacer un peu partout sans attirer l'attention. Génial. Il suffisait d'avoir la volonté crapuleuse de réussir.

Et, pour ne pas perdre de temps, Delange et Escanara tripotaient quasi légalement avec la bénédiction des autorités locales et de la chambre de commerce, pour rafler en toute tranquillité près d'un milliard d'anciens francs. Un beau scandale pour les jours suivants, dont il se promettait de bonnes satisfactions. Peut-être, enfin, une crise salutaire dont la petite ville sortirait régénérée et dégagée de ses vieilles emprises.

Il ricana. Le maire sauterait. Du moins, s'il lui restait un fonds de dignité, mais il en doutait. Battu successivement à plusieurs élections autres que les municipales, il se cramponnait, comme un moribond à la vie.

Tournant la tête vers la droite, il aperçut les phares des voitures sur la nationale. En contrebas, sur l'autoroute, il y avait également des véhicules. Impossible de discerner les camions des voitures légères.

Plusieurs hold-up et cambriolages. Des châteaux et des villas luxueuses. Escanara devait se charger d'écouler les objets précieux et les bijoux. Et, durant le même temps, il bernait toute la police locale en dénonçant un immigrant clandestin ou un voleur à la petite semaine, gagnant ainsi son auréole d'homme insoupçonnable.

Il espérait que la petite ville rirait, mais surtout s'indignerait. Il y avait de quoi. Mais il en doutait. Depuis trop longtemps, la cité manquait de réactions saines, croupissait entre une simili-culture officielle dispensée selon des méthodes bien-pensantes, et quelques fêtes dites populaires où le beaujolais éteignait l'esprit et la franche gaieté attendus de ces jours de liesse. Le tronc vivant de l'agglomération pourrissait sur place, tandis que des rejets bâtards

tentaient de vivre à sa périphérie.

De nouveau, il plongea dans une étendue liquide qui n'en finissait pas. L'eau jaillissait à deux mètres, recouvrant ses vitres d'une boue fluide.

Il s'inquiéta, les petites roues s'enfonçant trop profondément à son gré, et les phares n'accrochaient aucune surface de route sèche. Il dut ralentir, la mort dans l'âme, craignant de noyer quelque pièce fragile. Enfin, il se retrouva sur le chemin et enfonça de nouveau l'accélérateur. Il se rapprochait de la nationale ; il le savait, parce qu'il connaissait le pays, mais n'apercevait plus les lumières des véhicules.

Une montée très raide l'amena à un carrefour avec une route départementale heureusement déserte, car il la traversa sans ralentir, plongea de nouveau dans un vicinal mieux entretenu, cette fois, qui longeait une rivière que les dernières pluies avaient gonflée. Ses phares éclairaient par moments des remous boueux, des branches d'arbres tournoyant dans le plein du courant.

Il pénétrait dans le village, le long de fermes hautes en murs aveugles aux pierres jaunâtres, atteignait le cœur des habitations et des commerces, bifurquait dans la route nationale et fonçait vers le sud. Dans son rétroviseur, il essaya d'identifier les deux globes blancs qui le talonnaient. Une puissante voiture étrangère le dépassa, et puis ce fut la nuit.

« Le convoi est certainement devant. »

La petite voiture donnait toute sa puissance et son compteur indiquait plus de cent à l'heure. Il se posa quelques questions haletantes sur ses réserves d'essence, puis se souvint qu'il avait fait le plein le matin précédent. Sur la grande ligne droite, longue de près de dix kilomètres, les poids lourds à l'arrêt s'alignaient sur l'accotement, mais pas un n'appartenait au marchand de primeurs. Le convoi avait plus d'avance qu'il ne le pensait, et peut-être ne pourrait-il le rejoindre qu'à l'entrée de Lyon, dans la descente de Champagne. Cela promettait un beau rodéo de voitures.

Il manipulait son rétroviseur dans tous les sens, essayant de découvrir la route qu'il venait de parcourir jusqu'aux limites les plus reculées mais, depuis quelques instants, la nuit se montrait avare de ronds de lumière.

Un autre village s'annonçait, effilé de chaque côté de la route, avec juste l'épaisseur d'une maison ou deux. Une côte, celle d'un pont enjambant la voie ferrée, puis, devant lui, des feux rouges, une demi-douzaine, décalés. Il s'en rapprochait à toute allure, pouvait lire la plaque du dernier : *P. Escanara, primeurs*.

Pierre Escanara. Il s'appelait Pedro, mais avait fait franciser son prénom, tout ce qu'il pouvait se permettre. Mathieu remonta le premier camion, lut le numéro sur la portière. Le 11 ou le 17, il ne

pouvait pas bien lire, mais pas le 5.

En dépit des véhicules venant en face et qui multipliaient leurs appels de phares, il resta sur la gauche pour doubler le second poids lourd, numéro 8.

Il y en avait encore trois autres, mais, maintenant, il avait la certitude absolue que le numéro 5 se trouvait en tête, avec Escanara lui-même au volant. Il ouvrait la route, de crainte d'un autre contrôle policier, et c'était tout à fait normal. Dans un dernier effort qui la fit vibrer, la petite voiture se hissa au niveau du Berliet et le grignota centimètre par centimètre, en plein à cheval sur une ligne jaune.

CHAPITRE XV

Un énorme transport belge illuminé comme un arbre de Noël fit des appels de phares désespérés, se déporta sur la droite pour laisser un étroit couloir à la petite Renault qui flanquait toujours le Berliet d'Escanara, le chauffeur laissant à ses klaxons toute liberté pour hurler son indignation. Dans ce tumulte de sons discordants, de moteurs enragés et de vent sifflant aux jointures des vitres, ébloui par les lumières vives, Mathieu se cramponnait à son volant. Deux mètres plus haut, il devinait la tête épaisse de l'Espagnol, peinte en vert glauque par le rayonnement de son tableau de bord. Escanara ne l'avait certainement pas reconnu, ni même aperçu. Cramponné à son volant, rongé par ses pensées et ses craintes, il fonçait vers Lyon sans se soucier des autres véhicules et de cette minuscule voiture qui prétendait le doubler dans un endroit aussi étroit.

Ils se rapprochaient d'un village installé dans une courbe et qui resserrait la route en deux voies difficiles. C'était le moment ou jamais. Ensuite, la chaussée s'élargissait comme une autoroute, interdisant tout projet. La légère pente précédant les maisons approchait, et Mathieu rétrograda, dans un rugissement de moteur et le grincement de sa boîte de vitesses. Escanara réalisa trop tard et perdit les quelques secondes précieuses que le journaliste utilisa avec une joie féroce. Il dépassa le Berliet de plusieurs mètres, mais resta à cheval sur la ligne jaune, en dépit des phares adverses, ne voulant pas rendre l'Espagnol méfiant. Il gagnait de plus en plus de distance. Il lui fallait au moins une cinquantaine de mètres pour accomplir sa manœuvre à la sortie du village. De la main, il tâta, dans la poche de sa veste, la présence du pistolet de Voisin, accorda une brève pensée à l'assureur ligoté dans son appartement. Il trouverait bien le moyen de se détacher et de fuir, mais qu'importait !

La ligne jaune se poursuivait au-delà du village, et il repéra l'endroit de loin, juste en face d'une épicerie dont il apercevait l'étal en plein vent sur le maigre trottoir. Il accéléra encore, se mit en travers de la route tout en bloquant ses freins, plongea vers la portière de droite qu'il ouvrit avant de bouler à l'extérieur.

Surpris, Escanara freina désespérément, et ses pneus crièrent follement, mais c'était trop tard. Il ne put éviter la petite voiture qui se coucha sous le choc.

Les autres camions du convoi ne purent s'immobiliser à temps et,

les uns après les autres, ils s'encastèrent en une longue masse d'où jaillissaient des hurlements humains et des rugissements de moteurs. Le dernier se déporta sur la gauche, mais accrocha l'arrière du suivant et resta coincé, bouchant entièrement la largeur de la route nationale.

D'extrême justesse, Mathieu avait pu éviter l'écrasement sous sa propre voiture en boulant de plusieurs mètres. Il se relevait déjà, fonçant vers l'agglomérat de poids lourds, sans se soucier de la pagaille monstre qu'il venait de provoquer. Les files de circulation s'allongeaient déjà de part et d'autre, dans les appels de phares et les coups d'avertisseurs rageurs. Les volets claquaient un peu partout au-dessus de sa tête, avec une régularité de mitrailleuse, et la rue s'illuminait, grâce aux lumières privées.

Un homme descendait de l'arrière du numéro 5, et il l'agrippa par le col de sa canadienne, reconnut un des employés de l'Espagnol. Complètement hébété, il se laissait malmener, malgré sa carrure imposante, levant les bras pour se protéger comme un gosse apeuré.

— La fille ? Là-dedans ?

Quelqu'un sauta à terre et se mit à courir. Ferraud, qui réalisait très bien la situation et se hâtait de disparaître. Mathieu projeta son homme contre la façade d'une maison et se hissa à l'intérieur du camion.

— Christine ?

Les phares du poids lourd encastré à l'arrière éclairaient, par les fentes du plancher, l'amoncellement des cageots. Avec frénésie, il commença de dégager un passage, rejetant les légers emballages derrière lui. Quelqu'un protesta, certainement un villageois venant porter secours.

— Doucement, hé !

Mathieu creusait son tunnel, tout en continuant d'appeler. Il lui avait semblé entendre un gémissement.

— Tu m'entends, Christine ? C'est moi. Mathieu.

Mais il y avait trop de vacarme à l'extérieur pour qu'il puisse entendre une réponse. On s'interpellait de tous côtés, et avec une véhémence croissante. Il entendit qu'on parlait de lui, le fou de la 4 L qui venait de prendre la fuite et qu'on poursuivait dans les champs. On devait prendre Ferraud pour lui, et le malheureux risquait de passer un sale quart d'heure s'il était repris. Et puis, quelqu'un annonça d'une voix de stentor que la police arrivait.

Il aperçut une main, puis un bras. Nu. Christine se trouvait sous une pile de cageots plus lourds que les autres, de véritables petites caisses en bois dur.

— Christine ?

La main s'agita faiblement dans un geste gracieux. Il dut démonter l'ensemble des caisses par le haut pour éviter l'effondrement total. Une

odeur insoutenable de fruits pourris l'enivrait.

La tête de Christine, ses longs cheveux en désordre furent enfin visibles. Elle saignait d'une plaie ouverte au front, et ses yeux vacillèrent lorsqu'il posa sa main sur son épaule. Il acheva de la dégager, se rendit compte qu'elle était évanouie, dut la tirer doucement pour la prendre dans ses bras.

— Il y a quelqu'un, là-dedans ? dit une grosse voix.

Se retournant, Mathieu vit le képi d'un gendarme qui l'éblouissait de sa lampe-torche.

— Une jeune fille blessée.

— Une fille ? s'étonna le gendarme.

Rosny venait de la soulever dans ses bras, mais ne pouvait se retourner. Il dut reculer pas à pas pour se rapprocher de l'arrière du poids lourd.

— Passez-la-moi.

— A-t-on prévenu l'ambulance ?

— Il y a un docteur. Mais c'est la seule blessée, certainement. À part le chauffeur du premier camion. Et encore, rien de grave... Et il voulait s'en aller avec son bras cassé.

Escanara se trouvait pris au piège de cet accident monstre qu'il avait provoqué. Il fut soulagé d'apprendre qu'il n'y avait pas d'autres dégâts humains, se pencha sur le visage de Christine. Il sentait son souffle sur sa figure.

— Un peu sonnée, certainement, mais rien de grave, dit le gendarme, en la prenant à son tour.

Mathieu descendit, suivit le gendarme, lorsque quelqu'un le saisit avec force par le bras.

— Joli travail ! On aurait pu les arrêter autrement.

Le commissaire Meraud se penchait vers lui avec colère.

— Vous avez failli tuer une demi-douzaine de personnes.

— Une fois dans Lyon, on n'aurait rien pu faire, vous le savez bien ! Ici, les risques étaient limités. Comment avez-vous su ?...

— Voisin, puis Benavente. Nous sommes arrivés cinq minutes après cette série de collisions.

— Escanara ?

— Blessé et surveillé. Il a essayé de filer. Maintenant, il promet des révélations extraordinaires si on le laisse en liberté.

— Voisin vous a tout dit ?

Le commissaire fronça les sourcils, accompagna Mathieu qui fonçait pour rejoindre le gendarme portant Christine. Ils pénétrèrent dans l'épicerie au moment où on la déposait sur une table. Tout de suite, un homme jeune, portant encore une veste de pyjama sous un imperméable, se pencha vers elle.

— Que devait me dire Voisin ? chuchota Meraud.

Mathieu s'approcha de l'homme en imperméable.

— Vous êtes médecin ?

— Docteur Henan. Vous la connaissez ?

— Ma fiancée. Est-ce grave ?

— Il faut que je l'examine complètement.

Tout le monde évacua l'arrière-salle de la cuisine. Meraud entraîna Mathieu.

— Alors ?

— Ils formaient un gang : Voisin, Escanara et ses hommes. Delange comme grand patron. Ferraud, lui, en dehors du coup, bien sûr. On s'est servi de lui il y a cinq ans, comme pour Javron.

— Et Voisin vous a révélé tout ça ? fit Meraud, sceptique.

— Il voulait m'acheter. Son coffre-fort, au bureau de son agence, contient une petite fortune. J'en doutais, il m'a fourni les explications. Tous ces cambriolages, hold-up inexpliqués de ces dernières années. On n'avait jamais fait le lien.

Meraud allumait une cigarette, l'air absorbé.

— Labedan avait peut-être flairé quelque chose. Ça va faire un gros scandale, au pays.

Le commissaire le fixa.

— Un scandale énorme qui risque d'avoir des répercussions dangereuses pour bien des gens.

Rosny haussa les épaules.

— Et puis ? Avouez que c'est marrant, non ? Au cours d'un bal de bienfaisance donné pour les petits Biafrais, un gang dangereux qui écumait la région est appréhendé. Ou quelque chose dans ce goût-là.

Tirant nerveusement sur sa cigarette, Meraud regardait vers le sol.

— Delange, à qui tout le monde apportait son fric au cours de cette soirée. Vous ne trouvez pas ça rigolo ? fit Mathieu, sarcastique.

— Pas du tout.

— Et Escanara ? Le bon indic patenté !

— La ferme !

— Je n'ai pas tellement l'intention de me taire, et si mon journal n'en veut pas, de mon article, il y aura dix autres journaux pour me l'acheter. Vous ne pourrez pas l'empêcher.

Meraud haussa les épaules.

— Je n'en ai pas l'intention.

Un gendarme s'approcha d'eux.

— Est-ce vrai que vous êtes le propriétaire de la Renault qui a tout provoqué ?

CHAPITRE XVI

Le gendarme était à la fois gêné et soupçonneux. Meraud coupa la parole à Mathieu.

— Il fallait les arrêter. Dans Lyon, ça aurait été pire. À part des dégâts matériels, on n'a pas autre chose à lui reprocher, non ?

— C'est pour le constat..., répondit l'autre, embarrassé.

Les yeux de Meraud se plissèrent soudain et il fonça sur la gauche en criant :

— Dites donc, vous, là... Attendez un peu.

Une ombre venait de se glisser entre deux maisons. Rosny et le gendarme rejoignirent le commissaire, puis l'officier de police.

— Il est sorti du camion alors que plus personne ne se trouvait dans le coin. Je l'ai vu aussi... Cheveux gris, haute stature.

Il se tut, et Rosny se rendit compte que Meraud venait de lui faire les gros yeux.

— Allons-y, dit Meraud.

Ils suivirent, s'enfoncèrent dans la ruelle qui se transformait vite en chemin boueux. Mathieu trottait à côté du commissaire.

— Delange, hein ?

— Taisez-vous, bon sang !...

— Il a déjoué votre surveillance, s'est embarqué dans le camion d'Escanara pour filer à l'étranger si possible. Certainement avec un bon petit magot dans les poches.

Le gendarme donna un coup de torche. Devant eux, des traces profondes achevaient de gargouiller, se remplissant d'un liquide trouble.

— Il a quelque chose à se reprocher ? haleta le gendarme.

Puis devant le mutisme de ses compagnons, il précisa :

— Je pourrais retourner pour lancer un appel. Ce chemin conduit dans des bois, mais il y a aussi la route départementale. Il peut faire du stop et filer loin avant que nous ne le rattrapions.

— C'est bon, dit le commissaire, faites-le.

— Le signalement, le nom ?

Meraud s'immobilisa, les pieds enfoncés dans la boue, l'air rogue et la bouche pincée.

— Delange, dit Mathieu. Grand et fort, cheveux gris, visage autoritaire. Profession : banquier. Recherché pour complicité de

meurtre et association de malfaiteurs.

— Le banquier ?... Est-ce vrai, commissaire ?

— Serais-je là, sinon ? lança le policier en continuant de marcher.

Le gendarme laissé sur place tourna enfin les talons pour revenir vers le village. Les trois autres marchèrent en silence, s'éclairant de la torche que le gendarme avait confiée à l'adjoint de Meraud. Les traces continuaient, et Mathieu remarquait qu'elles étaient beaucoup moins remplies d'eau. Ils gagnaient sur Delange.

Que se passerait-il, ensuite, une fois que le banquier serait appréhendé ? La brigade mobile de Lyon prendrait l'affaire en main, et rien ne resterait dans l'ombre. Rosny était presque effrayé par ses dernières découvertes, ces racines pourries qui sapaient toute une cité et dont l'extraction provoquerait des catastrophes. Par avance, il en éprouvait de l'amertume, sachant que tout ne serait pas réglé pour autant, qu'une complicité générale se tisserait en quelques jours.

— Il n'est pas loin, dit l'O.P. Il commence à se fatiguer. Les empreintes sont profondes... Tenez, il vient de s'arrêter en face de ce petit chemin, hésitant à le prendre.

Bien sûr, il y aurait Escanara, Voisin, Javron et Delange, à la rigueur, pour une exposition au pilori, mais les plus grosses racines poursuivraient leur menace obscure et efficace dans la cité.

— Attention ! Il vient de quitter le chemin !

Des traces de boue sur le talus herbeux, un fil de fer écrasé sous un talon rageur et pressé, indiquaient le passage du fugitif qui devait dévaler un pré imbibé d'eau pour gagner un bois proche.

— Nous l'aurons, maintenant, fit l'officier de police, en essayant de dominer son souffle. Avec les pluies de ces derniers jours, il laissera des traces, où qu'il aille.

Ce fut une impression désagréable, d'enfoncer dans cette herbe gorgée d'une eau qui pénétrait dans les chaussures et glaçait les pieds. Meraud ne ralentissait pas, et Rosny ne l'aurait pas cru capable d'un effort aussi prolongé.

— Une silhouette, là-bas. Il suit le bois.

Mathieu crut apercevoir quelque chose, mais ce fut si rapide, qu'il n'en fut pas certain. La torche du gendarme portait très loin, et l'officier de police balaya la corne du bois, puis en ramena le rayon à quelques mètres. Bien que moins visibles que sur le sol nu, les traces de pas formaient des trous dans l'herbe rase.

— Le chemin, là...

Un sentier, plutôt. Delange s'y était jeté et avait eu raison, car le sol plus dur ne conservait plus d'empreintes. Décus, ils ralentirent le rythme.

— Nous devons le retrouver, dit Meraud. Continuez avec la lampe dans cette direction. Laissez-moi ici.

Il avait chuchoté ses dernières paroles, et ils obéirent. D'ailleurs, le sentier tournait un peu plus loin pour ressortir du bois. Ce n'était qu'une séparation entre deux lots, et peut-être que le commissaire l'avait compris. Nulle part n'apparaissaient les traces de Delange, et ils s'immobilisèrent pour souffler un peu.

— On aurait dû garder le gendarme, dit l'officier de police. Il connaissait mieux le pays que nous. Delange a pu piquer à travers bois pour rejoindre cette route départementale qui passe non loin d'ici. Avant que les barrages ne soient en place, il sera loin... À Lyon, il peut disposer d'une planque... Un type comme lui a dû soigneusement organiser sa vie, depuis quatre ans d'activités crapuleuses.

En même temps, il balayait le sol du sentier que les arbres avaient protégé des pluies, mais ne relevait aucune trace récente.

— On reprend le chemin, ou bien on longe le bois ? demanda Rosny.

— Suivons le bois.

Ils marchaient l'un derrière l'autre, et une nouvelle fois avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Rosny songeait aux paroles du policier. Si Delange gagnait Lyon, on risquait de perdre sa trace à jamais. Il pouvait y disposer d'une planque, qui sait ? Même de complicités. Peut-être un receleur ?

— Une voiture, constata-t-il en même temps.

Roulant lentement en haut du pré, elle se rapprochait.

— On dirait la 404 du commissaire.

— Les agents ont dû penser qu'on pouvait avoir besoin d'eux.

À ce moment-là, il y eut une série de coups de feu. Trois, exactement, et à moins de cent mètres.

CHAPITRE XVII

La torche que tenait l'officier de police éclaira une forme allongée sur le sol. Mathieu reconnut les cheveux gris, la nuque puissante, le manteau en poil de chameau. Meraud se tenait à deux mètres, appuyé contre une souche morte encore en terre, l'air consterné.

— Il s'est jeté sur moi, m'a menacé de ce bâton.

Il désignait un rondin de bois placé entre lui et le cadavre.

— J'ai tiré en l'air deux fois, puis sur lui. Il voulait s'emparer de mon arme.

Meraud fit un pas en avant, mais l'O.P. le retint.

— Doucement. Il ne faut pas brouiller les empreintes.

Sur le chemin, on les interpellait ; les agents venus avec la 404. Meraud leur cria de venir, de prendre l'appareil de photographie avec flash enfermé dans sa boîte à gants.

— Il devait nous guetter, a cru profiter de l'occasion lorsque je suis resté seul.

Rosny découvrait des traces, plus loin sous les arbres. Meraud les avait peut-être aperçues, et s'était débarrassé d'eux pour rester seul face à Delange.

— C'est aussi bien comme ça, dit l'O.P. Cela évitera un long procès...

— Une balle de charité, en quelque sorte, murmura Rosny entre ses dents. C'est du bon boulot.

Le commissaire ne releva pas son insolence. Ne restaient que l'Espagnol, Voisin et Javron. Quel intérêt auraient-ils à accuser un mort, sinon mécontenter les magistrats ?

Dans un geste un peu trop ostentatoire, Meraud tendit son arme à son adjoint.

— Prenez-en soin. Nos collègues de Lyon mèneront certainement l'enquête sur cette navrante histoire. Delange a dû recevoir la balle en plein cœur.

Les deux agents arrivaient avec une lampe puissante que l'un d'eux déposa sur le sol. Meraud leur ordonna de prendre des photos, affirmant qu'il n'avait pas changé de place depuis ses coups de feu. Rosny s'écarta, alluma une cigarette. Il n'aurait jamais supposé que le commissaire irait aussi loin pour défendre la petite ville et ses maîtres, une fausse innocence, une vie apparente, l'eau calme d'un marais

putride.

Il traversa le pré liquide sans s'en rendre compte, les mains dans ses poches, la cigarette au coin des lèvres, retrouvant de vieilles impressions d'élève révolté par quelque injustice.

Et Ferraud, l'avait-on retrouvé ? Pourrait-il, un jour, toucher le gros chèque signé par Delange ? Y avait-il, dans les coffres de la banque, la provision nécessaire ? Il passa à côté de la Peugeot qui attendait, phares allumés, se dirigea vers le village.

Meraud le rattrapa dix minutes plus tard, freina à sa hauteur.

— Vous montez ?

Les deux agents étaient restés auprès du corps de Delange. Il se glissa à l'arrière, les yeux fixés au loin.

— Escanara parlera. Il doit éviter à tout prix d'être accusé de complicité dans l'assassinat de Labedan. Pour le reste, il s'en tirera avec quinze ans, dix avec un bon avocat. Pour Voisin également... Javron sera plus rudement frappé... Meurtre et tentative de meurtre sur votre personne...

— Il y a l'enlèvement de M^{lle} Bauron, fit remarquer l'officier de police. Escanara et Voisin en prendront bien pour vingt ans.

Regrettaient-ils l'Espagnol et les renseignements qu'il leur fournissait ? Peut-être moins que les Renseignements généraux qui l'utilisaient pour surveiller le milieu étranger.

— Regardez qui vous attend devant l'épicerie.

Christine Bauron, enveloppée dans un manteau bien trop grand pour elle, discutait avec un groupe de personnes. Avant de stopper, Meraud laissa tomber :

— Pour votre bagnole, il y aura peut-être moyen de vous faire rembourser par l'administration. Après tout, vous avez servi d'auxiliaire à la police, dans cette histoire.

— Je suis assuré tous risques, fit Mathieu entre ses dents.

La jeune fille lui sourit lorsqu'il descendit de voiture. Il ne vit que Ferraud, menottes aux mains, entre deux gendarmes.

— On l'a rattrapé, celui-là, dit un brigadier. Interdit de séjour dans le département. Vous connaissez, commissaire ?

— Oh ! très bien.

Christine lui prit le bras.

— Tu as été formidable... Tu as vu ta voiture ? C'est un miracle, que tu sois indemne.

— Et toi ?

Elle tapota d'un doigt fuselé le sparadrap qui recouvrait la blessure de son front, puis un autre dans les cheveux.

— Quelques mèches coupées. Je devrai porter un postiche. Il y a un monsieur qui veut bien me ramener...

— Ta voiture ?

— Certainement dans les entrepôts d'Escanara.

Le dernier camion avait pu manœuvrer pour dégager la voie de gauche, et les véhicules s'écoulaient dans les deux sens, la circulation réglementée par la gendarmerie.

— Vous pouvez rentrer chez vous, lui lança Meraud. Venez demain au commissariat, vers neuf heures. Vous aussi, mademoiselle.

Le conducteur de la Simca, qui attendait plus loin, essaya de savoir ce qui s'était passé.

— Ce type au bras cassé et qu'on surveille de près, qu'est-ce qu'il a fait exactement ? Mais il n'y a pas que lui, hein ?

— Il est soupçonné de vol, répondit Mathieu, installé à l'arrière.

Christine cherchait son regard avec insistance, mais il le fuyait. Elle lui avait promis de rompre toute attache avec son milieu, cette ville... Le ferait-elle ? Et, lui-même, qu'allait-il décider, maintenant ? Sous peu, sa situation deviendrait insoutenable.

L'homme les laissa en face du *Grand-Hôtel*, où ne brillait plus aucune lumière. Christine serra contre elle les pans du manteau emprunté.

— Allons chez toi.

— Je peux te raccompagner... À pied, évidemment.

— Non. Je veux aller chez toi.

— Mais tes parents ?

— Laisse mes parents tranquilles. Nous verrons tout ça demain matin.

Il secoua la tête. Impossible que la fille de M. Bauron vienne vivre en concubinage avec lui. Ce scandale risquait de supplanter l'autre, le vrai.

— Mieux vaut attendre.

— Non. L'ambiance est pour nous, profitons-en sans vergogne. Ce n'est pas mon père qui pourra me le reprocher, lui qui portait Delange aux nues et était prêt à risquer de fortes sommes dans son opération immobilière. Je me charge de le lui faire comprendre.

— On va profiter du scandale ?

— C'est ça. Que crois-tu qu'il nous rapportera, sinon ? Autant prendre les devants, se laisser aller dans les remous. Après, nous serons entièrement libres de notre avenir.

La lumière brillait à l'agence du journal. Marin s'y était réfugié pour attendre, dans l'inquiétude, qu'explose tout ce qu'il avait pressenti au cours de la soirée. Mathieu eut presque pitié de lui, de son ignorance provisoire, des efforts désespérés qu'il devrait accomplir, le lendemain et les jours suivants, pour endiguer les faits hurlants de vérité, les orienter, les émasculer, toujours aussi benoît et

papelard.

— Rentrons, dit Christine. Il fait froid.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)
DÉPÔT LÉGGAL : 4^e TRIMESTRE 1969
IMPRIMÉ EN FRANCE

4^e de couverture

Un interdit de séjour inquiétant revient dans la petite ville la nuit même où tous les notables du cru se refont une conscience au Bal de Charité du Grand-Hôtel. Mathieu Rosny, jeune journaliste local, connaît seul sa présence dans la ville. Fouillant dans les archives, il reconstitue en partie l'histoire d'un hold-up vieux de quelques années. Lorsqu'il se rend à la soirée pour les inévitables photographies des personnalités présentes, il ignore que, involontairement, il vient de déclencher le drame. Dès lors, les événements se précipitent et Mathieu Rosny plonge en plein cauchemar alors que le bal bat son plein autour de lui. Chaque visage familier devient un masque derrière lequel se dissimule son assassin et il a l'impression que toute la petite ville hostile le traque.